

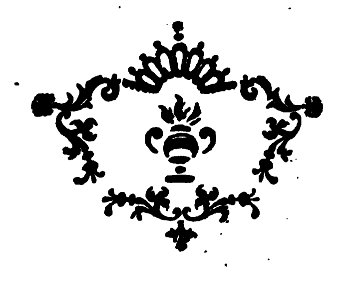


ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME VIII.

ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME VIII.



A PARIS,

Chez la Veuve GANDOUIN, Libraire, Quai des Augustins, à la belle Image.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce huitiéme Volume.



LA MORT D'ACHILLE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ACHILLE.

PYRRHUS, fils d'Achille.

POLIXENE, fille de Priam, roi de Troie.

BRISÉIS, princesse captive d'Achille.

PHÉNICE, confidente de Briséis.

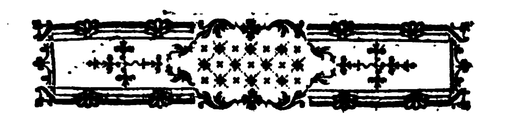
ILIONE, confidente de Polixene.

ALCIME, confident d'Achille.

ANTILOCHUS, confident de Pyrrhus.

La scéne est dans le camp des Grecs.





LA MORT D'ACHILLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRISÉIS, PYRRHUS, ANTILOCHUS, PHÉNICE.



BRISÉIS.

PRINCE, n'en doutez point, je l'obtiendrai d'Achille,
Pour vous auprès de lui tout me sera facile;
Et, quoi que mon amour veuille exiger du sien,
Son cœur est trop à moi pour me refuser rien.
Vos yeux en sont témoins, pour fléchir son courage;
En vain le vieux Priam a tout mis en usage,

En vain ce triste roi, pour le corps de son fils,
A joint les pleurs d'Hécube à des présens exquis.
Insensible à ses pleurs, trois fois d'une ame fiere
Il a de tous les deux rejetté la priere;
Et par tout ce que peut la plus vive douleur,
Hécube ni Priam n'ont pû toucher son cœur.
Si-tôt qu'à ses genoux j'ai fait voir Polixene,
Que j'ai parlé pour elle, il a cédé sans peine;
Et deux mots de ma bouche ont fait en un moment
Ce que la terre entiere eût tenté vainement.
J'ai proposé la tréve, & soudain avec joie
Il a pour quelques jours laissé respirer Troie;
Rendu le corps d'Hector, & lui-même honoré
Les cendres d'un héros si justement pleuré.

PYRRHUS.

Après avoir forcé sa colere à se rendre,
L'illustre Briséis a droit de tout prétendre.
Par cette majesté dont brillent ses appas,
Quels obstinés refus ne vaincroit-elle pas,
Elle qui triomphant du destin qui la brave,
A fait de son vainqueur un glorieux esclave,
Soumis le fier Achille, &, par un doux revers,
Trouvé l'art de régner au milieu de ses fers?
C'est en ce grand pouvoir, Madame, que j'espere.
Que n'obtiendra-t-il point d'un amant & d'un pere?
Un mot en ma faveur couronne mon amour;
Achille vous adore, il m'a donné le jour,
Et sait trop ce que peut un beau feu sur une ame,
Pour vouloir mettre obstacle au succès de ma flamme.
La guerre n'a produit que trop d'affreux effets,
Nous vous devons la tréve, accordez-nous la paix.
Et pour faire cesser tous les sujets de haine,
Obtenez que l'hymen m'unisse à Polixene.
Priam qui pleure un fils à ses larmes rendu,
Le recouvrant en moi, n'aura plus rien perdu.

BRISÉIS.

Malgré le sang d'Hector qu'Achille a dû répandre,
Se peut-il que Priam aime Pyrrhus pour gendre,
Qu'il consente à l'hymen qui flatte vos souhaits ?
Mais ce n'est point assez pour nous donner la paix.
Une trop rude guerre à votre espoir s'oppose,
Il faut pour l'étouffer en supprimer la cause,
Rendre, malgré Paris, Héléne à Ménélas.

PYRRHUS.

Pour appaiser les Grecs, que ne fera-t-on pas ?
Après la mort d'Hector que les dieux ont soufferte,
Troie enfin sans défense est sûre de sa perte.
Tandis que cette mort y fait régner l'effroi,
Gagnez l'esprit d'Achille, & tout sera pour moi ;
C'est de-là que dépend le repos de ma vie.
Votre propre intérêt à parler vous convie.
Pour vous donner la main, vous rendre vos états,
Vous savez qu'il attend la fin de nos combats,
Et qu'il ne veut que voir la guerre terminée,
Pour conclure avec vous un heureux hyménée.
Faites votre bonheur en assurant le mien.

BRISÉIS.

Achille pour ma gloire est un brillant soutien ;
Disposer de son cœur, c'est être plus que reine ;
Mais pourriez-vous toucher celui de Polixene ?
Il faut vous l'avouer, si sa beauté vous plaît,
Ses larmes dans son sort m'ont fait prendre intérêt ;
Je sens que ses malheurs attendrissent mon ame,
J'en partage l'atteinte, &, malgré votre flamme,
Si le don de sa main contraignoit ses desirs,
Je les écouterois plutôt que mes soupirs ;
Songez ce qu'est un cœur qui s'arrache à soi-même.

PYRRHUS.

Je dirois trop peut-être en disant qu'elle m'aime ;
Mais au moins, si le sort ne m'avoit point trahi,
Je pourrois me flatter de n'être pas haï.

Dans l'un de nos combats pris par Hector son frere,
Je la vis, & la voir, fut aimer à lui plaire,
Puisqu'en moi sa beauté fit, dès le premier jour,
D'un prisonnier de guerre, un prisonnier d'amour.
Vers elle en un moment tous mes vœux se tournerent,
Mes timides regards d'abord s'en expliquerent;
Et le trouble des siens avec soin consulté,
Ne me fit que trop voir que j'étois écouté.
De ces muets témoins de mes flammes secrettes,
Cent soupirs échappés furent les interprêtes,
Tout leur fut favorable; &, soit qu'à tant d'ardeur
De la belle princesse on crût devoir le cœur,
Soit que par mon hymen on se fît une joie
De pouvoir prévenir les disgraces de Troie,
Priam, dont sans rançon j'obtins ma liberté,
Me permit tout l'espoir dont je m'étois flatté.
Charmé de ce succès, je vins trouver Achille.
Quel revers! Mon espoir fut un bien inutile.
Achille en ce moment tout saisi de fureur,
Ne parloit que de sang, ne méditoit qu'horreur;
Patrocle avoit péri. Dans son impatience
Troie entiere étoit dûe à sa juste vengeance.
Hector fut le premier qu'il jura d'immoler,
J'adorois Polixene, & je n'osai parler.
Les effets ont rempli cette funeste envie,
C'est peu qu'Achille ait vû tomber Hector sans vie;
Trois fois, pour assouvir ses furieux transports,
Autour des murs de Troie il a traîné son corps;
Et si sa haine en vous n'eût point trouvé d'obstacles,
Peut-être eussions-nous vû de plus sanglans spectacles.
L'étouffant pour vous plaire, il a par mille honneurs
De ses emportemens réparé les rigueurs,
Et si bien modéré son humeur violente,
Qu'à Priam même hier il a cédé sa tente.

C'est de-là qu'à toute heure il rend ce roi témoin,
Que satisfaire Hector est son unique soin;
Un vain tombeau dressé pour appaiser son ombre,
De ces honneurs rendus vient d'augmenter le nombre;
Et pour un ennemi, jamais tant d'amitié
D'un vainqueur adouci ne fit voir la pitié.

BRISÉIS.

Vous avez pris ce temps pour revoir Polixene?

PYRRHUS.

Je l'ai vûe, & n'ai pû lui parler de ma peine.
Ses pleurs, qui pour Hector coulent presque toujours,
Des larmes de la reine accompagnent le cours;
Mais de ces tristes yeux la langueur quoiqu'extrême,
A semblé m'assurer qu'elle est encore la même;
Et, malgré sa douleur, j'ai vû je ne sai quoi
Qui forçoit ses regards à s'expliquer pour moi.

BRISÉIS.

Prince, s'il est ainsi, je n'ai plus rien à dire,
Achille sur ses vœux m'a donné plein empire;
Et, pourvû que Priam réponde à nos souhaits,
Je vais sur l'heure agir, soyez sûr de la paix.
Mon cœur, comme le vôtre, est tout à Polixene;
Et si... Mais quel sujet de nouveau me l'amene?

PYRRHUS.

Madame, en ma faveur daignez lui protester...

BRISÉIS.

Voyez qu'elle s'avance, il la faut écouter.

SCENE II.

POLIXENE, BRISÉIS, PYRRHUS, ANTILOCHUS, ILIONE, PHÉNICE.

POLIXENE.

NE vous étonnez point si dans mon infortune
J'ose encor me résoudre à vous être importune.
Il est, vous le savez, d'un cœur grand, généreux,
De se faire toujours l'appui des malheureux;
Et ce que vos bontés m'ont obtenu d'Achille,
M'ayant fait voir qu'en vous la vertu trouve asyle,
Je viens offrir, Madame, à ces mêmes bontés,
De quoi remplir l'éclat du sang dont vous sortez.
Assez & trop long-temps une funeste guerre
Par ses vastes horreurs désole cette terre.
Assez le vieux Priam a vû ses cheveux gris,
Dans ses derniers baisers teints du sang de ses fils.
A force de combats Troie en est épuisée,
Il n'est mere à gémir qui ne soit exposée,
Chacun plaint sa disgrace; & dans nos longs revers
Ces lugubres habits montrent ce que je perds.
Dix freres au tombeau m'ont demandé des larmes,
Ce sont de ma douleur les ordinaires charmes;
J'ai pleuré Lycaon, Antiphone, Mestor,
Troïle; je me tais du malheureux Hector,
Il doit être appaisé par l'honneur qu'à sa cendre,
Aux pieds de nos remparts, son vainqueur vient de rendre;
Nos yeux de cette pompe ont été les témoins,
L'éclat m'en surprend peu, c'est l'effet de vos soins.

Mais en vain ces honneurs souffrent que je respire,
La fin m'en fait trembler, demain la tréve expire;
Et pour peu que la guerre ait encore à durer,
J'aurai bien-tôt Hécube & Priam à pleurer.
Ils ne survivront point à la perte de Troie,
Au fer, au feu déja je la croi voir en proie;
Hector étant sans vie, elle n'a plus d'appui,
Lui seul en faisoit l'ame, elle étoit toute en lui,
Rien ne peut réparer une perte si grande,
Tout périt sans la paix, & je vous la demande.
Voyez pour l'obtenir & d'Achille & de vous,
La fille de Priam tomber à vos genoux,
Voyez-la pour un pere...

BRISÉIS.

Ah! C'en est trop princesse,
Une tendre pitié dans vos maux m'intéresse;
Et je les envisage avecque tant d'effroi,
Qu'en travaillant pour vous, je crois agir pour moi.
Vous demandez la paix, j'y vais porter Achille;
Mais pour ne rendre pas ce projet inutile,
Priam se répond-il que l'injuste Paris
Veuille céder l'objet dont son cœur est épris?
Point de salut pour Troie à moins de rendre Héléne.

POLIXENE.

Paris a trop d'amour pour la céder sans peine;
Mais après ce qu'à Troie ont coûté nos combats,
L'intérêt de Paris ne l'emportera pas.
Si pour lui cette Héléne a toujours mêmes charmes,
C'est peu pour tant de sang qu'il verse quelques larmes;
Et de son désespoir nous craignons peu l'éclat,
Quand son malheur importe au salut de l'état.

BRISÉIS.

Cet obstacle levé, réglez la paix vous-même,
Elle dépend de vous.

POLIXENE.

De moi ?

BRISÉIS.

Pyrrhus vous aime,
Agréez son hymen, la guerre est sans retour.

PYRRHUS.

Ah ! Princesse, auriez-vous oublié mon amour,
Cet amour dont mon ame heureusement charmée...

POLIXENE.

Non, prince, il me souvient que vous m'avez aimée,
Et qu'il m'eût été doux, si le ciel l'eût permis,
Que l'hymen nous eût fait cesser d'être ennemis.
Le roi Priam mon pere approuva votre flamme,
Je vous doi cet aveu, souffrez-le-moi, Madame.
Un feu de qui la gloire a seule été l'appui,
Peut, sans honte, à vos yeux se déclarer pour lui.
Oui, Prince, de Priam votre amour eut l'estime,
L'espoir qui l'alluma lui parut légitime;
Et l'ordre qui m'en fit autoriser l'ardeur,
N'eut rien qui fût contraire au penchant de mon cœur.
De vos soins, de vos vœux j'aimai le tendre hommage,
Mais quand je me souviens de ce triste avantage,
Il me souvient aussi, malgré vos vœux reçus,
Qu'Achille est votre pere, & qu'Hector ne vit plus.

PYRRHUS.

Quoi, vous trouvez pour moi du crime en ma naissance ?

[*à Briséis.*]

Ah ! Madame, de grace, embrassez ma défense;
Soutenez un amour qui n'a jamais songé...

POLIXENE.

C'est le même, il est vrai, mais les temps ont changé.

BRISÉIS.

Un scrupule pareil n'a rien qui m'inquiéte,
Vous trouvez dans le prince une vertu parfaite;

Et qui pour lui d'un pere aima d'abord le choix,
Voudra bien obéir une seconde fois.
Comme Ulysse m'écoute, & peut vous être utile,
Je vais l'entretenir avant que voir Achille.
Princesse esperez-en les plus heureux effets.

POLIXENE.

Madame, tous mes vœux se bornent à la paix.
Sauvez Troie, il suffit de ce seul avantage,
Ou si de cette paix on veut ma foi pour gage,
Si mon hymen en peut être le seul lien,
Faites-le proposer sans que j'en sache rien;
C'est tout ce qu'à mon cœur ma gloire peut permettre.

BRISÉIS.

Pour elle de mes soins il doit tout se promettre.
Vous saurez si pour vous j'aurai perdu mes pas.

PYRRHUS.

Allez, parlez, Madame, & ne m'oubliez pas.
Pour obtenir qu'Achille à mes vœux soit propice,
De mon timide espoir peignez-lui le supplice;
Par tout ce que vos feux ont pour lui de plus doux,
Priez, pressez.

SCENE III.

POLIXENE, PYRRHUS, ILIONE, ANTILOCHUS.

POLIXENE.

Hélas! Que lui demandez-vous?
Tremblez, prince, tremblez au nom de Polixene,
Laissez-la céder seule au destin qui l'entraîne,
Et ne vous livrez point, sans l'avoir mérité,
Aux malheurs d'un parti que les dieux ont quitté.

Pour attirer sur moi leur plus rude colere,
Le crime est assez grand d'avoir Priam pour pere,
Ne le partagez point. Me vouloir épouser,
C'est empêcher la paix que l'on va proposer.
Quand d'abord mon hymen en doit être le gage,
La guerre n'avoit fait que son moindre ravage;
Sa fureur étoit lente, & nous laissoit encor
Et le jeune Troïle, & le vaillant Hector.
Dans l'instant qu'un traité semble un projet facile,
Patrocle qui périt arme contre eux Achille;
Et les faisant tomber sous l'effort de son bras,
Nous ramene l'horreur des plus sanglans combats.
Vous y replongerez la déplorable Troie,
Si votre amour encore à les finir s'emploie;
Ma main est un présent funeste à vous offrir,
Et l'oser demander, c'est chercher à périr.

PYRRHUS.

Pourquoi, lorsque le ciel nous voit d'un œil propice,
D'un si cruel augure écouter l'injustice?
Ces feux qui sur votre ame ont eu quelque pouvoir,
N'eurent jamais l'appui d'un si riant espoir.
Briséis dont pour vous l'amitié s'intéresse,
Pourra tout sur Achille, il l'aime avec tendresse.
La tréve, de ses soins, est le premier effet,
La paix suivra sans doute, Hector est satisfait,
Priam à notre hymen consentira sans peine.
Aurois-je contre moi la seule Polixene,
Et mon amour est-il d'un prix si ravalé,
Qu'à de vaines terreurs il doive être immolé?

POLIXENE.

Prince, veuillent les dieux que foible & trop timide,
Mon cœur de nos malheurs injustement décide.
Si j'en croi l'apparence, ils sont prêts à cesser,
Tout nous promet l'hymen que vous voulez presser;
Briséis s'intéresse au feu qui vous anime,
Achille est sans colere, & Priam vous estime.

Cependant, malgré moi, je voi de toutes parts
De noirs fleuves de sang effrayer mes regards.
Vous savez de mon sort ce qu'a prédit Cassandre,
L'œil farouche, égaré, je croi toujours l'entendre.
A peine eut-elle appris qu'on nous vouloit unir,
Que sur ce triste hymen pénétrant l'avenir,
Fui; Polixene, fui l'impitoyable Achille,
Me dit-elle, *tu prens un espoir inutile,*
Vouloir donner ta main c'est courir au tombeau,
Achille est destiné pour être ton bourreau.
Jugez, prince, jugez après cette menace
Si mon cœur sans sujet se trouble, s'embarrasse,
Si de vaines frayeurs le rendent interdit.

PYRRHUS.

Peut-on craindre un malheur que Cassandre a prédit?
En vain d'un si grand art elle usurpe la gloire,
Jamais on ne l'a crue, & vous la voulez croire.
Non, ne m'opposez point que les destins jaloux
Combattent les bontés que j'attendois de vous.
Dites, dites plutôt que quoi qu'il ait pû faire,
L'infortuné Pyrrhus n'a jamais su vous plaire,
Que ce parfait amour qu'il a fait éclater
Du cœur qui l'attaquoit n'a pû rien mériter;
Et que si de Priam la favorable estime
Peut rendre auprès de vous son espoir légitime,
Il prétendoit en vain à rien plus qu'à jouir
De la foible douceur de vous voir obéir.

POLIXENE.

Ah! Pyrrhus, est-ce ainsi que vous rendez justice
Aux frayeurs dont pour vous j'éprouve le supplice?
Si la crainte m'expose aux plus rudes combats,
Craint-on de voir périr ce que l'on n'aime pas?
Vous tenez de Priam l'empire de mon ame;
Mais, quand il m'ordonna d'écouter votre flamme,
Je ne sai si mon cœur, pour flatter votre espoir,
N'avoit point en secret prévenu mon devoir,

Et s'il m'eût pû souffrir sur un ordre contraire
La même déférence aux volontés d'un pere.
C'est vous faire assez voir ce qui me fait agir,
Je dirai plus, peut-être en devrois-je rougir.
Hector, l'appui de Troie, & l'effroi de la Gréce,
N'avoit que trop, hélas, mérité ma tendresse,
Je l'aimois, on le sait! Il n'est plus, cet Hector,
J'en ai pleuré la perte, & je la pleure encor;
Dans les vives douleurs qu'elle ajoute à ma peine,
Je sai qu'à son vainqueur je dois toute ma haine,
Et cependant, malgré ce qu'il me fait souffrir,
Quand à mes tristes yeux Achille vient s'offrir,
Je me souviens plutôt qu'Achille est votre pere,
Que je ne puis songer qu'il a tué mon frere.
L'image de son sang par ses mains répandu,
S'efface au souvenir de ce qui vous est dû.
Point pour lui de fierté, quelques maux qu'il me coûte,
Je le laisse approcher, je le vois, je l'écoute;
Et Pyrrhus tient pour lui, quoiqu'encore ennemis,
Et ma haine enchaînée, & mon courroux soumis.
Pour vous garder ma foi, triompher de moi-même,
Si ce n'est point aimer, dites-moi comme on aime.

PYRRHUS.

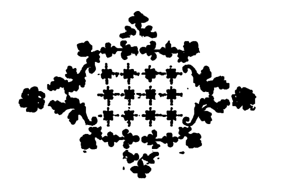
Ah! Pardonnez, Madame, à l'erreur d'un amant
Qui se perd dans sa crainte, & s'allarme aisément.
Cet hymen que poursuit ma juste impatience,
N'a rien sans votre aveu qui flatte ma constance;
Et l'honneur d'être à vous, dont je me sens charmé,
Toucheroit peu mon cœur si je n'étois aimé.

POLIXENE.

Vous ne l'êtes que trop, mais j'ose le redire,
Vous en soupirerez ainsi que j'en soupire.
Poursuivez un hymen à votre espoir si doux,
Quoi qu'on fasse, les dieux ne seront point pour nous.

Leur jalouse fureur seroit mal établie,
S'ils souffroient que nos cœurs... Prince, adieu, je
m'oublie.
Dans l'invincible effroi des malheurs que j'attens,
C'est redoubler mes maux que vous voir plus long
temps;
Plus je m'arrête ici, plus je deviens sensible.
N'attendez rien pour moi qu'un sort affreux, terrible;
Et, pour vous consoler en de si rudes coups,
Songez que si je meurs, je mourrai toute à vous.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, ALCIME.

ALCIME.

CE triomphe à tout autre eût été difficile.
Le grand Achille seul pouvoit dompter Achille;
Et l'heureux art de vaincre un si juste courroux,
Passe tous les exploits qui font parler de vous.
Flatter vos ennemis, leur céder votre tente,
Ordonner pour Hector une pompe éclatante,
Sont des effets, Seigneur, si grands, si relevés;
Qu'à votre seul courage ils étoient réservés.
Chacun en a pour vous redoublé son estime.

ACHILLE.

C'est trop peu pour ma gloire, il faut plus faire, Alcime,
Privés du grand Hector les Troyens sont défaits,
Prêt à vaincre, je veux leur demander la paix,
Et, pour leur épargner la honte de se rendre,
Moi-même leur offrir ce qu'ils n'osent prétendre.

ALCIME.

Ah! Seigneur, c'est ici, deux fois victorieux,
Qu'Achille tout entier se découvre à mes yeux.
Suivez la voix du ciel qui veut conserver Troie,
Nos Grecs las de combattre en auront de la joie,
Déja depuis long-temps ils pressent leur retour.

ACHILLE.

Ils peuvent l'esperer sur la foi de l'amour;

Pour

Pour réparer les maux qu'il causa par Héléne,
Alcime, il m'a fait voir la jeune Polixene ;
Et c'est en l'épousant que je veux assurer
Les liens d'une paix qui doit toujours durer.

ALCIME.

Vous aimez Polixene ?

ACHILLE.

Oui, je l'adore, Alcime,
L'amour que j'ai pour elle égale mon estime,
Et de ma liberté l'entier engagement
A ses premiers regards n'a coûté qu'un moment.
Si tu savois l'état où d'abord je l'ai vûe !
La rencontre à mon cœur fut sans doute imprévûe,
Dans les plus fiers transports qu'exhaloit mon courroux,
Je la vis tout-à-coup pleurer à mes genoux.
Résolu de braver tout l'éclat de ses charmes,
Je ne pus un moment résister à ses larmes,
Ma tremblante fureur s'en laissa désarmer,
La haine m'animoit, je ne sus plus qu'aimer ;
Et si j'en eusse cru ma passion extrême,
A ses pieds devant tous j'aurois prié moi-même.
Ah ! Contre un ennemi qui cause nos malheurs,
Qu'un bel objet est fort quand il verse des pleurs !
Le corps d'Hector rendu satisfit son envie ;
Que n'eus-je le pouvoir de lui rendre la vie !
Au moins à ce défaut j'allai dans Troie exprès
Honorer son tombeau de quelques vains regrets.
Priam qui m'y reçut en roi digne de l'être,
Dans son propre palais me fit traiter en maître.
La pompe, dont au camp pour Hector j'ai pris soin,
Sembloit le convier d'en être le témoin ;
Dans ma tente, à mon tour, je l'attirai sans peine,
Et tout cela pour être auprès de Polixene,
Pour jouir de sa vûe, & ne point m'arracher
A l'unique plaisir qui me puisse toucher.

ALCIME.

L'amour peut tout, Seigneur, mais...

ACHILLE.

Je t'entens, Alcime,
Je quitte Briséis, tu vas m'en faire un crime.
Il est vrai, Briséis m'aime avec tant d'ardeur,
Que ce coup imprévû lui percera le cœur.
Je conçois les ennuis dont je serai la cause,
Je l'en plains, mais enfin je me dois quelque chose;
Et je n'ai pas vaincu pour souffrir qu'à son choix
Ma captive ait l'orgueil de me faire des loix.
Malgré tout le pouvoir que la guerre me donne,
Qu'elle me laisse à moi, je lui rens sa couronne.
Un trône, dont les droits, si je veux, me sont dûs,
Est un prix assez grand pour des soupirs perdus.

ALCIME.

Ayant aimé toujours Patrocle avec tendresse,
Vous cessez tout-à-coup d'aimer une maîtresse?
L'exemple est peu commun; & l'on voit rarement
Qu'un véritable ami soit infidéle amant.

ACHILLE.

L'amour & l'amitié n'ont rien qui se ressemble,
C'est les connoître mal, que les confondre ensemble;
Leurs droits sont différens en durée, en douceur,
La raison cause l'une, & l'autre vient du cœur;
Et comme la raison, quand elle veut qu'on aime,
Contente de son choix est toujours elle-même,
On doit peu s'étonner que dans ses longs progrès,
Une forte amitié ne se rompe jamais.
Mais, Alcime, le cœur s'engage par surprise,
Sans prendre son aveu l'amour le tyrannise,
Et, quand d'un bel objet il se laisse charmer,
Il aime sans savoir qu'il a dessein d'aimer.
Le penchant qui l'entraîne en commençant de naître,
Est une aveugle ardeur, dont il n'est pas le maître;

Et, comme elle est contrainte, il en voit le retour
Quand le temps fait languir les forces de l'amour.

ALCIME.

Mais pour vous Polixene à vaincre est-elle aisée ?
Souillé du sang d'Hector . . .

ACHILLE.

Son ombre est appaisée,
Et le coup malheureux qui causa son trépas,
Fut un crime du sort, & non pas de mon bras.
Polixene oubliant cette triste victoire,
Ne voudra regarder que l'amas de ma gloire,
De son cœur tant d'éclat viendra sans peine à bout;
Et, pour le mériter, le nom d'Achille est tout.

ALCIME.

Ce nom est au-dessus de tout ce qu'on peut dire,
Mais on peut n'aimer pas toujours ce qu'on admire;
Et le cœur fier de soi se rend moins aisément
Aux vertus d'un héros qu'aux soupirs d'un amant.

ACHILLE.

Du succès de mon feu je ne suis point en peine,
J'en ai trop consulté les yeux de Polixene.
Pour moi, quand je m'approche, ils ont tant de douceur,
Que leur tranquillité me répond de son cœur,
C'est un entier oubli de ce qu'on m'a vû faire,
Point de marques d'aigreur pour la mort de son frere,
Le triomphe secret de m'avoir adouci
Lui fait naître . . .

ALCIME.

Seigneur, Briséis vient ici.

ACHILLE.

Cache-lui mon secret, elle pourra l'apprendre
Du bruit qui dans le camp doit bien-tôt s'en répandre.
Quand j'aurai vû Priam, il faudra m'exposer
A ce que sa douleur lui pourra faire oser.

SCENE II.

BRISÈIS, ACHILLE, PHÉNICE, ALCIME.

BRISÈIS.

SEigneur, de mon amour ne blâmez point l'audace,
S'il vient vous demander une nouvelle grace.
Le vôtre s'eſt pour moi tant de fois déclaré,
Qu'il m'eſt de vos bontés un garant aſſuré;
Et ſur leur noble excès je n'ai point eu de peine
A me faire vers vous l'appui de Polixene.
Elle n'eſt point, Seigneur, digne de ſes malheurs,
Je l'ai vûe, & la viens de quitter toute en pleurs.
Troïe aux fureurs des Grecs depuis dix ans en butte,
Le trône de ſon pere à deux doigts de ſa chûte,
Le reſte de ſon ſang tout prêt d'être verſé,
Des plus rudes frayeurs tiennent ſon cœur preſſé.
La paix de tant de maux diſſipant les menaces,
Adouciroit l'aigreur de ſes autres diſgraces,
Voyez pour l'obtenir qu'elle vous tend les bras;
Ulyſſe que j'ai vû ne s'en éloigne pas,
Et lorſqu'à la rigueur Patrocle vous convie,
Aſſez de ſang peut-être a coulé pour ſa vie.
Achevez d'oublier cette funeſte mort,
Polixene vaut bien ce généreux effort.
La modeſte douleur qui fait parler ſes larmes,
Ajoute à ſa beauté de ſi ſenſibles charmes,
Que le cœur qui pour elle en la voyant s'émeut,
Semble aller au-devant de tout ce qu'elle veut;
Et ſi de mes ennuis la déplorable image...

ACHILLE.

Madame, il ne faut pas m'en dire davantage.

Mon cœur las des malheurs que finira la paix,
Avoit en sa faveur prévenu vos souhaits;
Et j'allois proposer moi-même au roi son pere
Ce que pour ce dessein j'ai jugé nécessaire.
De la Gréce offensée . . .

BRISÉIS.

Il doit tout préparer,
Seigneur, & sait de lui ce qu'on peut desirer,
Ainsi de son côté ne craignez point d'obstacle;
Mais d'un triomphe entier donnez-nous le spectacle,
Et ne dédaignez point d'appuyer un projet
Où mon propre intérêt vous peut servir d'objet.
Par un secret instinct dont la force m'entraîne,
Ma tendresse prend part au sort de Polixene;
D'abord que je l'ai vûe elle a su me toucher,
Et je sens que mon cœur ne s'en peut détacher.
Pour ne la perdre pas, demandez-là pour fille,
De son illustre sang par tout la gloire brille;
Et sa main pour Pyrrhus ne peut qu'être d'un prix . . .

ACHILLE.

Quoi, vous souhaiteriez qu'elle épousât mon fils?

BRISÉIS.

Cet hymen qui rendra le calme à la Phrygie,
L'assure d'une paix pour long-temps affermie,
Rien n'en rompra le cours s'il en serre les nœuds.

ACHILLE.

Ainsi que vos souhaits Polixene a mes vœux,
Mais Pyrrhus les partage, & j'aurois lieu de craindre
Que lui parler d'hymen ce ne fût le contraindre;
Il est jeune, à son âge, on tremble à s'engager.

BRISÉIS.

Vous n'avez rien pour lui, Seigneur, à ménager;
Tout l'amour dont jamais une ame fut capable . . .

ACHILLE.

Quoi, mon fils l'aime?

BRISÉIS.

Autant qu'il la connoît aimable,
Les traits que dans son cœur son mérite a tracés,
L'ont si bien pénétré...

ACHILLE.

Madame, c'est assez.
Quand de Pyrrhus amant l'intérêt vous amene,
Il suffit que je sai ce que vaut Polixene.
Pour assurer sa gloire & remplir vos souhaits,
J'aurai soin que sa main soit le sceau de la paix,
Sans elle point d'accord, quelques offres qu'on fasse.

BRISÉIS.

Vous refuseroit-on lorsque vous faites grace?
Cet hymen aux Troyens assure un sort si doux,
Que Priam recevra...

ACHILLE.

Je le croi comme vous,
Il voit pour lui la guerre en trop de maux fertile,
Pour oser dédaigner l'alliance d'Achille.
Voyez Pyrrhus, Madame, & me laissez rêver
A l'ouvrage important qu'il me faut achever.

SCENE III.

ACHILLE, ALCINE.

ACHILLE.

L'As-tu bien entendue, & conçois-tu ma peine,
Achille? Tout mon cœur se donne à Polixene;
Et dans mon propre fils, par un revers fatal,
Prêt à me rendre heureux, je découvre un rival!
Plein d'un feu dont sur moi le pouvoir est extrême,
Je connois que Pyrrhus adore ce que j'aime;

Et de mon triste sort telles sont les rigueurs,
Que vivant par ma perte, il meurt si je ne meurs.
Ah! Si des dieux jaloux la févere injustice
Destinoit à ma flamme un si cruel supplice,
Que ne m'ont-ils, ces dieux qui vouloient me trahir,
Donné quelque rival que je pûsse haïr?
Son sang auroit été le prix de ma victoire.
Que n'ose Agamemnon m'en disputer la gloire!
Ses Grecs pour ce triomphe armés tous contre moi,
Me trouveroient un cœur incapable d'effroi;
Mais j'ai beau l'affermir, ici tout m'abandonne,
Au seul nom de Pyrrhus je frémis, je m'étonne;
Et malgré tout l'amour que je sens redoubler,
Dès que je vois un fils, je commence à trembler.
Pourquoi cette foiblesse? Il doit tout à son pere.
Est-ce à moi d'étouffer une flamme si chere;
Et prétend-il, ce fils, que ne lui devant rien,
J'achete son repos par la perte du mien?
Non, non, s'il doit souffrir, jouissons de sa peine,
J'offense, en balançant, l'aimable Polixene,
Raison, pitié, tout cesse où brillent ses appas;
Et qui doute un moment ne la mérite pas.
C'en est fait, tout le veut, ne songeons qu'à lui plaire,
Faisons au nom d'amant céder celui de pere,
Quelque ennui que Pyrrhus en puisse recevoir
Il a, pour en guérir le temps & son devoir.

ALCIME.

L'amour peut sur Pyrrhus avoir pris quelque empire,
Mais quoi que Briséis, Seigneur, vous ait pû dire,
Peut-être il n'aime pas avec assez d'excès
Pour se faire un malheur de votre heureux succès;
Et si-tôt qu'il saura que cet amour vous gêne,
Son respect...

ACHILLE.

Non, Alcime, il a vû Polixene,

Et ce charme attirant qui gagne tous les cœurs,
Ne sauroit inspirer de légeres ardeurs,
J'en suis trop convaincu par mon expérience,
N'en doute point, il l'aime avecque violence;
Et tout l'espoir qui s'offre à mon cœur allarmé,
C'est que brûlant pour elle, il n'en sois point aimé.
Je pouvois le savoir, mais mon inquiétude
Du malheur dont je tremble a craint la certitude;
Et de cette frayeur vivement possédé,
De peur d'apprendre trop, je n'ai rien demandé.
Vaines précautions! Qu'est-ce que je redoute?
Pyrrhus aimé? Non, non, il ne l'est point sans doute.
L'éclat seul qui pourroit faire estimer sa foi,
Il le tient de l'honneur d'être sorti de moi;
D'aucun exploit fameux la gloire consommée
N'a fait en sa faveur parler la renommée,
Et la cour de Priam ne le connoît encor
Que sous le nom honteux de prisonnier d'Hector.
L'affront d'être vaincu lui fit voir Polixene;
Mais de quel fol espoir veux-je flatter ma peine?
Quoi qu'à voir le mérite un cœur trouve de jour,
A-t-on d'autre raison, pour aimer, que l'amour;
Et vers ce qui nous plaît toute l'ame entraînée,
Prend-elle ailleurs des loix que de la destinée?
Ah! S'il faut que le ciel de fureur animé,
M'apprête le tourment de voir Pyrrhus aimé,
Quoi que j'aie à souffrir, au moins pour ma vengeance...

ALCIME.

Modérez ce transport, le voici qui s'avance.

SCENE IV.

ACHILLE, PYRRHUS, ALCIME.

PYRRHUS.

SEigneur, Briséis vient de me faire ſavoir
L'appui que vos bontés prêtent à mon eſpoir ;
Et la reconnoiſſance où mon devoir m'engage,
En demande à mon zéle un ſi prompt témoignage,
Que je la trahirois ſi mon empreſſement
Pouvoit à l'expliquer différer un moment.
Mais par où faire voir ce qu'elle eſt dans mon ame,
Si vous n'y pénétrez tout l'excès de ma flamme ?
J'aime un objet, Seigneur, ſi digne d'être aimé....

ACHILLE.

Je connois à quel point vous en êtes charmé,
Et ferai pour la paix, puiſqu'elle vous eſt chere,
Ce que l'on vous a dit que j'ai promis de faire.
Vous pouviez cependant régler mieux votre cœur,
Ne l'abandonner pas à cet excès d'ardeur.
Sur le plus bel eſpoir, quelques projets qu'on faſſe,
Les choſes quelquefois peuvent changer de face ;
Et vous vous expoſez par trop d'attachement
Au plus fâcheux ennui qu'ait à craindre un amant.

PYRRHUS.

En l'état qu'eſt Priam, quel ſujet de les craindre ?
Quoi que vous demandiez, il n'a point à s'en plaindre,
Et ſait trop contre lui ce que peut votre bras,
Pour voir ma main offerte, & ne l'accepter pas.
Mais quand de ſes refus la juſte défiance
Tiendroit de mon amour le ſuccès en balance,
Comment voir Polixene, & ſur mes volontés
Conſerver le pouvoir que vous me ſouhaitez ?

Sans ce premier amour dont les sensibles charmes
Contre elle en la voyant vous sont de sûres armes,
Je ne sai si vous-même admirant ses appas,
Auriez pû la connoître, & ne soupirer pas.
Une majesté douce, un air incomparable
Soutient si noblement...

ACHILLE.

Elle est sans doute aimable;
Mais...

PYRRHUS.

Seigneur, quelle joie à mon cœur enflammé,
Que vous rendiez justice au feu qui m'a charmé!
Jugez dans quel excès il doit aller pour elle
Quand son aveu...

ACHILLE.

La Gréce attend tout de mon zéle,
Il faudra dans l'accord garder ses intérêts.

PYRRHUS.

A vous accorder tout les Troyens son tout prêts;
Polixene me montre...

ACHILLE.

Encor qu'intéressée,
Elle peut de Priam ignorer la pensée.

PYRRHUS.

Non, Seigneur, croyez-en l'amour qu'elle a pour moi,
Elle m'a découvert ce que pense le roi;
Son cœur qui de mon feu partage la tendresse...

ACHILLE.

Vous êtes donc aimé?

PYRRHUS.

Cette belle princesse,
A qui par votre aveu je me puis attacher,
N'a pû voir mon amour sans s'en laisser toucher,
C'est là ce qui sur tout rend mon bonheur extrême.

ACHILLE.

Allez, prince, il suffit que je sai qu'on vous aime,
Je vais trouver Priam, & vous ferai savoir
Ce que Troie & les dieux vous souffriront d'espoir.

SCENE V.

ACHILLE, ALCIME.

ACHILLE.

AH, de tous les malheurs le dernier & le pire!
Je n'entendois que trop ce qu'il me vouloit dire;
Et contre son amour toujours forcé d'agir,
Je cherchois les moyens d'avoir moins à rougir.
Je voulois ignorer que Polixene aimée
Fût de la même ardeur pour Pyrrhus enflammée;
Et demander sa main avant qu'on m'eût appris
Que l'amour l'eût déja destinée à mon fils.
Étouffe, étouffe, Achille, une ardeur si funeste,
De ta raison séduite entens ce qui te reste.
Le cœur de Polixene où tu veux aspirer,
Est un bien que l'amour te défend d'esperer.
N'en sois point le tyran, ta gloire t'en convie,
Pyrrhus te le demande, il y va de sa vie;
Et Briséis en pleurs qui te garde sa foi,
Attend pour les sécher ce triomphe de toi.
Songe à ces tendres feux qui te parlent pour elle,
Ils ont trop mérité que tu lui sois fidéle.
Veux-tu, sans aucun fruit pour ton cœur amoureux,
Par un lâche intérêt faire trois malheureux?
Encor si Polixene, à nul autre sensible,
Te laissoit quelque espoir de la trouver fléxible,
Mais elle aime, & l'amour dont tu crois trop l'appas,
En déchirant son cœur, ne le gagnera pas.

Aide-moi, cher Alcime, à vaincre ma foibleſſe,
J'ai peine à bien vouloir ce que ma gloire preſſe ;
Et contre un ennemi qui me charme toujours,
Ma vertu chancelante a beſoin de ſecours.

ALCIME.

Ce vous ſeroit ſans doute une illuſtre victoire
D'étouffer un amour qui combat votre gloire ;
Mais, quoique ce triomphe excite vos ſouhaits,
Vous voudrez foiblement, & ne vaincrez jamais.

ACHILLE.

O d'un aſtre fatal trop cruelle influence !
Alcime, tout mon ſort eſt plein de violence.
Lorſque de nos combats me diſputant le prix,
L'injuſte Agamemnon m'enleva Briſéis,
Dans ma tente enfermé tout brûlant de colere,
J'eus beau voir la fortune aux Grecs par tout contraire,
Pour eux aucun ſecours ne me ſembla permis ;
Et, par cette retraite utile aux ennemis,
Laiſſant à leurs efforts nos eſcadrons en proie,
Je fis plus pour Priam que tous les dieux de Troie.
Patrocle eſt mort, quel ſang n'a point coulé pour lui !
Que de haine ! L'amour en triomphe aujourd'hui,
Il m'arrache aux tranſports qui preſſoient ma vengeance ;
Et quand des traits ſi doux m'ont trouvé ſans défenſe,
Un fils, dont ma pitié tremble à régler le ſort,
M'apprend que cet amour eſt l'arrêt de ſa mort.
Briſéis qui m'en vient expliquer l'injuſtice,
Le ſeconde, m'accable, & c'eſt là mon ſupplice.
Je dois à tous les deux ce qu'ils veulent de moi,
La nature eſt pour l'un, l'autre a reçu ma foi ;
Mais ces nœuds ſont ſans force, & ma victoire eſt vaine
Si-tôt que je commence à revoir Polixene.
Mon cœur, qu'ont aſſervi des charmes ſi puiſſans,
Se range tout-à-coup du parti de mes ſens ;

Et contre ses assauts mon courage inutile
Ne trouve plus en moi ce fier, ce fort Achille,
Qui du sort des Troyens arbitre glorieux,
Maîtrisoit la fortune, & tenoit tête aux dieux.
Cédons, puisqu'il le faut, je suis lâche infidéle,
Mais, pour y renoncer, Polixene est trop belle.
Si je ne la puis voir favorable à mes vœux,
Au moins j'empêcherai qu'un autre soit heureux;
Et peut-être l'hymen en qui ma flamme espere,
Lui fera de l'amour un devoir nécessaire.
Allons trouver Priam, &, sans plus balancer,
Demandons un accord où je puis le forcer.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, ANTILOCHUS.

ANTILOCHUS.

OUI, Seigneur, le succès a suivi votre attente,
Achille avec Priam est encor dans sa tente,
Il l'a seul en secret long-temps entretenu,
Et n'a rien demandé qu'il ne l'ait obtenu.
Tout est d'accord entre eux, & la paix est certaine.

PYRRHUS.

As-tu su quelle joie en montre Polixene?
Sa crainte combattoit l'espoir que j'avois pris,
J'en croyois trop l'amour.

ANTILOCHUS.

Je n'en ai rien appris.
Seulement la nouvelle est au camp répandue
Qu'Héléne à Ménélas par l'accord est rendue,
Et qu'au sang de Priam celui d'Achille uni,
Étouffe pour toujours...

PYRRHUS.

O bonheur infini!
Enfin Antilochus, contre toute apparence,
Après de longs transports de haine & de vengeance,
Après le corps d'Hector indignement traîné,
Je vois en un moment l'orage terminé.
Prêt à renverser tout, il calme sa furie,
Achille est exorable, on le prioit, il prie;
Et de mon cœur charmé secondant les desirs,
Il acquiert Polixene à mes brûlans soupirs.

Qui l'eût cru que mon feu fût si-tôt sans obstacle ?

ANTILOCHUS.

Achille aime, & l'amour a produit ce miracle.
Aux mânes de Patrocle il eût tout immolé,
Plus de ressentiment, Briséis a parlé ;
Et ce que sur son ame il lui donne d'empire
L'asservit, quoi qu'il veuille, à ce qu'elle desire.

PYRRHUS.

Rien ne pouvoit, sans doute, être plus généreux,
Je dois à Briséis ce qui me rend heureux ;
Elle seule appuyant les intérêts de Troie ....

SCENE II.

ACHILLE, PYRRHUS, ALCIME, ANTILOCHUS.

PYRRHUS.

AH ! Seigneur, puis-je assez vous témoigner ma joie ?
Pour reconnoître mieux ce que je tiens de vous,
Permettez que l'amour me jette à vos genoux.
Cette paix que ma flamme avoit tant souhaitée,
M'assure un bien si cher...

ACHILLE.

Nous l'avons arrêtée,
Et ce soir Polixene, en présence du roi,
Doit confirmer l'accord par le don de sa foi.
Au temple d'Apollon déja tout se prépare ;
Mais quoique pour la paix votre amour se déclare,
Je crains qu'elle n'ait pas de quoi vous contenter
Quand vous saurez le prix qu'il vous en doit coûter.

PYRRHUS.

Ah ! N'appréhendez point qu'il ait rien qui me gêne ;
Puis-je trop acheter la main de Polixene ?
Quelques conditions qu'exigent les Troyens,
J'y consens, Polixene est le plus grand des biens ;
Et puisque son hymen est le prix de ma flamme,
Accordons tout le reste, il touche peu mon ame.

ACHILLE.

Et c'est ce qui du sort vous marque le courroux,
La main que vous voulez ne sauroit être à vous.

PYRRHUS.

Ne sauroit être à moi ? Dieux ! mais non, je m'abuse ;
Et d'un transport trop prompt ma passion s'accuse.
Ne m'avez-vous pas dit que selon mes souhaits,
L'hymen de Polixene affermissoit la paix ?

ACHILLE.

Je vous le dis encor, l'hymen de Polixene
Fait naître un heureux calme où régna trop de haine ;
Mais lorsqu'en se donnant sa main à ce pouvoir,
C'est un autre que vous qui la doit recevoir.

PYRRHUS.

Un autre ! Non, Seigneur, je vous dois mieux connoître,
Vous voulez m'éprouver, voir tout mon feu paroître ;
Souffririez-vous, hélas ! que né pour commander,
Le fils du grand Achille eût l'affront de céder,
Qu'un insolent rival lui ravît ce qu'il aime ;
Ou plutôt, si toujours votre cœur est le même,
Souffririez-vous qu'un fils chéri si tendrement,
D'une éternelle rage éprouvât le tourment,
Et qu'un sort effroyable assemblât pour ma peine
Tous les maux qui du ciel puissent marquer la haine ?
Par ces tendres liens que le sang rend si doux,
Par tout . . .

ACHILLE.

Ma pitié, prince, a combattu pour vous ;

Mais en vain mes chagrins m'ont fait juger des vôtres,
Malgré vos intérêts j'en ai dû prendre d'autres,
Et doute qu'aisément on eût conclu la paix,
Sans l'hymen imprévû qui trompe vos souhaits.

PYRRHUS.

Qui trompe mes souhaits? Seigneur, jamais Héléne
N'a causé tant de maux qu'en fera Polixene.
Elle m'aime, & Priam se déclaroit pour moi;
Je n'examine point qui me vole sa foi,
Quel rival m'ose ôter sa main presque donnée,
Si c'est Agamemnon, Ajax, Idoménée;
Mais soit Idoménée, Ajax, Agamemnon,
Le coup m'arrache l'ame, on m'en fera raison.
Oui, pour le prévenir, quoi qu'un lâche prétende,
Il n'est sang chez les Grecs que mon bras ne répande;
Ma vengeance peut-être y portera l'effroi.

ACHILLE.

Prince, vous oubliez que vous parlez à moi.
Quoi que pût votre amour avoir de violence,
Vous deviez par respect le contraindre au silence,
De vos égaremens prendre un autre témoin.

PYRRHUS.

J'ai tort, & devant vous ma fureur va trop loin;
Mais pour me souvenir que vous m'avez fait naître,
Sais-je assez qui je suis, & puis-je me connoître?
Je céde à la raison que je dois écouter;
La joie à vos genoux m'a fait d'abord jetter,
De l'ardeur de ma flamme elle étoit l'interprête,
C'est pour elle à présent que la douleur m'y jette.
Faites grace aux transports d'un désespoir jaloux;
Et qui les doit, Seigneur, mieux excuser que vous?
Briséis sous ses loix tient votre ame asservie.
Quand par Agamemnon elle vous fut ravie,
A quels sanglans effets votre amour outragé
N'osa-t-il pas porter l'ardeur d'être vengé?

Ce que vous fit souffrir un feu si beau, si tendre,
N'en dit que trop pour moi si vous voulez l'entendre;
Et Briséis aimée étale en ma faveur
Tout ce qui peut m'aider à fléchir votre cœur.
Le mien pour Polixene à tel point s'intéresse,
Que si...

ACHILLE.

Vous souffrirez, prince, je le confesse,
Le revers est fâcheux, mais j'ai beau le savoir,
Ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir;
Ce seroit vous flatter qu'en garder l'espérance.

PYRRHUS.

Hé bien, Seigneur, ma vie est en votre puissance,
Vous pouvez me l'ôter, commandez, je suis prêt,
Mon respect sans murmure acceptera l'arrêt.
Pour qui voit tant de maux unis à le poursuivre,
Ce n'en sauroit être un que de cesser de vivre;
Mais je vous le redis, à moins d'un prompt trépas,
Mon rival, quel qu'il soit, doit redouter mon bras;
Fût-il environné de tout ce que la Gréce....

ACHILLE.

C'est en croire un peu trop la douleur qui vous presse,
Mais d'un amour trompé je sai quels sont les droits,
Et veux bien en souffrir une seconde fois.
Cependant apprenez que contre votre audace
J'appuierai hautement le rival qu'on menace;
Et que si votre main s'apprête à le percer,
C'est par moi, par mon sang qu'il faudra commencer.

SCENE III.

PYRRHUS, ANTILOCHUS.

PYRRHUS.

NOn, de tous les malheurs le plus épouvantable,
N'a jamais approché de celui qui m'accable.
Tu vois, Antilochus, comme je suis traité.
C'est peu qu'à mon amour tout espoir soit ôté,
C'est peu que la nature immolant ce que j'aime,
En faveur d'un rival se trahisse elle-même;
On veut qu'impunément je me laisse outrager,
Et je suis criminel si j'ose me venger.
Conçois-tu quelque peine au-delà du supplice,
Où d'un pere endurci m'expose l'injustice?
Parle, affoiblis mes maux, & lorsque je me rens,
Convaincs-moi, s'il se peut, qu'il en est de plus grands.

ANTILOCHUS.

Achille me surprend, & j'eusse eu peine à croire
Que de tant de rigueur il eût pû faire gloire.
Se ranger contre vous du parti d'un rival!

PYRRHUS.

C'est une barbarie à qui rien n'est égal.
Plutôt que se résoudre à me déchirer l'ame,
C'est mon pere, il devoit porter par tout la flamme,
Perdre, saccager Troie, & sur ces murs détruits
Elever un trophée à mes tristes ennuis.
Au moins en poursuivant cette entiere victoire,
Le sang de quelques Grecs auroit vengé ma gloire;
Et dans ce prompt carnage où l'on n'épargne rien,
Mon ennemi peut-être auroit payé du sien.

Mais en vain à ma rage il prétend se soustraire;
En vain contre le fils il prend l'appui du pere,
Rien n'échappe aux fureurs d'un amant qui perd tout,
Et qui veut se venger en vient toujours à bout.

SCENE IV.

BRISÉIS, PYRRHUS, PHÉNICE, ANTILOCHUS.

BRISÉIS.
Hé bien, notre retraite est enfin résolue,
Achille a vû Priam, & la paix est conclue?

PYRRHUS.
Oui, Madame, & l'horreur où je me vois réduit
De cette affreuse paix est le funeste fruit.
Tout s'arme pour me nuire, & je perds Polixene.

BRISÉIS.
Quoi, Priam contre Achille en auroit cru sa haine,
Et l'hommage du fils n'auroit point effacé
Le souvenir du sang que le pere a versé?

PYRRHUS.
J'ignore à qui je dois imputer ma disgrace;
Mais enfin plus d'espoir, un autre a pris ma place,
Achille à mon rival consent à m'immoler;
Et pour le bien public je m'en dois consoler.

BRISÉIS.
Achille contre un fils malgré moi l'autorise,
Il lui céde l'objet dont votre ame est éprise?
Et quel est ce rival?

PYRRHUS.
On m'en a tû le nom,
Mais en vain on me croit cacher Agamemnon;

Il vous aimoit, Madame, & forcé de vous rendre,
Des traits de Polixene il n'a pû se défendre.
Achille qui pour vous a triomphé de lui,
A voulu contre moi se faire son appui,
Et cru devoir par-là calmer la haine ouverte
Qu'avoit semé entre eux l'ennui de votre perte.
C'est lui qu'on me préfére, il n'en faut point douter.

BRISÉIS.

En vain Agamemnon prend droit de se flatter.
Achille m'a promis, & plutôt que j'endure
Ce que vos feux trompés feroient au mien d'injure,
Dût la guerre en fureur ne s'éteindre jamais !
Il m'aime, soyez sûr que je romprai la paix.
Je sai ce que je puis.

PYRRHUS.

Ah ! C'en est trop, Madame,
Tant de sang à verser fait horreur à ma flamme.
Quoi qu'Achille pour vous fasse moins qu'il ne peut,
Ne troublons point la paix, Polixene la veut,
Votre bonheur dépend de laisser tout tranquille,
Par-là vous l'épousez ce trop injuste Achille ;
Et pour mes intérêts la raison ne veut pas
Qu'un plus long différend vous ôte à vos états.
Allez, Madame, allez prendre le nom de reine,
J'aurai soin de venger la triste Polixene ;
Et mon lâche rival à ses pieds immolé,
Peut-être me rendra le bien qu'il m'a volé.

SCENE V.

POLIXENE, BRISÉIS, PYRRHUS, PHÉNICE, ILIONE, ANTILOCHUS.

BRISÉIS.

Que me dit-on, princeſſe ? On trahit votre flamme,
Achille qui me trompe aide à vous percer l'ame?
Priam à ſon parti contre Pyrrhus eſt joint ?

POLIXENE.

Madame, ces malheurs ne me ſurprennent point.
Si du ciel contre moi la rigueur ſe déploie,
Je n'attendois pas moins, c'eſt le deſtin de Troie.
Victime d'une paix qu'on m'a fait demander,
Priam réſout ma mort, c'eſt à moi de céder,
Heureuſe en m'immolant pour calmer la tempête,
Si l'éclat n'en tomboit que ſur ma ſeule tête ;
Mais ma raiſon ſe perd quand de ſi rudes coups,
Déſeſpérant Pyrrhus, rejailliſſent ſur vous ;
Et le crime odieux dont je me vois complice,
Par ce que je vous dois m'eſt le dernier ſupplice
Puniſſez-en l'audace, elle eſt dure à ſouffrir,
Mon ſang peut l'expier, & je viens vous l'offrir.

PYRRHUS.

Ainſi, Madame, ainſi vous êtes réſolue
D'accepter un arrêt qui vous perd & me tue ?
Si mon cœur eſt un bien que l'amour vous rend cher,
Songez-vous ce que c'eſt que de vous l'arracher ?
Songez-vous ce que c'eſt que de forcer le vôtre,
A changer de tendreſſe, à vivre pour un autre ;
Et voyez-vous ces maux avec ſi peu d'effroi,
Que vous n'ayez pitié ni de vous ni de moi ?

POLIXENE.

J'en frémis, je l'avoue, & mon ame étonnée
A mille morts par-là se trouve condamnée ;
Mais dès que j'ose voir vos malheurs & les miens,
J'entens les cris affreux que poussent les Troyens,
La nature me fait une image sanglante,
Et de Priam sans vie, & d'Hécube mourante.
Je vois, sans respecter âge, sexe ni rang,
Les Grecs presser le meurtre, & nager dans le sang ;
Et la flamme par tout avide à se répandre,
Dévorer nos palais, & laisser Troie en cendre.
Quand par-là mon repos se pourroit acheter,
Vaudroit-il les horreurs qu'il auroit su coûter ?

BRISÉIS.

Espérons mieux du ciel ; quelque dure disgrace,
Dont votre amour timide ait reçu la menace,
Il ne souffrira point qu'un accord inhumain,
Vous ôtant à Pyrrhus, lui vole votre main.
Suspendez vos ennuis ; l'ordre qui les fait naître . . .

POLIXENE.

J'ai sans doute à rougir de les laisser paroître ;
Vous me donnez l'exemple, & moins d'accablement
Auroit dû suivre en moi la perte d'un amant.
Votre fiere vertu qu'aucun revers n'étonne,
Me reproche le trouble où mon cœur s'abandonne ;
Un peu d'effort sur vous lui fait tout surmonter,
C'est beaucoup, je voudrois la pouvoir imiter,
Et soutenir le coup d'une ame aussi tranquille,
Que je vous voi souffrir l'inconstance d'Achille.

BRISÉIS.

Achille est inconstant ?

PYRRHUS.

Madame, Achille . . . Ah, dieux !

BRISÉIS.

Sur cet affreux revers je n'ose ouvrir les yeux.
Se pourroit-il qu'Achille eût souffert qu'en son ame . . .

POLIXENE.

Hé quoi, de ce barbare ignorez-vous la flamme,
Et qu'il veut que ma main assassinant Pyrrhus,
Soit le prix des honneurs qu'Hector en a reçus?
En vain Hécube en pleurs, en vain le roi mon pere
A refusé la sœur au meurtrier du frere;
En vain d'une autre flamme ils se sont faits l'appui;
Point de paix, point d'accord si je ne suis à lui.
Perdant, renversant Troie, il nous fera connoître
Qu'Achille suppliant a pû parler en maître,
Et qu'un dernier assaut donné de toutes parts,
Si-tôt qu'il s'armera, le met sur nos remparts.
Nous cédons à la force. Et qui peut s'en défendre?

BRISÉIS.

Son amour devant tous s'est fait cent fois entendre.
Qui l'auroit pû penser? Après tant de sermens,
Tant de soins, de devoirs, d'ardeurs, d'empressemens,
Achille, cet Achille, à qui toute son ame
Sembloit un prix trop bas pour bien payer ma flamme;
Me quitte, m'abandonne, & violant sa foi,
Porte ailleurs ce qu'en vain je croyois tout à moi.
Ah! Prince, à ce malheur toute ma raison céde,
Il a trop de témoins pour souffrir du reméde,
Puisque contre sa gloire Achille a fait ce pas,
Sa fierté m'est connue, il ne changera pas;
Et je dois préparer mon ame infortunée
Aux éternels ennuis où je suis condamnée.

PYRRHUS.

Enfin à ma disgrace il ne manque plus de rien,
Au moins dans les grands maux la vengeance est un bien;
Et tant que cet espoir a soulagé ma flamme,
J'ai moins senti le coup qui va m'arracher l'ame.
Par un fatal surcroît de malheurs inouis,
Prêt à verser du sang j'entens le nom de fils,

Et vois avec horreur que ma juste colere,
Pour percer mon rival, doit s'armer contre un pere.
Ah, Madame, vous perdre, est-ce un mal si léger,
Qu'il faille le souffrir & ne vous point venger!

POLIXENE.

Vous en avez sujet, plaignez-vous l'un & l'autre,
L'aigreur de mon destin se répand sur le vôtre,
Pour vous perdre, le ciel semble n'épargner rien;
Mais enfin vos malheurs approchent-ils du mien?
Si la douleur du coup vous les fait croire extrêmes,
Au moins vous demeurez absolus sur vous-mêmes;
Et la rigueur du sort n'asservit point vos cœurs
A la nécessité de se donner ailleurs:
Mais quand d'un feu qui plaît la douceur combattue
Céde à l'affreuse loi d'un devoir qui nous tue,
Qu'on n'éteint un amour dont on étoit charmé,
Que pour en voir un autre en sa place allumé,
Des plus cruels tourmens tout ce qu'on se figure,
N'est de ce dur revers qu'une foible peinture.
J'en tremble, & ma vertu qui craint mon désespoir
N'ose m'abandonner à ce qu'elle ose voir:
Elle n'offre à mes yeux qu'une confuse image
De l'abîme étonnant des maux qu'elle envisage;
Et si déja pour moi c'est plus que le trépas,
Quand je connoîtrai tout, que ne sera-ce pas?

PYRRHUS.

Ah? Tâchez, s'il se peut, de ne le point connoître;
Voyez, de grace, Achille, il se rendra peut-être,
Si vous lui peignez bien à quel destin affreux
L'amour qu'il a pour vous livre trois malheureux.
Déja depuis long-temps dites lui que votre ame
Par l'aveu de Priam se doit toute à ma flamme,
Et qu'en vain il prétend que le titre d'époux
Assure à ses desirs ce qui n'est plus à vous.
Enfin faites pour moi tout ce qui se peut faire;
Réveillez dans son cœur sa tendresse de pere,

Montrez-lui le respect où j'ai toujours vêcu ;
Et ne le quittez point que vous n'ayez vaincu.

BRISÉIS.

Quelque peu que j'espere, allez, pressez, Madame ;
Essayez ce que peut la pitié sur son ame.
La fortune bien-tôt s'est changée entre nous,
Vous attendiez de moi ce que j'attens de vous.
Veuille le pur amour qui m'avoit trop flattée,
Qu'avec plus de succès vous soyez écoutée.

POLIXENE.

Sur l'ordre de l'hymen qui fait tous nos malheurs,
C'est de loin seulement qu'Achille a vû mes pleurs ;
Contre un cœur généreux ce sont de fortes armes,
J'en vais faire l'épreuve ; & si mes foibles charmes
Font toujours qu'à sa gloire il m'ose préférer,
J'aurai pour vous du sang prêt à tout réparer.

SCENE VI.

BRISÉIS, PYRRHUS, PHÉNICE, ANTILOCHUS.

PYRRHUS.

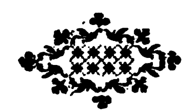
De quelle dureté doit-il être capable,
Si pour vous, si pour elle il est inéxorable ?
Attaqué par ses pleurs pourra-t-il résister ?

BRISÉIS.

Prince, ne cherchons point tous deux à nous flatter.
Trop de soins empressés d'obliger & de plaire,
Ont précédé l'éclat qu'Achille vient de faire,
Pour avoir droit encor de nous persuader
Que rien puisse jamais le contraindre à céder.
Ah, que le fort amour dans un cœur noble & tendre,
Pour peu qu'on se déguise, est facile à surprendre !

Ce courroux où sans peine on le vit renoncer ;
Ce vain tombeau d'Hector qu'il fit soudain dresser,
Ces honneurs qu'à sa cendre il alla rendre à Troie,
Sa tente offerte au roi, ses soins pour lui, sa joie ;
Qui ne s'y fût trompé ? Il me devoit sa foi,
On m'avoit fait parler, j'expliquois tout pour moi.
Tant de marques d'amour me rendoient fiere & vaine;
Cependant tout étoit pour plaire à Polixene ;
Et telle est de mon sort la funeste rigueur,
Que j'ai poussé les traits qui me percent le cœur.
Appuyant Polixene, & lui montrant ses larmes,
Je l'ai livré moi-même au pouvoir de ses charmes.
Quel déseſpoir pour moi ! Mais ne négligeons rien,
Prince, votre intérêt se trouve joint au mien.
Pour empêcher l'hymen qui fait notre supplice,
Voyez Agamemnon, j'irai trouver Ulysse,
Quelque paix qu'à Priam Achille ait pû jurer,
S'ils sont pour nous tous deux, nous pouvons espérer.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, ALCIME.

ALCIME.

SEigneur, jamais traité ne causa tant de joie ;
Nous entendons du camp les cris qu'en pousse Troie ;
Où chacun à l'envi d'un bien si précieux
Court aux pieds des autels rendre graces aux dieux.
Paris, le seul Paris se plaint, se désespere,
Héléne à son amour a toujours droit de plaire ;
Et la paix n'offre rien qui le puisse toucher,
Quand il perd malgré lui ce qu'il a de plus cher.

ACHILLE.

Et nos Grecs ?

ALCIME.

Dioméde, Ulysse, Idoménée,
En faveur de Pyrrhus blâment votre hyménée,
Mais sans y mettre obstacle. Agamemnon charmé,
De nouveau s'abandonne à l'espoir d'être aimé ;
Et croyant qu'à ses vœux Briséis est acquise,
Il aime en ce projet ce qui le favorise.
Tout est calme par tout.

ACHILLE.

Alcime, quel bonheur
Si ce calme empêchoit le trouble de mon cœur !
Il a beau se livrer aux charmes qui l'attirent,
Briséis & Pyrrhus tour-à-tour le déchirent,
Et de leurs feux trahis le remords accablant
Est un bourreau secret qu'il ne voit qu'en tremblant.

Quand l'amour malgré nous l'emporte sur la gloire,
Qu'un grand cœur est gêné d'une telle victoire,
Et qu'il est mal-aisé que ce honteux appas
Lui coûte une foiblesse, & qu'il n'en souffre pas!
C'est peu que mon chagrin me fasse voir sans cesse
Que j'assassine un fils, aceable une maîtresse,
Polixene elle-même, à qui j'immole tout,
Met ma flamme en désordre, & ma constance à bout.
A toute heure, en tous lieux, je l'entens qui s'écrie:
Songe, songe, tyran, quelle est ta barbarie,
Abusant du pouvoir qu'on te donne sur moi,
Tu m'arraches un cœur qui ne peut être à toi.
Tant que Pyrrhus vivra, quoi que tu te proposes;
Ce cœur sera le prix des maux que tu lui causes;
Et mon dernier soupir, pour flatter son ennui,
Sera pour toi d'horreur, & de pitié pour lui.

ALCIME.

Si de ses vœux contraints vous vous faites un crime,
Il est, il est, Seigneur, encor temps...

ACHILLE.

Non, Alcime,
J'ai beau voir quels malheurs en peuvent arriver,
J'adore Polixene, & ne puis m'en priver.
C'est mon destin, j'en suis le décret immuable.
Les dieux m'ont fait un corps au fer impénétrable,
Aucuns dards, aucuns traits ne le peuvent percer.
Falloit-il que mon cœur fût facile à blesser,
Et qu'à mes passions mon ame abandonnée,
Par leurs moindres efforts fût toujours entraînée?

ALCIME.

Elle peut s'apprêter à de nouveaux combats.
Polixene paroît, Seigneur.

ACHILLE.

Qu'elle a d'appas!

De ses vœux empressés l'hommage trop sensible,
Méritoit que mon cœur ne fût pas infléxible ;
Et faut-il s'étonner s'il s'en trouva charmé ?
C'étoit un jeune cœur qui n'avoit rien aimé,
La conquête pouvoit en être plus facile,
Pyrrhus le valoit bien, il étoit fils d'Achille.
D'un pere si fameux les exploits éclatans,
Répondoient de sa gloire & prévenoient le temps.
Je ne sai si l'amour doit passer pour un crime,
Quand l'honneur, le devoir le rendent légitime ;
Aux volontés d'un pere ils ont su m'arracher,
Le défaut n'est pas grand pour me le reprocher.

ACHILLE.

Mais vous l'aimez encor, ce Pyrrhus ; & votre ame,
Malgré mes vœux offerts, est sensible à sa flamme ?

POLIXENE.

Quand ce soupir, hélas ! n'en feroit pas l'aveu,
Un moment suffit-il pour éteindre un beau feu ?
Et pourrois-je si-tôt, malgré votre espérance,
Vous répondre pour lui de mon indifférence ?
Je puis avoir trop cru le penchant de mon cœur,
Mais des soins de Pyrrhus quand j'ai chéri l'ardeur,
Je ne prévoyois pas que trop prompt à vous rendre,
Vous dûssiez condamner l'amour qu'il m'a fait prendre,
Que vous pûssiez vouloir en combattre l'appas ;
Et peut-être, Seigneur, ne le voudrez-vous pas.
Vous vous reprocherez la barbare injustice
De séparer deux cœurs que tout veut qu'on unisse ;
Deux cœurs du même feu dès long-temps enflammés,
Et que l'amour exprès l'un pour l'autre a formés.
Vous vous reprocherez de vouloir ....

ACHILLE.

Non, Madame ;
Si j'avois de Pyrrhus autorisé la flamme,

Je me reprocherois la barbare rigueur
De m'être fait pour lui l'ennemi de mon cœur.
Il ne sauroit souffrir ce cœur qui vous adore,
Que vous ayez aimé, que vous aimiez encore;
Cette image le tue, & vous croyez en vain
Qu'il céde à mon rival le don de votre main.

POLIXENE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, j'oublierai que je l'aime,
Ne faites rien pour lui, faites tout pour vous-même.
Je ne demande plus que vos chagrins jaloux
Lui souffrent un amour à ses desirs trop doux;
Un autre de ce crime auroit voulu l'absoudre,
Vous voulez qu'il l'expie, il faudra l'y résoudre.
Mais enfin vos sermens, le don de votre foi,
Tout est pour Briséis, vous la voyez en moi.
Sauvez-la des ennuis dont je tremble pour elle;
Sauvez-vous de l'affront d'être lâche, infidéle.
Votre seul intérêt fait naître mes refus,
C'en est fait, pour jamais je renonce à Pyrrhus,
Qu'il parte avecque vous. Eloignés l'un de l'autre,
Il plaindra son amour étouffé par le vôtre.
Pour moi qui de mon cœur essayerai d'obtenir
Qu'il immole à ma gloire un si doux souvenir,
Je me contenterai de l'innocente joie
De voir régner Priam sur les restes de Troie.

ACHILLE.

N'écouter mon amour que pour le dédaigner,
Madame, ce n'est pas le moyen de régner.
Vous gardez trop long-temps un espoir inutile,
Plus de trône pour vous qu'en épousant Achille,
Résolvez, le destin est assez glorieux.

POLIXENE.

Faites donc, inhumain, faites plus que les dieux.
Jusqu'ici, quelque sort dont la rigueur me brave,
Ils n'ont pû me forcer à prendre un cœur d'esclave;

Et c'est un juste orgueil que ce cœur va trahir,
Si quand vous commandez, il me laisse obéir.

ACHILLE.

De cet illustre orgueil donnez un fier exemple,
Qu'il éclate. Ce soir j'ai promis d'être au temple,
J'y serai. Si ma main est pour vous sans appas,
Madame, vous pouvez ne vous y rendre pas.
Je n'irai point sur vous dans ma juste colere,
Mendier lâchement l'autorité d'un pere,
Un cœur tel que le vôtre a droit de tout oser.
Cependant de mon bras je pourrai disposer;
Et quand sur vos remparts le carnage & la flamme
Aux dernieres horreurs exposeront votre ame,
Vous n'aurez pas sujet, dans vos cris superflus,
De m'imputer des maux que vous aurez voulu.

POLIXENE.

Non, cruel, vos fureurs n'auront pas l'avantage
De me rendre témoin de cet affreux carnage,
C'est assez qu'aujourd'hui je le puis racheter
Par le dur sacrifice où je vais m'apprêter.
Pour épargner à Troie un destin si funeste,
J'irai porter ma main, les dieux feront le reste.
Ils savent que mon cœur mille fois déchiré,
Paye en larmes de sang tout ce qu'elle a pleuré,
Que s'il ne s'agissoit de prévenir sa chûte,
Cent morts me seroient moins que ce que j'exécute,
Qu'auprès de ce tourment tout supplice est léger;
S'ils ont de la justice, ils voudront y songer;
Ils se repentiront d'avoir pû se résoudre
A vous laisser sur moi lancer plus que leur foudre;
Et, vengeant Briséis, apprendront aux ingrats
Que c'est pour mieux punir qu'ils retiennent leur bras
Jouissez à ce prix de mon cruel martyre.

SCENE III.

BRISÉIS, ACHILLE, POLIXENE, PHÉNICE, ALCIME, ILIONE.

POLIXENE *à Briséis.*

MAdame, je m'éloigne, & n'ai rien à vous dire.
Nous n'aurons pas si-tôt la fin de nos malheurs,
Tout s'arme contre nous, voyez-le par mes pleurs.

SCENE IV.

BRISÉIS, ACHILLE, PHÉNICE, ALCIME.

BRISÉIS.

ENfin, il se peut donc qu'Achille me trahisse,
Que son cœur, sans remords, succombe à l'injustice,
Et qu'un nouvel amour, écouté d'aujourd'hui,
Triomphe du pouvoir qu'il me donna sur lui ?
Ce honteux changement, encor qu'inexcusable,
En tout autre, du moins, m'auroit paru croyable ;
La froideur, le dégoût, & l'oubli des sermens
Ne sont que trop communs aux vulgaires amans.
Mais qu'une ame élevée au-dessus d'elle-même,
Qu'Achille se résolve à trahir ce qu'il aime,
Qu'il s'ose montrer foible, ingrat, lâche, sans foi,
Qu'il renonce à l'honneur, c'est un monstre pour moi.

ACHILLE.

Madame, avec plaisir je garde en ma mémoire
Que je vous ai promis d'assurer votre gloire,

Je vous tiendrai parole ; &, pour vous couronner,
Pyrrhus dans vos états ira vous remener ;
Il a l'ordre, daignez accepter sa conduite.

BRISÉIS.

Pyrrhus a l'ordre ; hélas ! Où me vois-je réduite ?
L'amour le veut, il faut vous défaire de nous,
Vous fuyez des témoins trop à craindre pour vous ;
Vous fuyez des regards dont le sanglant reproche
Troubleroit le bonheur que vous voyez si proche.
Pour me sauver du coup qui doit m'assassiner,
N'avez-vous, inhumain, qu'un trône à me donner ?
Si ce charme eût trouvé le foible de mon ame,
J'aurois d'Agamemnon favorisé la flamme,
Ravie à votre espoir, sûre de mon repos,
Je n'avois qu'à parler, j'étois reine d'Argos.
Il n'eût point, comme vous, pour me donner ce titre,
Attendu que la guerre en eût été l'arbitre,
Il n'eût point, pour m'oser soumettre ses états,
Attendu comme vous la fin de nos combats.
J'ai d'Achille amoureux préféré la promesse
A l'honneur assuré de régner sur la Gréce ;
Son cœur m'a plus été qu'un diadême offert,
J'ai tout fait pour lui plaire, & c'est lui qui me perd.

ACHILLE.

Madame, il seroit bon.... Epargnez-moi, de grace,
Le titre de vainqueur peut donner de l'audace ;
Et je serois fâché que de trop durs adieux....

BRISÉIS.

L'ordre presse, j'entens, il faut quitter ces lieux ;
Sans rien examiner sur tout ce qui m'arrive,
C'est à moi d'obéir, je suis votre captive ;
Quoique le nom me blesse, il m'est encor plus doux
De l'entendre de moi, que de l'oüir de vous ;
Mais je puis dire au moins ; quelle qu'en soit la honte ;
Quand de cette captive on fait si peu de compte,

Qu'elle a vû mille fois son vainqueur à ses pieds,
Tenir pour la toucher ses vœux humiliés,
Et, lui sacrifiant sa fierté naturelle,
Baiser avec respect les fers qu'il prenoit d'elle.
Après tant de devoirs, si son cœur aujourd'hui
Trouve qu'une captive est indigne de lui,
Si le nom que j'en eus à m'oublier l'engage,
L'étois-je moins alors? La suis-je davantage?
Oüi cet Achille, heureux quand il se soumettoit,
Parce qu'il est perfide, est-il plus qu'il n'étoit?

ACHILLE.

Vous le savez peut-être, Achille, est fier, Madame;
Et, quoi qu'il ait voulu devoir à votre flamme,
Dans l'inquiet souci qui trouble sa raison,
Des reproches si durs ne sont pas de saison.
Si de quelques ennuis je suis pour vous la cause,
L'amour qui m'y contraint me coûte quelque chose;
Et c'est trop hazarder, après ce que j'ai fait,
Qu'irriter un amour qui n'est pas satisfait.

BRISÉIS.

Et c'est, ingrat, c'est là ma plus sensible peine.
Je lis dans votre cœur le remords qui vous gêne;
Vous souffrez. Briséis que vous voulez bannir,
S'offre encor, malgré vous, à votre souvenir.
Malgré vous, de Pyrrhus l'accablante disgrace
D'un supplice éternel vous porte la menace;
Et quel fruit se promet votre esprit aveuglé,
D'une amante trahie, & d'un fils immolé?
Je l'avoue avec vous, Polixene a des charmes,
C'est moi qui contre moi vous ai prêté des armes,
C'est moi qui lui faisant embrasser vos genoux,
Ai demandé la mort que je reçoi de vous.
J'ai commencé, j'acheve, & mon amour extrême
Ne veut dans ce qu'il fait regarder que vous-même.
Votre raison surprise applaudit à vos sens,
Polixene vous plaît; voyez-la, j'y consens;

Par les ſoins les plus doux, par le plus tendre hom-
mage,
Tâchez de l'engager comme elle vous engage,
Méritez que pour vous ſon cœur ſoit enflammé,
Et rendez-vous heureux ſi vous êtes aimé.
Sans eſpoir, ſans repos, errante, infortunée,
J'irai, loin de vos yeux, pleurer ma deſtinée;
Heureuſe dans ce triſte & déplorable ſort,
Qu'au moins votre bonheur ſoit le prix de ma mort.
Mais qu'un aveugle amour, qui vous trahit vous-mê-
me,
Vous donne à qui vous hait, vous ôte à qui vous aime,
Qu'Achille malheureux réduiſe Briſéis...

ACHILLE.

Madame, c'eſt aſſez, le deſſein en eſt pris.
Contre un cœur réſolu la réſiſtance eſt vaine,
Heureux ou malheureux, j'épouſe Polixene;
Si ſa haine a pour moi des revers éclatans,
Vous plaindrez mes malheurs quand il en ſera temps.

BRISÉIS.

Va, fais gloire des noms de parjure & de traître,
Ingrat, pour eſpérer j'ai trop dû te connoître,
Et ſavoir que ton cœur après ta lâcheté,
N'en voudroit conſulter que ſa ſeule fierté.
Auſſi je rougirois, ſi pour toucher ton ame
A ſes entiers tranſports j'abandonnois ma flamme,
Si je te faiſois voir dans quel gouffre d'ennuis
Me plonge le malheur où mes jours ſont réduits.
Non, ne préſume point que je m'abaiſſe à dire
Que j'ai peu mérité les maux dont je ſoupire,
Que le parfait amour qui m'engagea ta foi...
Hélas! Crois-tu qu'une autre en ait autant pour toi?
Crois-tu qu'une tendreſſe auſſi pure & ſolide,
Soit... J'entens tes regards, c'eſt trop pour un perfide;
De tes ſermens fauſſés ton cœur eſt ſatisfait,
La trahiſon te plaît, je te perds ſans regret;

Cours presser un hymen dont je suis la victime,
Il suffit que les dieux soient ennemis du crime.

ACHILLE.

Madame...

BRISÉIS.

En vain sur toi l'on voudroit attenter,
Tu le crois, mais enfin, crains de trop te flatter.
Ces dieux, dont le pouvoir t'a fait invulnérable,
Ne te protégent pas pour te rendre coupable,
Ils conduiront le dard quand il sera lancé,
Et trouveront par où tu peux être percé;
Confus, désespéré, tu verras Polixene,
Quand ton sang coulera, triompher de ta peine;
L'image de Pyrrhus heureux par ton trépas...

[*Achille sort.*]

SCENE V.

BRISÉIS, PHÉNICE.

BRISÉIS.

Tu me quittes, cruel, & ne m'écoutes pas,
Mes reproches pour toi sont un trop dur supplice,
Tu ne les peux souffrir, tu ne peux... Ah, Phénice!
Il est temps qu'avec toi ma douleur mette au jour
Toute l'horreur des maux où m'abîme l'amour.
Je sens ce coup affreux... Mais, quand il me déchire,
Le sentirois-je assez si je pouvois le dire?
Pour mieux voir de ces maux le déplorable excès,
Peints-toi les plus beaux feux dont on brûla jamais.
Peints-toi d'un long espoir, quand l'amour est extrê-
me...

PHÉNICE.

Hé, Madame, tâchez de vous rendre à vous-même.
Achille traître, ingrat, ne vaut pas aujourd'hui
Le moindre des soupirs que vous perdez pour lui.
Ne songez qu'à régner; il est doux de reprendre
Un trône dont le sort vous avoit fait descendre;
De vos états perdus...

BRISÉIS.

Tu me parles d'états?
Des plus vastes grandeurs joints les plus doux appas;
Rens-moi du monde entier la conquête facile,
En être reine, est moins que régner sur Achille.
Il avoit tout mon cœur, tu ne l'as que trop su,
S'il s'est donné cent fois, cent fois il l'a reçu,
Cent fois il m'a juré que Briséis aimée...
Ah! Suivons la fureur dont je suis animée,
Vengeons-nous d'un ingrat qui m'ose dédaigner,
Une juste douleur ne doit rien épargner,
Pour le laisser souffrir immolons Polixene.
Pourquoi sur ce projet laisser trembler ma haine?
N'a-t-elle pas causé tous mes malheurs? Hélas!
Pour les avoir causés, elle n'en jouit pas.
Si je souffre beaucoup, plus malheureuse encore,
Il faut qu'elle se livre au tyran qu'elle abhorre.
Puisque le même coup nous frappe toutes deux,
C'est contre Achille seul qu'il faut tourner mes vœux.
Qu'il périsse, le ciel nous doit cette vengeance.

PHÉNICE.

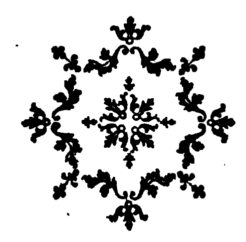
Si de vos feux trahis son sang lavoit l'offense
Voyant à vos desirs son trépas accordé,
Vous vous repentiriez d'avoir trop demandé.

BRISÉIS.

Non, à quelque retour que la pitié m'appelle,
J'aime mieux le voir mort que le voir infidéle,

Ce ſeul ſoulagement peut flatter mon eſpoir.
Mais allons de Priam eſſayer le pouvoir,
Le temps preſſe, malgré la parole donnée,
Tâchons de reculer ce funeſte hyménée.
Ma douleur chez les Grecs trouvera du ſecours,
Si je puis de Priam obtenir quelques jours.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, ILIONE.

POLIXENE.

LAisse, laisse ces soins, je m'en trouve gênée,
La victime, Ilione, est assez bien ornée;
Et quand il faut offrir sa gorge au coup mortel,
On peut en cet état la conduire à l'autel.
Si Briséis pouvoit...

ILIONE.

J'y voi peu d'espérance.
Priam plaint de ses maux la dure violence,
Il plaint le triste sort de Pyrrhus & de vous,
Il soupire, & voudroit vous faire grace à tous;
Mais dans cet instant même Alcime vient lui dire
Qu'Achille à votre hymen avec ardeur aspire,
Qu'il marche vers le temple, où, quittant nos remparts,
Le peuple impatient accourt de toutes parts.

POLIXENE.

Allons donc de ma mort lui donner le spectacle.

ILIONE.

Briséis presse encor Priam d'y mettre obstacle;
Mais, Madame, il s'agit de tout le sang Troyen,
Nous n'avons plus d'Hector, elle n'obtiendra rien.

POLIXENE.

O paix, funeste paix, qui, sans m'ôter la vie,
De mille & mille morts rens ma peine suivie!

Falloit-il que le sang que tu dois conserver,
Me coûtât le repos dont tu me vas priver ?
Heureux ceux dont le fer mettant fin à leur peine ...

SCENE II.

PYRRHUS, POLIXENE, ILIONE.

POLIXENE.

AH! Prince, quel sujet en ce lieu vous amene ?
Sera-ce en m'accablant un charme à vos douleurs,
Que le triste plaisir de jouir de mes pleurs ?

PYRRHUS.

Vous pouvez l'accorder, Madame, à mon envie,
Puisque c'est le dernier que j'aurai de ma vie.
Ulysse, Ajax, Nestor, contre Achille employés,
Sans l'avoir pû fléchir, ont été renvoyés,
Il vous épouse, & moi, le désespoir dans l'ame,
Plein des vives ardeurs de la plus tendre flamme,
Trop foible pour les maux que je vois à souffrir,
Je viens auprès de vous les accroître, & mourir.

POLIXENE.

Quoique l'ordre en soit dur, lorsqu'on m'attend au temple,
Je vous le donnerois, Prince, par mon exemple,
Si Troie à qui ma main prête quelque secours,
Ne me défendoit pas d'attenter sur mes jours :
Je dois à mon pays cette mourante vie,
Que l'horreur de mon sort m'aura bien-tôt ravie.
Vos feux ont eu pour moi de trop flatteurs appas,
Pour souffrir votre perte, & n'y succomber pas.
Ma tendresse pour vous si long-temps écoutée ...

PYRRHUS.

Peut-être mon amour l'avoit bien méritée,
Au moins puis-je jurer que jamais tant d'ardeur
Pour un charmant objet n'a régné dans un cœur,
Que le mien tout à vous, sans que rien le partage;
Vous a de tous mes vœux soumis le pur hommage,
Qu'en vous donnant sur lui ce pouvoir absolu....
Que de bonheur, hélas! si le ciel l'eût voulu!
S'il eût pû consentir qu'en se faisant connoître
L'amour de nos destins fût demeuré le maître!
Flatteuse illusion qui vient m'embarrasser!
Achille vous épouse, il n'y faut plus penser.

POLIXENE.

Vous blâmiez les frayeurs que vous me voyiez prendre,
Voilà, Prince, voilà ce qu'a prédit Cassandre,
Préparer mon hymen, c'est m'ouvrir le tombeau;
Je vais porter ma tête, Achille est mon bourreau,
Si l'oracle est cruel, au moins il vous éclaire
A voir qu'à cet hymen je ne survivrai guére,
Et que si dans votre ame il fait l'accablement,
Vous n'aurez pas long-temps à souffrir ce tourment.

PYRRHUS.

Mais Achille aura su triompher de ma flamme.
Ne fût-ce qu'un moment, y songez-vous, Madame,
Ce moment de souffrance est un amas de maux,
Tels que même aux enfers il n'en est point d'égaux.
De la douceur d'aimer n'ai-je pris l'habitude
Que pour être l'objet d'un supplice si rude;
Et falloit-il qu'ayant à m'ôter votre foi,
On me fît espérer que vous seriez à moi?

POLIXENE.

Hé bien, Prince, oubliez que vous m'avez aimée,
Que le peu que je vaux tint votre ame charmée.
Armez-vous contre moi d'un cœur indifférent.

PYRRHUS.

Ah! De tous mes malheurs c'eſt ici le plus grand.
Vous oublier ! Je voi votre injuſtice extrême,
Madame, vous prendrez ce conſeil pour vous-même ;
Et Pyrrhus effacé, malgré de ſi beaux feux,
Verra bien-tôt Achille en état d'être heureux.

POLIXENE.

Si j'entens mon devoir, c'eſt ce qu'il me demande ;
A ſes barbares loix il veut que je me rende,
Et qu'aux vœux d'un époux un amant immolé
Se taiſe dans mon cœur quand Priam a parlé.
Mais ce cœur ſe révolte, & ma vertu complice
Des tendres mouvemens qui vous rendent juſtice ;
Laiſſe à l'amour ſur lui, malgré ce fier devoir,
Conſerver pour Pyrrhus ce qu'il eut de pouvoir,
Les traits en ſont préſens ſans ceſſe à ma mémoire.
L'aveu ſans doute eſt fort, il peut bleſſer ma gloire ;
Mais je puis m'échapper à plus que je ne dois,
Quand je vous parle enfin pour la derniere fois.

PYRRHUS.

Pour la derniere fois ?

POLIXENE.

Oui, Prince, votre vûe,
Par l'ennui de vous perdre, & m'accable & me tue ;
Et pour joüir au moins de quelque ombre de paix,
Il faut que je conſente à ne vous voir jamais.
C'eſt n'immoler pas peu, quel qu'en ſoit le ſupplice ;
Faites, ſi vous m'aimez, le même ſacrifice ;
Et content de ſavoir que juſqu'au dernier jour,
Le dedans déchiré vengera votre amour,
Souffrez que le dehors, pour appaiſer ma gloire ;
Cache ce que du mien je vous permets de croire.
Adieu, Prince. En l'état où le ciel nous a mis,
Un plus long entretien ne peut m'être permis.
Je lis dans vos regards la douleur où vous êtes,
Leur trouble m'en fait voir les atteintes ſecretes,

Et n'a déja que trop de quoi vous accabler,
Sans que ma vûe encor cherche à le redoubler.

PYRRHUS.

Qu'il redouble, auffi-bien fans efpoir pour ma flamme,
Plus de repos pour moi. Frappez, frappez, Madame,
Sur ce cœur affligé portez les derniers coups,
Plus ils feront mortels, plus ils me feront doux.
Je vivois pour vous feule, & fi l'ordre barbare ...
Hélas! Encore un coup, faut-il qu'on nous fépare?
Que l'on ne m'ait permis que des vœux fuperflus?

POLIXENE.

Aimez-moi toujours, prince, & ne me parlez plus.

PYRRHUS.

Adieu, Madame, il faut, en vous cachant ma rage,
Vous donner de ma flamme un dernier témoignage.
Après tant de malheurs, puiffe le ciel fur vous
Verfer à pleines mains ce qu'il a de plus doux.
C'eft l'unique fouhait que l'on m'entendra faire.
Régnez, vivez heureufe, & s'il eft néceffaire
Que votre cœur s'arrache aux traits qu'il a reçus,
Je me rens, oubliez le malheureux Pyrrhus.
Pour moi, qui veux au feu dont j'ai l'ame afservie,
Donner tous les momens qui me reftent de vie,
Je vous répons d'un cœur ferme à vous adorer,
Tant que fous mes ennuis il me faille expirer;
Et fi les dieux touchés de mon amour extrême,
Au-delà du tombeau peuvent fouffrir que j'aime,
Ce cœur encore à vous, quoi qu'il m'en ait coûté,
Ne cherchera jamais d'autre félicité.

SCENE III.

BRISÉIS, POLIXENE, PYRRHUS, PHÉNICE, IPHIONE.

BRISÉIS.

JE n'ai rien gagné, Prince, & Troie est la plus forte,
Contre les droits du sang son intérêt l'emporte,
En vain de ma douleur Priam a vû l'éclat,
Il doit ce sacrifice au besoin de l'état;
Rien n'est à consulter lors qu'Achille menace.

PYRRHUS.

Quoi, Priam sans pitié consent à ma disgrace?
Et je vois approcher l'épouventable instant....
Madame.

POLIXENE.

Cachez-moi le destin qui m'attend,
Je m'y perds. Quelques maux où vous soyiez plongée,
Si je les ai causés, vous êtes bien vengée.
Madame, je ne sai si vous le concevez,
Mais les mortels ennuis qui me sont réservés,
Pyrrhus qui de mon cœur contre Achille dispose...
Pyrrhus... J'en dis trop, Prince, & vous en êtes cause,
Vous, pour qui, malgré moi, je m'arrête en ce lieu,
Oubliez-le, de grace, & pour jamais, adieu.

SCENE IV.

PYRRHUS, BRISÉIS, PHÉNICE.

PYRRHUS.

ENfin, Madame, il faut renoncer à la vie,
C'en eſt fait, à mes vœux Polixene eſt ravie ;
Et dans les bras d'un autre, un ſort plein de rigueur,
Met l'objet adorable à qui je dois mon cœur.
Vous m'aviez aſſuré qu'en faiſant rendre Héléne,
Vous feriez à ma flamme accorder Polixene ;
Héléne des Troyens ſuit l'ordre rigoureux,
On la rend, & pourtant je ne ſuis pas heureux.

BRISÉIS.

De votre amour trompé jettez ſur moi l'injure,
Joignez-en le reproche aux peines que j'endure ;
Mon cœur qui ſe vantoit d'un abſolu pouvoir,
Ne vous peut conſoler que par ſon déſeſpoir.
Voyez, dans le revers qui nous perd l'un & l'autre,
De combien mon malheur eſt plus grand que le vôtre.
Pour appui de vos feux vous n'avez eu jamais
Que l'eſpoir chancelant d'une incertaine paix.
La colere d'Achille, implacable en ſa haine,
Après Patrocle mort, vous ôtoit Polixene ;
Et quand elle vous perd, quels que ſoient vos malheurs,
Du moins, Prince, du moins, vous lui coûtez des pleurs.
Mais après un eſpoir qui n'eut rien à combattre,
La main qui m'élevoit s'intéreſſe à m'abattre ;
Et je ne perds Achille en ce funeſte jour,
Que parce qu'il lui plaît de trahir mon amour.

Sa seule dureté de mon trépas ordonne,
On ne me l'ôte point, c'est lui seul qui se donne,
Et qui, sans être aimé, ne cherche contre moi
Que l'indigne douceur de me manquer de foi.
Ah! C'est peu que sa mort pour venger cette injure;
Inventons, s'il se peut, quelque peine plus dure,
Qui lente à le punir, ait toujours le pouvoir...

SCENE V.

BRISÉIS, PYRRHUS, PHÉNICE, ANTILOCHUS.

ANTILOCHUS.

Seigneur, la paix a mis Paris au désespoir.
Achille avec les siens au temple entroit à peine;
Qu'on l'a vû prévenant Priam & Polixene,
Escorté de Troyens sans respect pour les dieux,
S'y lancer tout-à-coup en amant furieux.
Si ce qu'on dit est vrai, l'ardeur qui les engage,
S'augmentant par le sang, les pousse à tant de rage,
Que pour peu que le ciel tarde à le secourir,
Achille est en danger lui-même de périr.

BRISÉIS.

De périr!

PYRRHUS.

Dieux! Achille...

BRISÉIS.

Il y va de sa vie.

PYRRHUS.

Adieu, Madame.

BRISÉIS.

Allez où l'honneur vous convie;
Achille est en péril, courez l'en garantir.

SCENE VI.

BRISÉIS, PHÉNICE.

PHÉNICE.

VOilà comme l'amour ne se peut démentir.
Son crime tout-à-l'heure armoit votre colere,
Jusqu'à trouver sa mort une peine légere;
Et votre impatience implore du secours,
Dès le moindre péril qui menace ses jours.

BRISÉIS.

Que veux-tu? Si mon cœur accablé de l'offense
N'a rien vû de plus doux pour moi que la vengeance,
De deux maux à souffrir pires que le trépas,
On préfére toujours celui qu'on ne sent pas.
Ainsi sa trahison m'a fait vouloir sa perte;
Mais lorsqu'à mes regrets l'image en est offerte,
Que je voi le coup prêt, tu dois peu t'étonner
Si ce que j'ai voulu commence à me gêner.
Malgré ce qu'il a fait, je suis toujours la même;
Et ne le haïssant que parce que je l'aime,
Quand mon amour obtient ce qui le va trahir,
J'ai bien-tôt oublié que je le dois haïr.
La pitié seule alors me paroît légitime,
Je vois le châtiment, & ne vois plus le crime;
Et, craignant son trépas, je songe seulement
Qu'on me donne à trembler pour les jours d'un amant.

PHÉNICE.

Mais d'où vient que Paris vous est si redoutable?
Que craindre pour Achille? Il est invulnérable;
Et par un privilége & noble & glorieux...

BRISÉIS.

Je ne m'assure point sur ce qu'ont fait les dieux,
Paris suit contre Achille une fureur extrême ;
Et pour craindre sa perte, il suffit que je l'aime.

SCENE DERNIERE.

BRISÉIS, ALCIME, PHÉNICE.

BRISÉIS.

Pyrrhus est-il au temple, & le ciel adouci...

ALCIME.

J'ai rencontré Pyrrhus à trente pas d'ici.
Sur le bruit du tumulte il couroit vers Achille,
Mais les dieux ont rendu son secours inutile ;
Et tandis que pressé du plus sensible ennui,
Il est d'Agamemnon allé chercher l'appui,
Il a voulu qu'ici je vinsse vous apprendre
Les malheurs que sur nous le ciel vient de répandre.
Achille qu'on croyoit être au-dessus du sort,
Achille...

BRISÉIS.

Hé bien, Achille ?

ALCIME.

Il est mort.

BRISÉIS.

Il est mort ?

ALCIME.

Polixene déja vers le temple conduite,
Avec Priam son pere a pris soudain la fuite ;
Il la remene à Troie, où tristes & confus,
S'ils gardent quelque espoir, il n'est plus qu'en Pyrrhus.

Mais, quoi qu'il soit allé pour servir Polixene,
Suspendre de nos chefs la fureur trop certaine,
Pour empêcher les maux qu'elle me fait prévoir,
Je doute que Pyrrhus ait assez de pouvoir.

BRISÉIS.

Non, tu me fais, Alcime, un rapport incroyable,
Achille vit encore, Achille invulnérable
N'a pû se voir sujet à la fureur du sort.

ALCIME.

Cependant d'un mortel il a reçu la mort.
Un seul endroit au fer pouvoit donner passage,
Paris l'a découvert, ce coup est son ouvrage.
Si-tôt que le perfide a vû son sang couler,
C'est assez, a-t-il dit, *j'ai su me l'immoler,*
Cet ennemi d'Héléne à mon amour ravie,
Ne peut perdre de sang qu'il ne perde la vie,
C'est l'ordre du destin. Puisqu'Achille n'est plus;
Les Grecs doivent trembler, Troie aura le dessus;
Allons de cette mort lui porter la nouvelle.
Ils se sont retirés, & la douleur mortelle
Où d'Achille expirant le malheur nous a mis,
Les a, quand ils ont fui, laissés sans ennemis.

BRISÉIS.

Il est donc vrai qu'Achille a dû perdre la vie?
Hé bien, barbare, enfin ta rage est assouvie,
Les dieux n'en ont que trop écouté le transport;
Triomphe, il t'est permis de jouir de sa mort.
Trouves-y les douceurs dont tu n'osois répondre,
Brave un ingrat mourant, sois fier à le confondre;
Et songe après un bien si cher à tes souhaits,
Quel sera ton bonheur à ne le voir jamais.
Dieux! Suis-je encore moi-même? Achille est mort!
Phénice,
Aurois-tu cru le ciel capable d'injustice?
Souffrir qu'Achille...

PHÉNICE.

Il meurt, & sa mort vous abat;
Mais songez-vous qu'Achille étoit parjure, ingrat?
Que tout à Polixene, il n'aspiroit qu'à suivre
Ce que l'amour pour elle...

BRISÉIS.

Ah! Que ne peut-il vivre!
Quoiqu'un autre à mes yeux triomphât de sa foi,
Je le verrois du moins, ce seroit tout pour moi.
Le remords de ma perte & de son injustice
Peut-être lui feroit partager mon supplice;
Il souffriroit peut-être en me voyant souffrir.
N'a-t-il rien dit, Alcime, & l'as-tu vû mourir?

ALCIME.

A peine il a du coup senti la rude atteinte,
Qu'il tombe, & d'un regard qui fait naître la crainte,
Reprochant à Paris son indigne attentat:
Il faut céder, dit-il, *au destin qui m'abat*,
Je meurs; du lâche coup dont la rigueur m'entraîne,
L'infamie étoit dûe au ravisseur d'Héléne.
Il s'arrête à ces mots, & voyant les Troyens
Le laisser par leur fuite entre les bras des siens,
S'étant tourné vers moi: *Le ciel est juste, Alcime*,
Tu le vois, m'a-t-il dit, *ma mort punit mon crime*;
Et venge Briséis de l'affront qu'à sa foi,
Par l'hymen qui me perd, je faisois malgré moi.
Di-lui que d'un mépris si dur, si peu croyable,
Plus que ma volonté le destin est coupable,
Et qu'à l'ordre absolu qui me l'a fait trahir;
Un fatal ascendant m'a forcé d'obéir.
Di-lui qu'en la quittant, plein pour elle d'estime,
Mon cœur de ses ennuis...

BRISÉIS.

N'acheve point, Alcime,
Et, pour m'accabler moins, cache-moi qu'en mourant
Achille ait plaint l'amour que son malheur me rend,

C'est enfoncer le trait où je sens la blessure.
Di-moi, di-moi plutôt qu'il fut lâche, parjure;
Et que de ma rivale indignement charmé,
Il meurt du seul regret de n'être point aimé.
Dieux ! Pour comble de maux quand tout me désespere,
Faut-il que ses remords désarment ma colere,
Et qu'au triste moment qu'Achille perd le jour,
Achille repentant mérite mon amour ?
Non, il n'est que trop vrai, ma frayeur étoit vaine,
Achille n'auroit point épousé Polixene;
Prêt à donner sa main il eût vû Briséis,
Sa flamme rallumée eût plaint mes feux trahis;
Et dans son cœur gêné sa gloire eût fait renaître
Tous les traits que son crime avoit fait disparoître.
C'est trop; délivrons-nous de ce cruel ennui,
Puisqu'il est mort fidéle, il faut mourir pour lui.
Mais avant que mon bras venge ce que je pleure,
Paris en est la cause, il faut que Paris meure,
Et que par mille horreurs, & la flamme & le fer
De ce lâche assassin me fassent triompher.
Je verrai lors mon sang couler avecque joie,
Si je le puis verser sur les cendres de Troie.
Allons, Phénice, allons, en de pareils malheurs
C'est mal user du temps que le perdre à des pleurs;
Pressons Agamemnon de servir ma colere,
S'il le faut éblouir, consentons qu'il espere.
Ma mort aura vers lui de quoi me dégager,
Quand s'armant pour Achille, il m'aura su venger.

FIN.

DOM CÉSAR D'AVALOS,

COMEDIE.

ACTEURS.

D. FERNAND DE VARGAS, pere d'Isabelle.

D. CÉSAR D'AVALOS, amant d'Isabelle.

D. PASCAL GIRON.

ENRIQUE, ami de D. Fernand.

ISABELLE, fille de D. Fernand.

BÉATRIX, suivante d'Isabelle.

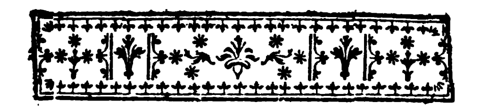
SGANARELLE, valet de D. Lope, fils de D. Fernand.

CARLIN, valet de D. César.

GUZMAN, valet de D. Pascal.

La scéne est à Madrid.

DOM CÉSAR



DOM CÉSAR D'AVALOS,

COME'DIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, BÉATRIX.



BÉATRIX.



Oui, vous dis-je, l'on vient d'assurer votre pere,
Qu'ici, depuis une heure, on a vû votre frere.
Par les derniers vaisseaux arrivés de Cadix,
De son prochain retour on avoit eu l'avis.
Peut-être est-il fâcheux qu'après douze ans d'absence
Il vienne avecque vous partager la finance ;
Mais le ciel qui vous donne un époux à souhait,
Répare assez le tort que ce frere vous fait.

Les ducats... A propos, quand vous ferez sa femme;
N'allez pas, s'il vous plaît, faire la trop grand'dame;
Je suis de la maison depuis plus de vingt ans,
Je vous ai dirigée, & par-là je prétens....

ISABELLE.

Va, ta direction aura son plein salaire,
Ne crains rien, mais di-moi, je reviens à ce frere.
Si D. Lope est ici, pourquoi ne vient-il pas?

BÉATRIX.

Peut-être il craint encor le bon-homme; en ce cas,
Il cherche quelque ami par qui pouvoir apprendre,
Après son fol hymen, l'accueil qu'il doit attendre.
Enlever une fille, & sans nom & sans bien....

ISABELLE.

Je n'avois que cinq ans, & me souviens fort bien
Que mon pere apprenant qu'ils avoient pris la fuite,
En fit faire par tout une exacte poursuite.
C'étoit fait de D. Lope, il n'étoit plus son fils.

BÉATRIX.

Aussi, pendant dix ans n'en a-t-on rien appris,
Mais enfin, étant veuf, il a demandé grace;
Sa femme étoit son crime, elle est morte, il s'efface,
Les lettres l'ont de loin assuré du pardon.
Je croi le voir encore; il avoit l'air si bon.
C'étoit un de ces gens qu'on ne peut voir, sans prendre,
Dès la premiere fois, je ne sai quoi de tendre.
Son malheur fut d'aimer un peu trop fortement.
Qu'est-ce donc? Vous voilà tout je ne sai comment?

ISABELLE.

Tu me fais réfléchir sur ce que je hazarde.
C'est au bien seulement que mon pere prend garde.
L'époux qu'on me promet, peut n'être pas de ceux
Qui font parler d'abord leur mérite pour eux.
Mon cœur n'ose m'en faire une aimable peinture;
Et s'il faut expliquer ce que je m'en figure,

Avec un tel excès la fortune lui rit,
Qu'il me trompera fort, s'il est riche en esprit.
Le bien fait de grands sots.

BÉATRIX.

C'est un prétexte honnête
Pour porter, sans rougir, la qualité de bête.
Mais n'appréhendez rien; D. César d'Avalos,
Quoique riche, n'est point du nombre de ces sots.
La preuve par Enrique en est assez facile,
Ainsi que D. César, Enrique est de Séville;
Et le bien qui s'en dit par lui-même affermi,
Est d'autant moins suspect, qu'il est son ennemi.

ISABELLE.

Peut-être est-ce par-là qu'il tâche de lui nuire.
Quelquefois on éleve afin de mieux détruire;
Rien n'est plus dangereux que de préocuper.

BÉATRIX.

Et vous croyez qu'Enrique oseroit vous tromper,
Lui, qui depuis deux ans que dure son affaire,
N'a d'amis à Madrid que ceux de votre pere?

ISABELLE.

Quand il faut dire oui, pour ne plus dire non,
Croi-moi, l'on n'y sauroit trop faire de façon;
La chose est pour mon compte.

BÉATRIX.

Hé, puisque c'est la mode,
Ne songez qu'aux écus, c'est là le plus commode.
Quand les maris en ont, de quoi s'inquiéter?
S'ils veulent être sots, il faut les contenter,
Est-il si difficile?

ISABELLE.

Ainsi, sans nul scrupule,
Le bien te feroit prendre un mari ridicule,
Un de ces obstinés dont rien ne vient à bout?

BÉATRIX.

Vivent les gens d'esprit, ils se tirent de tout.

Mais quand pour D. César la crainte vous arrête,
Dites, n'auriez-vous point quelqu'autre chose en tête?

ISABELLE.

Moi! qui pourrois-je avoir? Est-ce que l'on me voit...

BÉATRIX.

Hé, mon Dieu, le mal vient plus vîte qu'on ne croit.
Que sait-on? Depuis peu je vous trouve inquiéte,
De votre cabinet vous aimez la retraite,
Sans moi chez Léonor vous allez fort souvent.

ISABELLE.

C'est ma cousine.

BÉATRIX.

Elle est une tête à l'évent;
Et, pour vous parler franc, vous auriez bien la mine
D'avoir fait un cousin en cherchant la cousine.

ISABELLE.

Quoi, tu présumerois que j'aurois pû....

BÉATRIX.

Ma foi,
Si vous me le cachez, défiez-vous de moi,
Je vais pour le savoir, mettre tout en usage;
Et si j'apprens sans vous... Vous rougissez? Courage,
C'est bon signe. Enfin donc vous aimez?

ISABELLE.

Moi, non pas;
Mais...

BÉATRIX.

Quelqu'un est épris de vos jeunes appas?

ISABELLE.

Hé?

BÉATRIX.

Poursuivez.

ISABELLE.

Au moins, garde-toi d'en rien dire

BÉATRIX.

Je ne ſai rien encor. Ce quelqu'un qui ſoupire
Eſt bien fait ?

ISABELLE.

L'air, le port, la taille, tout en plaît,
Galant, ſpirituel, mais je ne ſai qui c'eſt.

BÉATRIX.

Vous l'ignorez ?

ISABELLE.

Apprens l'aventure bizarre
Qui m'expoſe aux chagrins que l'amour me prépare ;
Un de ces derniers ſoirs étant ſortie exprès
Pour aller où chacun aime à prendre le frais,
Je marchois à pas lents avecque ma couſine,
Quand un je ne ſai qui d'aſſez mauvaiſe mine,
Troublant notre entretien par de ſots complimens,
Nous ôte la douceur de ces heureux momens.
Sa pourſuite obſtinée allant à l'inſolence,
Un cavalier ſurvient qui prend notre défenſe.
Il repouſſe l'inſulte, & d'un air peu commun,
Met la main à l'épée, & fait fuir l'importun.
Juge à quoi ce ſervice engage une belle ame.
Ce cavalier m'aborde, & d'un œil tout de flamme
S'attachant fortement à me conſidérer,
Me fait l'offre d'un cœur que je fais ſoupirer.
Cent diſcours obligeans ſecondent cet hommage.
Que d'eſprit ! On ne peut en montrer davantage ;
Mais, la nuit ſurvenant, nous rompons l'entretien,
Lui ſans dire ſon nom, moi ſans dire le mien.
Le reſte au lendemain à même heure ; au lieu même,
Il me répond d'un feu qui va juſqu'à l'extrême,
Et devant Léonor veut m'engager ſa foi,
Que jamais, quoi qu'on faſſe, il n'aimera que moi.
Je l'ai vû quatre fois, toujours même aſſurance
D'un amour ſans égal, d'une entiere conſtance ;

Mon cœur contre sa flamme a peine à s'obstiner,
Et voudroit être à lui, s'il osoit se donner.

BÉATRIX.

Qu'au moindre mot d'amour la jeunesse est crédule!
Ce diseur de beaux mots sait dorer la pillule;
Et si vous en croyez son doucereux jargon,
Votre fortune est faite avec lui?

ISABELLE.

Tout de bon?
Par tant de qualités il mérite qu'on l'aime...
Il est fort riche.

BÉATRIX.

Bon, c'est la richesse même;
Il vous l'a dit, pourquoi ne l'en croiriez-vous pas?
Pour noble, on l'est d'abord qu'on fait le fierabras.
Ce fut là son début?

ISABELLE.

Mais quel mal en peut naître,
Puis qu'apprenant mon nom il se fera connoître?

BÉATRIX.

Tenez-vous-en, de grace, à votre époux futur,
Avec lui l'abondance est pour vous un coup sûr,
C'est là qu'il faut donner, le reste est bagatelle.

SCENE II.

D. FERNAND, ISABELLE, GUZMAN, BÉATRIX.

D. FERNAND.

JE t'apporte, ma fille, une bonne nouvelle,
D. César ton époux est ici d'hier au soir.

GUZMAN.

Il est à quatre pas, qui brûle de vous voir,

Madame ; & comme il veut tout faire avec méthode,
Dans la crainte qu'il a de vous être incommode...

D. FERNAND.

Il ne le sera point, qu'il vienne promptement.

ISABELLE.

Son maître, où je me trompe, aime le compliment.

GUZMAN.

Ah ! Madame, il n'a point son pareil pour en faire.
C'est un esprit... Qu'il parle, on n'a plus qu'à se taire,
Il sera quatre jours à discourir sur rien.

D. FERNAND.

C'est beaucoup que d'avoir le don de l'entretien.

GUZMAN.

D'abord qu'on l'apperçoit, on accourt pour l'entendre ;
C'est l'humeur la plus drôle...

D. FERNAND.

Oui ?

GUZMAN.

S'il est votre gendre ;
Je vous tiens tout du moins rajeuni de vingt ans.

D. FERNAND.

Comment, s'il est mon gendre ? Est-ce que...

GUZMAN.

Je m'entens,
Il vient à ce dessein, mais comme enfin son pere
A tant & tant de biens qu'il n'en sauroit que faire,
Quoiqu'à Madrid encore on ne l'ait jamais vû,
Ses amis ont écrit, il y sera couru.
Pour attraper les gens, il est de fines mouches.

D. FERNAND.

Les belles de Madrid ne sont pas trop farouches,
Mais enfin à cela le reméde est aisé.
Si je trouve à l'hymen ton maître disposé,
Pas plus tard que demain...

GUZMAN.

C'eſt aſſez bien le prendre.
Le plutôt vaut le mieux, mon maître a le cœur tendre,
Et quand on l'amadoue, il a peine à tenir.

D. FERNAND.

Suffit qu'un prompt hymen puiſſe tout prévenir.

GUZMAN.

Vous verrez là-deſſus ce qui ſe devra faire.

[*à Béatrix.*]

Mais je cours l'avertir qu'il peut entrer. Ma chere,
Nous ferons connoiſſance au retour.

BÉATRIX *à Guzman.*

On t'attend,
Va vîte.

SCENE III.

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Le parti, ma fille, eſt important.
Quand D. Céſar viendra, pour lui paroître aimable,
Prens un air enjoué, complaiſant, agréable,
Et l'attire ſi bien, que, l'hymen réſolu,
Par ſes propres deſirs, dès demain, ſoit conclu;
Tu lui plairas ſans doute.

ISABELLE.

Et s'il ne peut me plaire?

D. FERNAND.

Il eſt unique, & c'eſt un Créſus que ſon pere.
Tu rouleras ſur l'or en l'épouſant.

ISABELLE.

Tant mieux;
L'or est une couleur qui réjouit les yeux;
Mais le cœur?

BÉATRIX.

De quel soin vous chargez-vous? En somme
Il est riche, peut-il n'être pas honnête homme?

D. FERNAND.

Béatrix a raison, l'argent est le bon mot,
Et tout gueux, quel qu'il soit, ne peut être qu'un sot.
Je me souviens du temps où dans notre jeune âge
Je fis avec son pere un assez long voyage.
Nous étions l'un pour l'autre amis si complaisans,
Qu'aux Indes pour lui seul je m'arrêtai six ans;
C'est là qu'a commencé sa premiere fortune.
Il me jura dès-lors que nous l'aurions commune,
Elle s'est augmentée; &, quoique rarement
L'amitié tienne bon contre l'éloignement,
Les lettres ont toujours, malgré vingt ans d'absence,
Entretenu le cours de notre intelligence.
Nous avons l'un de l'autre assuré le crédit,
Je l'emploie à Séville, il m'emploie à Madrid;
Et sur divers payemens, par la premiere lettre,
J'attens vingt mille écus qu'il cherche à me remettre;
Son fils sera chargé de lettres pour cela.

ISABELLE.

J'appréhende si fort...

BÉATRIX.

Taisez-vous, le voilà.

SCENE IV.

D. FERNAND, ISABELLE, D. PASCAL, BÉATRIX, GUZMAN.

GUZMAN *bas à D. Pascal.*

SI Dom César arrive, adieu le personnage,
Sous ce nom dérobé pressez le mariage,
Qu'on découvre la fourbe après qu'il sera fait,
Volontiers les grands mots auront eu leur effet.

D. PASCAL.

Ne t'inquiéte point, je jouerai bien mon rôle.
Excusez si je suis un peu court de parole,
Pour la premiere fois je me trouve à la cour,
Où les mots recherchés se disent nuit & jour;
Voir de plein pied d'abord & beau-pere & maîtresse,
Savoir qu'ils ont tous deux la même politesse,
C'est de quoi m'étonner; mais cela passera;
Mon esprit mal en train se raccommodera;
Et bien-tôt pour vous faire une juste harangue,
J'espere rattraper l'usage de ma langue.
Pour la premiere fois, si je ne vous dis rien...

D. FERNAND.

Vous en dites assez, & cela va fort bien.
Embrassez-moi. Ma fille, allons, qu'on se déméne,
Saluez votre époux.

D. PASCAL.

A-t-elle la migraine?
Je lui voi certain air refrogné, sérieux.

ISABELLE.

Qu'il est sot, Béatrix!

BÉATRIX.

S'il l'est déja, tant mieux;

C'est pour vous, au besoin, de la peine épargnée.

D. PASCAL.

Beau-pere, feriez-vous pour l'humeur refrognée?
Elle n'est nullement de mon goût.

D. FERNAND.

Ni du mien.

D. PASCAL.

Allons, ma belle, allons, gaiement, tout ira bien.
Puisque vous me voyez, tâchez de mettre à l'ombre
La nébulosité de ce visage sombre;
Riez, goguenardez, & vivons sans façon.
Quant à moi, je suis gai toujours comme un pinson,
Cent jovialités me sont par tout de mise;
Et si le mariage ôtoit la gaillardise,
Plutôt que ne pas rire, & danser, & sauter,
Je ferois vœu cent fois de m'encélibater.
Le mot est-il de cour? M'encélibater! Peste,
Qu'il est long!

D. FERNAND.

Les plus fins auroient par vous leur reste.
Quel éveillé!

D. PASCAL.

J'ai cru qu'il eût été trop plat
De dire simplement, suivre le célibat.
J'aime le style haut. Enfin, à la bonne heure,
Vous riez. Elle en est plus aimable, ou je meure.
Guzman, vois-tu ces yeux de feu tout pétillans?
Quand la friponne veut, qu'elle les a brillans!

D. FERNAND.

Elle est le vrai portrait de sa défunte mere.

D. PASCAL.

J'oublie à vous donner les lettres de mon pere.

D. FERNAND.

Il est bien tourmenté des gouttes?

D. PASCAL.

Quelquefois

D. FERNAND.

Nous nous sommes connus en six cens trente-trois;
Ensemble de Goa nous fimes le voyage,
Grand commerce depuis d'écriture.

ISABELLE.

Ah! J'enrage.
Béatrix, épouser un ridicule, moi!

D. PASCAL.

Lisez.

BÉATRIX.

Il aime à rire, est-ce là tant de quoi?

D. FERNAND *lit.*

A D. FERNAND DE VARGAS, à Madrid.

SI j'étois moins sujet aux attaques de la goutte, je vous aurois mené mon fils moi-même, pour goûter avec vous la joie que la nôce vous donnera. C'est un fils qui m'est d'autant plus cher, qu'il est unique. Je l'ai toujours élevé dans la vûe d'en faire votre gendre, & je suis ravi qu'en épousant votre fille, il vous fasse part des grands biens que j'ai commencé d'amasser avec vous. Je m'acquitte par-là de ce que je dois à notre vieille amitié, & meure d'impatience que vous me donniez des nouvelles du mariage. Comme mon fils n'est jamais sorti de Séville, ne vous étonnez point si vous ne le trouvez pas fait à l'usage de la cour.

D. PASCAL.

Avecque les leçons du révérend beau-pere,
Avant qu'il soit très-peu, je prétens bien m'y faire.
En province, on ne peut qu'être provincial.

D. FERNAND.

Je sui content de vous.

D. PASCAL.

Ah!

ISABELLE.

Quel original !

D. FERNAND *continue à lire.*

Il vous parlera d'une affaire fâcheuse qui est de la derniere importance pour lui. Je vous prie de l'y servir, en cas qu'il en soit nécessaire, & de ne point faire difficulté de lui donner l'argent dont il pourra avoir besoin.

C'est pour vous en tout temps une sûre ressource,
Employez mon crédit, servez-vous de ma bourse.

D. PASCAL.

Trop d'honneur ; le beau-pere est un homme obligeant,
Qui...

D. FERNAND.

Vous ne manquerez ni d'amis, ni d'argent.

[*Il continue à lire.*]

Il vous porte des lettres-de-change pour la remise de vingt mille écus que vous m'avez fait toucher ici. Donnez-moi au plutôt de vos nouvelles, & me croyez toujours,

Votre meilleur ami, D. ALONSE D'AVALOS.

Que de bonté !

D. PASCAL.

Voici les lettres de remises.

D. FERNAND.

Sus, mon gendre, usez-en avec pleine franchise.
Quel est donc cette affaire où je puis vous servir ?

D. PASCAL.

C'est qu'un jour... Voyez-vous, l'honneur qu'on veut ravir,
Porte souvent si loin la chaleur qu'il inspire,
Que m'étant arrivé...

D. FERNAND.

Quoi ?

GUZMAN.

Que lui va-t-il dire?

D. PASCAL.

Il eſt des gens hargneux, qui, ſur les moindres cas...

D. FERNAND.

Expliquez-moi la choſe

D. PASCAL.

Elle n'e le vaut pas.
D'ailleurs, l'heur de vous voir ſi fortement me touche;
Que ſur toute autre choſe il me ferme la bouche.
Ne parlons que de joie, &, juſqu'au *conjungo*,
Laiſſez-moi, s'il vous plaît m'en donner à gogo,
Point d'autre affaire en jeu que celle de la nôce.

[*à Iſabelle.*]

Je vous promets au reſte un ſuperbe caroſſe,
Avec ſix chevaux... là, de ces chevaux fringuans...
Pour des jupes, des points, des coëffes & des gans,
A foiſon tout cela.

ISABELLE.

Rien encor ne vous preſſe.

D. PASCAL.

Non, dites-vous; & moi je preſſerai ſans ceſſe,
A moins que ce ne ſoit vous choquer, car mon cœur
A déja fait pour vous un ſi grand fond d'ardeur...

D. FERNAND.

Pour pouvoir promptement écrire à votre pere,
Demain, à petit bruit, nous conclurons l'affaire.
Vos emplettes après ſe feront à loiſir.

D. PASCAL.

Me marier demain! Vous me ferez plaiſir.
J'ai naturellement quelques impatiences.
Qu'elle eſt belle!

ISABELLE.

Moi?

D. PASCAL.

Plus cent fois que tu ne penſes;

Follette. Pardonnez, le style est familier;
Mais quand le lendemain on doit se marier ...

ISABELLE.

Non pas si-tôt.

D. PASCAL.

Beau-pere, on remet la partie.
Des six chevaux fringuans veut-elle être nantie?
Tout-à-l'heure, on en trouve à Madrid de tous faits;
On m'a bien défendu de prendre garde aux frais;
Mon pere a tant de bien, que pour être aimé d'elle,
Semer dix mille écus c'est une bagatelle.
J'ai quelques diamans qui nous meneront loin.

D. FERNAND.

Vous pouvez disposer de ma bourse au besoin.
Je vous l'ai déja dit. Quant à l'hymen ...

ISABELLE.

Mon pere,
Vous voulez bien qu'au moins nous attendions mon frere?

D. PASCAL.

Quoi, ce frere Indien, D. Lope, qu'autrefois
L'amour fit décamper? S'il ne vient de six mois?
Le terme seroit long.

ISABELLE.

Pas tant qu'il dût détruire ...

D. PASCAL.

De tout, en arrivant, je me suis fait instruire.
On vous fait de ce fils espérer le retour?

D. FERNAND.

Nous le verrons sans doute avant la fin du jour,
Il doit être à Madrid.

D. PASCAL.

D. Lope?

D. FERNAND.

Ainsi, mon gendre,
Soyez sûr que demain, sans davantage attendre ..

ISABELLE.

Hé, mon pere, daignez m'accorder quelques jours.

D. FERNAND.

L'insensée !

D. PASCAL.

Il me faut mettre sur mes atours,
Et, pour me façonner, aller voir quelque belle.
Béatrix de Guzman, j'ai des lettres pour elle.
Ynés de Velasco, je la dois voir aussi.

D. FERNAND.

Non, mon gendre, il est bon que vous restiez ici;
La nôce pour demain. Quand vous en serez quitte,
Je prétens vous mener par tout faire visite.

D. PASCAL.

Volontiers, c'est le mieux d'être produit par vous.

ISABELLE.

Mon pere.

D. FERNAND.

Quoi, tu veux refuser cet époux ?
Ynés & Béatrix, je n'ai rien à t'apprendre;
S'il en voit l'une, adieu. Çà, qu'on songe à mon gendre;
Qu'on aille donner ordre à son appartement,
Ma fille, ayez-y l'œil vous même promptement,
Que tout soit propre.

ISABELLE *à Béatrix.*

Hélas ! Que je suis malheureuse !

BÉATRIX.

Le plus grand des malheurs, c'est celui d'être gueuse.

GUZMAN *à Béatrix.*

La Béatrix pour moi ne sent-elle encor rien ?

BÉATRIX.

Tout vient avec le temps, laisse faire.

GUZMAN.

Fort bien.

SCENE V.

D. FERNAND, D. PASCAL, GUZMAN.

D. PASCAL.

A Ne vous rien cacher, votre infante Isabelle,
Beau-pere, est d'une humeur grandement telle qu'elle;
Elle n'a qu'à parler, si je ne lui plais pas.
Le bien, vous le savez, est un puissant appas;
Je trouverai par tout des femmes à revendre.
C'est par pure amitié...

D. FERNAND.

Je le sai bien, mon gendre;
Quoi qu'Isabelle dise, elle sait comme moi
L'honneur qu'elle reçoit à vous donner sa foi;
Mais souvent, par pudeur, une fille bien née
Parle de reculer le jour de l'hyménée;
La grimace sied bien à son sexe.

D. PASCAL.

Demain:
Je me tiendrai donc prêt à lui donner la main;
Si je la trouve encor d'humeur contrariante,
Bon soir & bonne nuit.

D. FERNAND.

Elle en sera contente;
J'en répons. Cependant vous voulez acheter?
Quelle somme faut-il que j'aille vous compter?

D. PASCAL.

Jé croi n'avoir besoin que de cinq cens pistoles.

D. FERNAND.

Au moins ne faites pas de dépenses frivoles.

D. PASCAL.

Hé, beau-pere, il sera de l'argent après nous.
J'irai faire tantôt emplette de bijoux,
Je m'y connois ; j'en veux régaler votre fille.
C'est l'ornement du sexe, il aime ce qui brille.

D. FERNAND.

Venez donc pour cela jusqu'en mon cabinet.

D. PASCAL.

Je vous suis, laissez-moi parler à ce valet,
J'ai quelque ordre à donner.

D. FERNAND.

Coupez, taillez en maître ;
Vous pouvez tout.

SCENE VI.

D. PASCAL, GUZMAN.

D. PASCAL.

Guzman.

GUZMAN.

Cela ne peut mieux être
Si le vrai D. César dont vous volez le nom,
N'arrive point si-tôt, demain, c'est tout de bon,
Je vous tiens marié.

D. PASCAL.

La rencontre est heureuse.

GUZMAN.

Que ne répondiez-vous sur l'affaire fâcheuse
Dont votre passe-port fait mention ?

D. PASCAL.

Suffit

Que je m'en ſuis tiré.

GUZMAN.

Tenez bon, tout vous rit.

Arriver à minuit dans une hôtellerie,
N'y trouver qu'une chambre, & grande gueuſerie,
Coucher, ſans vous rien dire, où couche un cavalier;
Lui, partir avant vous, & ſi fort s'oublier,
Qu'au lieu de ſa valiſe il fait prendre la vôtre.

D. PASCAL.

Il pouvoit s'y tromper; qui fit l'une, a fait l'autre;
Moi-même ne connus l'échange que le ſoir;
Sans argent, nous cherchions le moyen d'en avoir,
Le voilà tout trouvé.

GUZMAN.

Mais ſi, comme il peut être,
Quelqu'un pour D. Paſcal alloit vous reconnoître?

D. PASCAL.

Va, c'eſt ſi rarement que je viens à Madrid,
Qu'à moins de D. Céſar, je tiens la pie au nid.
Moyennant ce que j'ai trouvé dans la valiſe,
Je paſſe ici pour lui; D. Fernand me courtiſe,
Et craint tant que de moi je n'oſe diſpoſer,
Qu'au beſoin pour ſa fille, il voudroit m'épouſer.

GUZMAN.

Je croi de votre humeur qu'il a pris de l'ombrage,
Vous avez je ne ſai quel diable de langage.

D. PASCAL.

C'eſt par-là que je plais, on me cherche par tout.

GUZMAN.

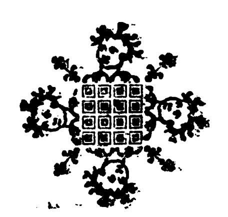
Bon pour rire, mais quand un hymen ſe réſout...

D. PASCAL.

J'en ai pris l'habitude, & ne m'en puis défaire.
Il s'agit d'attraper les écus du beau-pere.

Si D. César ici me vient prendre ſans verd ;
Ce que j'aurai touché ſera mis à couvert ,
J'aurai bien-tôt alors diſparu. Va m'attendre
Dans ce petit logis qu'exprès tu m'as fait prendre.
La fourbe va trop bien pour ne pas l'achever ;
Quand je ſerai garni , j'irai te retrouver.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR.

IL n'étoit point connu dans cette hôtellerie ?

CARLIN.

Non, j'ai su seulement du valet d'écurie,
Qu'ayant jusques au jour dormi fort en repos;
Il s'étoit fait montrer la route de Burgos.
Je m'y rens au plus vîte, &, dans cette entreprise;
Me servant des billets trouvés dans sa valise,
Qui tous sont adressés à D. Pascal Giron,
Je m'informe avec soin si l'on connoît ce nom.
Ma recherche n'est pas tout-à-fait inutile.
J'apprens que D. Pascal est natif de la ville,
Et que depuis deux mois & plus qu'on ne l'a vû,
Aucun n'a découvert ce qu'il est devenu.

D. CÉSAR.

Je n'en suis guere mieux, ne sachant où le prendre.
Jamais si lourdement a-t-on pû se méprendre ?
Avoir changé de malle en ce gîte maudit,
Et n'en connoître rien que le soir à Madrid.

CARLIN.

A moins que de l'ouvrir, dites-moi, comment diable
L'aurois-je pû connoître? Elle est toute semblable.
Voilà ce que nous vaut l'ardeur de votre amour.
Vous nous faites partir une heure avant le jour.
Sans savoir que la place avec vous étoit prise;
J'entre dans votre chambre, & trouve une valise.

Croyant que l'autre lit n'étoit point occupé,
Je prens ſans rien choiſir ; qui ne s'y fût trompé ?
Vous deviez m'avertir que vous aviez un hôte ...

D. CÉSAR.

Blâme mon imprudence, elle amoindrit ta faute.
La nuit s'avançoit fort, lorſqu'on me vint prier
De ſouffrir qu'en ma chambre on couche un cavalier,
Je ſai qu'elle eſt unique en cette hôtellerie ;
Ma joie eſt d'obliger, & j'attens qu'on me prie.
Pouvois-je au ſurvenant refuſer l'autre lit ?

CARLIN.

Ce voyageur nocturne a joué là d'eſprit.
Fait à trouver ſon compte au tour de paſſe-paſſe,
Sans doute, il a changé nos valiſes de place.

D. CÉSAR.

Mais puiſqu'il n'eſt parti que long-temps après nous...

CARLIN.

Hé, Monſieur, il eſt tant de ces adroits filoux,
Qui toujours pour le monde obſervant des meſures,
Tournent ſur le hazard toutes leurs aventures.
Celui-ci, m'a-t-on dit, eſt un des plus ruſés,
Malaiſé, ſi jamais il fut des malaiſés.
Il a mangé ſon fait, &, comme il ne ſubſiſte
Que par le don qu'il a de n'être pas fort triſte,
S'introduiſant par tout, par tout faiſant fracas,
Quand il trouve à duper, il ne s'épargne pas.

D. CÉSAR.

De tout ce que je perds par ce bizarre échange,
Je ne regrette rien que mes lettres-de-change,
A Séville d'abord j'ai mandé l'accident.

CARLIN.

On vous y traitera de jeune, d'imprudent.

D. CÉSAR.

Il eſt vrai qu'il eſt peu de mépriſes ſemblables.

CARLIN.

Mais au ſeul D. Fernand ces lettres ſont payables,

A moins qu'il ne les signe, on n'en peut profiter;
L'avez-vous vû?

D. CÉSAR.

Non.

CARLIN.

C'est assez mal débuter.
Quoi, vous, l'époux futur de sa fille Isabelle,
Vous n'allez point chez lui? La méthode est nouvelle,
Vous veniez cependant tout échauffé d'amour.

D. CÉSAR.

J'ai voulu, pour le voir, attendre ton retour.

CARLIN.

Et qu'avez-vous donc fait depuis votre arrivée?

D. CÉSAR.

J'ai rêvé.

CARLIN.

La douceur est assez bien trouvée.
En auberge! Personne en ce lieu de repos
Ne sait que vous soyiez D. César d'Avalos.

D. CÉSAR.

La mort de D. Fabrique à me cacher m'engage;
Personne dans Madrid ne connoît mon visage;
Et, quelque fort appui qu'on m'y doive prêter,
Si j'avois dit mon nom, on pourroit m'arrêter.
Avant que je l'avoue, il est bon que mon pere
Ait avec la partie accommodé l'affaire.
En tout cas, force amis doivent agir pour moi,
S'il faut solliciter ma grace auprès du roi.

CARLIN.

Mais Enrique est ici qui peut vous reconnoître,
Vous êtes mal ensemble, & s'il vous voit paroître...

D. CÉSAR.

Enrique a de l'honneur, je n'en dois craindre rien,
Quand il sauroit l'affaire, il en useroit bien,
L'estime est entre nous plus grande que la haine.
J'avois cru ce matin ma précaution vaine;

Un homme qui de près m'est venu regarder,
Surpris de ma rencontre, a voulu m'aborder.
J'ai reculé pour être en état de défense,
S'il prétendoit user de quelque violence ;
Et ne comprenant rien à tout ce qu'il m'a dit,
J'ai cessé d'écouter.

CARLIN.

Rencontres de Madrid.

D. CÉSAR.

Ah ! Carlin, qu'il en est quelquefois d'agréable !
Si tu savois....

CARLIN.

Quoi ?

D. CÉSAR.

Mais...

CARLIN.

Hé, de par tous les diables,
Contez-moi sans prélude...

D. CÉSAR.

Ah ! J'en suis enchanté.
C'est... Imagine-toi la plus rare beauté,
Un teint, des yeux, la bouche...

CARLIN.

Et quelle est cette belle ?

D. CÉSAR.

Je ne sai.

CARLIN.

N'ose-t-on la regarder ?

D. CÉSAR.

Elle ?
Nous nous sommes parlés.

CARLIN.

Faites-moi donc savoir...

D. CÉSAR.

Le jour de ton départ me promenant le soir,
J'apperçus

J'apperçois un brutal qui chagrinoit deux dames ;
Moi, l'ennemi mortel des procédés infâmes,
Je m'avance, & d'abord...

CARLIN.

J'entens, flamberge au vent.

D. CÉSAR.

Tu l'as dit ; mon brutal prend soudain le devant,
Gagne au pied. Je m'approche, & vois en l'une d'elles
Un si brillant amas de graces naturelles,
Que tout mon cœur charmé, dès ce premier moment,
Malgré moi, prend pour elle un tendre engagement.
Elle y répond d'un air attirant, mais modeste.
La nuit au lendemain fait remettre le reste ;
Tous les soirs je la voi, sans qu'il me soit permis
De la suivre, autrement nous sommes ennemis.
Ainsi je meurs d'amour, & j'ignore qui j'aime.

CARLIN.

La verrez-vous ce soir ?

D. CÉSAR.

Oui, toujours au lieu même.

CARLIN.

C'est assez, laissez-moi, Monsieur, la déterrer.

D. CÉSAR.

Elle s'en fâcheroit.

CARLIN.

Quoi, toujours soupirer,
Sans connoître l'objet que votre amour oblige ?

D. CÉSAR.

Je crains trop...

CARLIN.

Laissez-moi la déterrer, vous dis-je,
Tout n'en ira que mieux. Revenons sur nos pas.
Votre épouse Isabelle, & D. Fernand Vargas,
A quand les voir ?

D. CÉSAR.

A quand ? Plus pour moi d'Isabelle.

CARLIN.

Et si votre inconnue étoit quelque donzelle . . .
Là, qui selon le cas fût d'accommodement ?

D. CÉSAR.

Ah ! Parle avec respect d'un objet si charmant ;
C'est une modestie à surprendre, un visage
Où l'honnêteté régne.

CARLIN.

Ah ! D'abord. Elle est sage ;
C'est la même pudeur ; mais, quel qu'en soit l'appas,
Nous sommes à Madrid, ne vous y fiez pas,
Il est ici, Monsieur, de terribles sucrées.

D. CÉSAR.

Les choses ne sont pas si long-temps ignorées,
On se connoît enfin.

CARLIN.

Cependant entre nous ;
Vous êtes sans argent, grand embarras pour vous.
Rien ne vous eût manqué chez le futur beau-pere,
C'étoit un sûr recours ; il faut donner pour plaire.
Quel présent ferez-vous à votre aimable ?

D. CÉSAR.

Moi ?
Point d'autre que celui de mon cœur, de ma foi.
Ce diamant offert, pour en être le gage,
Lui tient lieu contre moi du plus sensible outrage ;
Ma téméraire audace a pensé tout gâter.

CARLIN.

On recule souvent, dit-on, pour mieux sauter.
Mais on vous rit de loin, n'est-ce point sa suivante ?

D. CÉSAR.

Non, elle n'a jamais qu'une jeune parente,
Qui déja mariée accompagne ses pas.

CARLIN.

C'est à vous qu'on en veut. Comme on vous lorgne !

SCENE II.

D. CÉSAR, BÉATRIX, CARLIN.

BÉATRIX.

HÉlas! Monsieur, quoi, c'est donc vous que le ciel nous renvoie?

CARLIN.

Peste, on vous court par tout.

BÉATRIX.

Vous revoir! Quelle joie!
Si j'osois....

CARLIN.

Là, Monsieur; bras dessus, bras dessous.
Voyez qu'on vous les tend.

BÉATRIX.

Douze ans entiers sans vous!

D. CÉSAR.

Elle est folle, Carlin.

BÉATRIX.

Je ne me sens point d'aise;
Monsieur.

CARLIN.

Au lieu de lui, veux-tu que je te baise?
Me voilà prêt.

BÉATRIX.

Pourquoi faire tant le surpris?
Vous ne connoissez plus la pauvre Béatrix.

D. CÉSAR.

Béatrix!

CARLIN *à D. César.*

Comment on sait que nous sommes novices;
Pour nous donner leçons, d'abord des Béatrices.
Ma chere, fait-il sûr te voir dans ton réduit?
Nous sommes bonnes gens, qui n'aimons pas le bruit.

BÉATRIX.

Que dit cet insensé?

CARLIN.

L'aventure est gaillarde.

BÉATRIX.

Allons, il ne faut point qu'ici je vous retarde;
Entrez, on vous attend, Monsieur.

CARLIN.

Que n'entrez-vous!
Le régal sera grand.

BÉATRIX.

Sans doute, & des plus doux.

CARLIN.

As-tu quelque marquise à montrer à mon maître?

BÉATRIX.

Que veut-il dire?

CARLIN.

Enfin, tu crois donc le connoître?

BÉATRIX.

Si je le connois? Moi, qui dans ses feux secrets,
Si-tôt qu'on l'accusoit, prenois ses intérêts?
Il n'est donc pas D. Lope?

CARLIN.

Il faut ici se rendre,
Monsieur D. Lope, on sait pour qui l'on vous doit prendre.

BÉATRIX.

S'il m'en eût voulu croire, il se fût bien gardé
D'épouser... Mais l'amour l'avoit trop possédé,
Tout est bien comme il est, n'importe.

D. CÉSAR.

Adieu, la belle.

Viens, Carlin.

BÉATRIX.

Craignez-vous d'entrer ? Plus de querelle ;
Le bon-homme est sans fiel, il vous pardonne tout.

D. CÉSAR.

Va, tu rêves.

BÉATRIX.

Son pere en viendra mieux à bout.
Je m'en vais l'avertir.

SCENE III.

D. CÉSAR, CARLIN.

CARLIN.

Monsieur, que vous en semble ?

D. CÉSAR.

Il faut qu'elle ait connu quelqu'un qui me ressemble.
Celui qui m'a tantôt dans la rue arrêté,
M'en auroit dit autant, si je l'eusse écouté.

CARLIN.

C'est de quoi vous cacher, si par quelque pratique
On poursuivoit ici la mort de D. Fabrique.
Vous pourriez de D. Lope alors prendre le nom,
N'être plus D. César.

D. CÉSAR.

Et nous en croiroit-on ?
Un mensonge aisément toujours se développe.
Par où justifier que je serois D. Lope ?
D'où ? De quelle naissance ?

CARLIN.

On pouvoit le savoir;

Béatrix eût parlé.

D. CÉSAR.

Que de joie à me voir!

CARLIN.

Pour moi, j'ai cru d'abord, comme ici c'est la mode,
Que cette Béatrix étoit d'humeur commode,
Et que pour vous leurrer par un air ingénu,
Elle feignoit exprès de vous avoir connu.
C'est ainsi, m'a-t-on dit, lorsque les gens s'y fient,
Que celles du métier à Madrid négocient,
Elles sentent de loin un provincial. Mais
Je crois qu'on vous en veut encor sur nouveaux frais.

D. CÉSAR.

Quel est ce bon vieillard?

SCENE IV.

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. FERNAND.

Ah, quel bonheur!

D. CÉSAR.

De grace,

Monsieur.

D. FERNAND.

Il se peut donc qu'enfin je vous embrasse!

CARLIN.

Voici bien le meilleur.

D. FERNAND.

Vous n'êtes point changé.

D. CÉSAR.

De votre accueil, Monsieur, je me tiens obligé,
Mais bien d'autres que moi s'en laisseroient confondre;
Ne vous connoissant pas, que puis-je vous répondre?

D. FERNAND.

Quoi, pour me retrouver avec des cheveux gris,
Vous pourriez ne me plus reconnoître? Mon fils,
Ouvrez les yeux.

CARLIN *bas.*

[*haut.*] Son fils? Morbleu, la bonne affaire!
Faut-il tant barguigner à connoître son pere?
Répondez à nature.

D. FERNAND.

Il est vrai, j'eus pour vous,
Quand vous prîtes la fuite, un peu trop de courroux;
Il m'en a bien coûté des larmes; sans reproche,
J'en pleure encor.

CARLIN.

Voilà pour fendre un cœur de roche.
Ah, Monsieur! Votre fils m'avoit toujours bien dit
Que vous étiez un pere aussi tendre... Il suffit,
Le sang...

D. CÉSAR.

Que vas-tu dire?

CARLIN *bas à D. César.*

Acceptez-le pour pere;
Vous aimez, en aimant l'argent est nécessaire,
Il vous en fournira.

D. FERNAND.

Que n'ai-je point souffert,
Tant que de votre sort je n'ai rien découvert?
Fûtes-vous d'abord aux Indes?

CARLIN.

Bon voyage;
Dites oui.

D. CÉSAR.

Non, Monsieur, j'ai respect pour votre âge,
Et ne puis consentir à vous tromper ... Je viens ...

CARLIN.

Nous avons vû, Monsieur, de drôles d'Indiens.

D. FERNAND.

Vos lettres de Goa me rendirent la vie,
Les voyant, les lisant que j'eus l'ame ravie!
Je vous avois cru mort.

CARLIN.

Le voilà bien vivant.

D. FERNAND.

Mais, mon fils, dites-moi ...

D. CÉSAR.

Sans aller plus avant;
Le nom de votre fils auroit de quoi me plaire,
Mais ...

CARLIN.

Quoi, vous n'êtes pas le fils de votre pere?
Vous vous moquez.

D. CÉSAR.

En vain on veut vous éblouir.

D. FERNAND.

Moi, je ne serois pas son pere?

CARLIN.

A vous ouir,
La chose est sûre, il est votre fils, on le nomme ...

D. FERNAND.

D. Lope.

CARLIN.

Oui, justement. Monsieur est honnête homme;
Pourquoi de son accueil faire si peu de cas?
S'il n'étoit vôtre pere, il ne le diroit pas.

[*à D. Fernand.*]

Je sai ce qui le tient, que rien ne vous tourmente.

D. FERNAND.

Il m'a trompé peut-être, & sa femme est vivante.

CARLIN.

Sa femme...

D. CÉSAR.

Quelle femme? As-tu perdu l'esprit?

CARLIN *à D. Fernand.*

Ne vous étonnez pas de tout ce qu'il vous dit.
Revenant de Goa, nous avons eu du pire.
La tempête a long-temps battu notre navire.
Mon maître a cru trois fois être englouti dans l'eau;
Et la peur a si bien desséché son cerveau,
Que tombant par la fiévre en certaine humeur noire,
Il en est demeuré tout perclu de mémoire.
Voyages, villes, gens, rien ne s'imprime...

D. FERNAND.

Hélas!

CARLIN.

Le plus souvent moi-même il ne me connoît pas.
Parlez-lui de la mer, des choses qu'il a vûes,
S'il répond, vous diriez qu'il est tombé des nues,
Point de réminiscence.

D. FERNAND.

A quoi l'homme est sujet!
Mon fils, consolez-vous.

CARLIN.

C'est votre fils tout fait.
Dans Goa sa mémoire étoit alors entiere,
Il m'a dit mille fois que vous étiez son pere,
Un homme entretaillé, sec, le visage frais.

D. CÉSAR.

As-tu donc entrepris de ne finir jamais?

SCENE V.

D. FERNAND, D. CÉSAR, ISABELLE, BÉATRIX, CARLIN.

BÉATRIX *à Isabelle, en lui montrant D. César.*

VOus avois-je pas dit qu'il avoit bonne mine?

ISABELLE.

Que vois-je?

D. FERNAND.

Viens, ma fille.

D. CÉSAR.

Ah, Carlin!

CARLIN.

Je devine;

Monsieur, la sœur vous plaît.

D. FERNAND.

Le moment est venu;

Tu vois enfin ce frere à tes yeux inconnu.

ISABELLE *à Béatrix.*

C'est celui dont tantôt nous parlions.

BÉATRIX.

Quoi?

ISABELLE.

Lui-même.

D. CÉSAR.

Carlin, c'est la beauté que je t'ai dit que j'aime.

Que le destin m'est doux!

ISABELLE.

Que le sort m'est cruel!

CARLIN.

Vite, l'embrassement doit être mutuel,

Avancez. Voyez-vous comme nature opere.

D. CÉSAR.

Quoi, vous êtes ma sœur ?

ISABELLE.

Quoi, vous êtes mon frere !

D. FERNAND.

La mémoire peut-être un jour lui reviendra.

CARLIN.

Sans doute, avec le tems il se reconnoîtra.
Débarquant à Cadix, c'étoit bien autre chose.
Là, d'une potion il prit certaine dose,
Qui dégageant le tez... Je croi qu'il seroit bon
De lui faire souvent humecter le poumon,
Car on tient...

D. FERNAND.

Nous ferons tout ce qu'il faudra faire.
[*à D. César.*]
Hé bien ?

D. CÉSAR.

Je n'ose encor vous appeller mon pere,
Tant le trouble stupide où vous m'avez surpris
Me fait peu mériter le nom de vôtre fils.
J'eusse écouté le sang, & cru son témoignage,
Sans la noire vapeur d'un importun nuage,
Qui me cachant vos traits, m'a fait tenir suspect
Ce que pour vous d'abord j'ai senti de respect.
Cet oubli, malgré moi, de temps en temps m'arrive ;
Je me fais des objets une image tardive,
Mais enfin cela passe, & mes égaremens
Me laissent à moi-même après quelques momens.

D. FERNAND.

Comme cet accident provient de maladie,
Il sera bien facheux, si l'on n'y remédie.
Plus qu'en tout autre lieu sur mille maux divers,
Nous avons à Madrid des médecins experts,
Nous les assemblerons.

D. CÉSAR.

Hélas! Chacun raiſonne
Selon...

CARLIN.

Sur tout, Monſieur, la ſueur vous eſt bonne;
Car vous avez le ſang humide, intempéré.

D. FERNAND.

Il a pour vous du zéle, & je lui fai bon gré.

CARLIN.

Monſieur, il eſt bon maître, & l'on n'en trouve guére.

BÉATRIX *à Iſabelle.*

Vous ſoupirez?

ISABELLE.

Hélas! Faut-il qu'il ſoit mon frere?
Car ne me parle plus de D. Céſar.

D. FERNAND.

Enfin
J'aurois tort ſi j'oſois me plaindre du deſtin.
Il ne manque plus rien à ma joie. Et mon gendre?

D. CÉSAR.

Son gendre!

D. FERNAND.

Il va, ſans doute, être ravi d'apprendre...

BÉATRIX.

Pour faire un tour en ville, il ne fait que ſortir.

D. FERNAND.

Je crains qu'il ne viſite, il falloit m'avertir.
Par lettres la partie eſt peut-être liée.

D. CÉSAR.

Quoi, mon pere, ma ſœur eſt-elle mariée?

D. FERNAND.

Non, & vous ne pouviez arriver plus à point.

D. CÉSAR.

Ma ſœur mérite bien que...

D. FERNAND.

Ne la flattez point,

Une fille à s'aimer n'est toujours que trop prête.
Entrons, mon fils, je veux vous parler tête à tête,
Depuis votre départ j'ai sur quoi m'expliquer.

D. CÉSAR *à Isabelle.*

Ma sœur, au rendez-vous, il nous faudra manquer,

ISABELLE.

Que direz-vous de moi ? Ma honte en est extrême,

D. CÉSAR.

Aimez-moi seulement autant que je vous aime.

SCENE IV.

CARLIN, BÉATRIX.

CARLIN.

Ecoute,

BÉATRIX.

Qu'est-ce ?

CARLIN.

Enfin, ma chere Béatrix,
Comment sommes-nous ?

BÉATRIX.

Hé, comme tu sais.

CARLIN.

Tu ris ?
Mais, quand il faut s'aimer, l'étoile étant fort prompte,
D'abord que l'on se voit, on se sent.

BÉATRIX.

A ce compte,
Tu m'aimerois un peu ?

CARLIN.

Tout franc, cela va bien;
Le moyen que pour toi je ne sentisse rien ?
Mon maître en raisonnant sur ce qui te regarde,
M'a parlé mille fois de ton humeur gaillarde,

Tu ne haïssois pas qu'il t'en voulût conter ?

BÉATRIX.

Les jeunes gens toujours aiment à coqueter,
Il faut bien avec eux entendre raillerie.

CARLIN.

Que diable feroit-on sans la friponnerie ?
Il en faut bien. Je sai que tu lui plaisois tant,
Que les soirs dans ta chambre... En tout honneur s'entend...

BÉATRIX.

Oh, quoi qu'il m'eût offert, comme j'aime la gloire;
A moins que de l'honneur...

CARLIN.

Vraiment, il le faut croire;
Pour avoir quelquefois la nuit des rendez-vous...

BÉATRIX.

Mais la petite sœur étoit avecque nous

CARLIN.

Je le sai.

BÉATRIX.

C'étoit plus qu'avoir la porte ouverte;
Dès l'âge de trois ans elle avoit l'œil alerte.

CARLIN.

Voyez un peu.

BÉATRIX.

Jamais rien que de bienséant,
Pour des paroles, passe ; autre chose, néant.

CARLIN.

Ce que c'est que d'avoir de la conduite !

BÉATRIX.

Dame,
C'est le tout.

CARLIN.

Mais, dis-moi, mon maître avoit pris femme
C'est par là que tout jeune il s'étoit décrié.
Je n'ai jamais bien su comme il s'est marié.

BÉATRIX.

Avec certaine fille il eut intelligence,
Belle, mais mal en biens, de même qu'en naissance;
On la nommoit Jacinte. Il la voyoit souvent,
Parloit de l'épouser, son pere en eut le vent,
Il pesta, fulmina, lui défendit sa vûe;
Et voyant par le temps sa passion accrûe,
Pour la mettre où son fils ne la pût retrouver,
Il résolut enfin de la faire enlever.
Mais ayant eu sur l'heure avis du stratagême,
Le fils prévint le pere, & l'enleva lui-même,
Et prenant ce qu'il put d'argent & de bijoux,
Par une prompte fuite évita son courroux.
Pour courir après eux, quelque soin qu'on pût prendre,
Autant de pas perdus, on n'en put rien apprendre,
Tant que D. Lope enfin, après plus de dix ans,
Manda qu'il étoit veuf, & n'avoit point d'enfans,
Qu'il s'étoit à Goa, par un peu d'industrie,
Fait un fonds assez grand pour y passer sa vie,
Et qu'il s'y résolvoit, si son pere irrité
Gardoit toujours pour lui même sévérité.
De son éloignement voilà ce qui fut cause.

CARLIN.

Il m'avoit, à-peu-près, conté la même chose,
Mais, ma foi, je doutois s'il falloit qu'on le crût.

BÉATRIX.

Il aimoit bien sa femme?

CARLIN.

Ah!

BÉATRIX.

Quand elle mourut;
Quelle angoisse!

CARLIN.

Vois-tu, c'étoit de grosses larmes.

BÉATRIX.

Il pouvoit la pleurer, elle avoit bien des charmes;

Des yeux perçans, un air à n'en point revenir.

CARLIN.

De grande taille.

BÉATRIX.

Autant qu'il m'en peut souvenir,
Elle étoit médiocre.

CARLIN.

Il est vrai, mais bien prise.
L'air fait tout, c'est par l'air que la taille est de mise.

BÉATRIX.

Et Sganarelle ?

CARLIN.

Hé bien ?

BÉATRIX.

L'a-t-on ramené ?

CARLIN.

Quoi !
Sganarelle ?

BÉATRIX.

Il étoit à ton maître avant toi.

CARLIN.

Ah ! J'entens ; il peut bien ne se pas laisser prendre,
Sinon, point de quartier, mon maître le fait pendre,
Il l'a volé.

BÉATRIX.

Volé ? Qui l'auroit cru de lui ?

CARLIN.

Son procès est tout fait ; qu'on l'attrappe aujourd'hui,
Demain pendu.

BÉATRIX.

C'étoit la fidélité même,
Quand il étoit ici. Comme on change !

CARLIN.

Un teint blême
Tel qu'il l'avoit, est bien sujet à caution.

BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il ne l'avoit pas tant.

CARLIN *à part.*

Adieu, ma paſſion.

[*à Béatrix.*]

Ma Béatrix, mon tout, tu m'aimeras ?

BÉATRIX.

Peut-être.

CARLIN.

J'enrage qu'il me faille aller joindre mon maître ;
Mais il m'étrilleroit, ſi je tardois.

BÉATRIX.

Entrons.

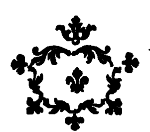
CARLIN.

Mon cœur eſt tout à toi, ſotte.

BÉATRIX.

Nous le verrons.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, D. CÉSAR.

D. FERNAND.

N'Y pensons plus, mon fils, ces choses sont passées,
Qu'entre nous à jamais elles soient effacées.
Le brusque entêtement qui vous fit marier,
Fut un coup de jeune homme ; il le faut oublier,
Et songer seulement à bien goûter la joie
Qu'après de longs chagrins le ciel par vous m'envoie.
Je vous aime, agissez avec moi comme un fils
A qui tout ce que j'ai de fortune est acquis.
Je veux avant ma mort pourvoir à ma famille ;
Je ne suis déja plus en peine pour ma fille,
Ce soir pour son hymen on doit tout arrêter.

D. CÉSAR.

Mon pere, il seroit bon de ne se point hâter ;
Vous avez du bien . . .

D. FERNAND.

Oui, mais non pas pour prétendre
Celui que mon bonheur m'a fait trouver pour gendre.
Il est riche au-delà de tout ce qu'on en croit.
Je sai depuis dix ans . . .

D. CÉSAR.

Quelque riche qu'il soit ;
Si j'osois proposer un ami que j'estime,
Le choix vous sembleroit peut-être légitime.

Quand il n'auroit de bien que ce que je connoi,
Cela va loin. De taille il est fait comme moi;
Et si ma sœur savoit tout ce qu'il s'en publie...

D. FERNAND.

Qu'elle n'en sache rien, mon fils, je vous en prie:
Son cœur a déja pris je ne sai quels dégoûts
Pour celui que mon choix lui donne pour époux;
Ils pourroient s'augmenter en lui parlant d'un autre.

D. CÉSAR.

Je dois soumettre ici mon sentiment au vôtre;
Mais si le mariage est souvent sans douceur,
Vous hazardez beaucoup en contraignant ma sœur;
Le désordre est à craindre où l'époux ne peut plaire.

D. FERNAND.

Je sai ce qu'il lui faut, qu'elle me laisse faire.
Si mon gendre n'est pas tout-à-fait sérieux,
S'il a l'humeur trop gaie, il n'en vaudra que mieux.
Les choses sont au point qu'on ne s'en peut défendre.
J'ai donné ma parole, & ne la puis reprendre,
C'est sur quoi je voulois vous parler en secret;
Vous avez l'esprit doux, insinuant, discret,
Conferez avec elle; & sur cet hyménée
Dites-lui ce que doit une fille bien née,
Elle vous en croira.

D. CÉSAR.

Reposez-vous sur moi,
J'appuierai vos desseins autant que je le doi,
Et n'épargnerai rien pour vous faire connoître,
Qu'aimé par vous en fils, je mérite de l'être.

D. FERNAND.

C'est là ce que mon cœur du vôtre s'est promis.
Cependant il nous faut assembler nos amis.
Ah, qu'en vous embrassant D. Sanche aura de joie!
D. Pedre...

D. CÉSAR.

Il ne faut point encor que je les voie,

A moins qu'on prene soin de m'en entretenir,
A peine de leurs noms puis-je me souvenir ;
Et je croi qu'il seroit à propos pour ma gloire
De cacher quelque temps ma perte de mémoire.

D. FERNAND.

Dix ans hors de Madrid passés sans revenir,
Ont pû les éloigner de votre souvenir ;
Mais au moins je croirois que les choses récentes...

D. CÉSAR.

J'ai peine à m'en tenir les images présentes.

D. FERNAND.

Quoi, ce qui dans Goa depuis peu s'est passé
Ce que vous avez vû...

D. CÉSAR.

C'est autant d'effacé.
Je sai confusément que Goa...

D. FERNAND.

Belle ville,
Fort grande.

D. CÉSAR.

Oui, spacieuse, en habitans fertile ;
Où, qui veut s'employer, trouve aisément parti.

D. FERNAND.

Je n'avois pas trente ans lorsque j'en suis sorti.
Vous remettez-vous point, vers le château de Garde...

D. CÉSAR.

Ne me demandez rien de ce qui le regarde.
Si le discours vous plaît, Carlin, qui vient à nous,
En pourra mieux que moi raisonner avec vous.

SCENE II.

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR *bas à Carlin.*

Tiens ferme, s'il le faut, &...

CARLIN *bas à D. César.*

J'ai bonne cervelle.

D. FERNAND.

A propos de Carlin, dites-moi, Sganarelle,
Qu'est-il?

D. CÉSAR.

Sganarelle?

D. FERNAND.

Oui, vous en faisiez cas,
Qu'en avez-vous fait?

D. CÉSAR.

Moi? Je ne le connois pas.

CARLIN *à D. Fernand.*

Il ne le connoît pas!

D. CÉSAR.

Non.

CARLIN *à D. Fernand.*

Monsieur, quel dommage!
[*à D. César.*]
Quoi, ce diable d'escroc, ce renverse ménage,
Qu'en partant de Madrid pour venir à Goa,
Vous avez amené comme un bon valet?

D. CÉSAR.

Ah!
Je sai. Tu l'as connu, Carlin?

CARLIN.

Il me le semble.
Nous vous avons servi cinq ou six mois ensemble.

D. FERNAND.

Qu'est-il devenu ?

CARLIN.

Lui ? Vous ne le verrez plus.
Le coquin à mon maître a volé mille écus.

D. FERNAND.

Le pendard ! Mille écus !

CARLIN.

Oh, s'il est pris, je pense
Qu'il sera le pendard au bout d'une potence.
En bon argent de mise & de poids tout autant,
Mille écus.

D. CÉSAR.

Je n'avois que cela de comptant.

D. FERNAND.

L'accident est fâcheux, quand à sa seule adresse
On doit le peu qu'on a, la moindre perte blesse.
Il vous sera resté quelques effets ?

CARLIN.

Vraiment.
Mon maître a fait son compte aux Indes grassement ;
Vous verrez apporter dans quelques jours... La peste !
En matiere d'enfans vous l'entendez de reste,
Vous avez fait un fils aussi fin...
Monsieur, qu'un sot & lui ce sont deux.

D. FERNAND.

Comme tel,
A ta mine...

CARLIN.

Il est vrai, qu'à moins qu'on ne soit bête ;
Quand on a vû Goa, l'esprit...

D. FERNAND.

On s'en entête,

Je ne l'ai pû quitter qu'avec peine.

D. CÉSAR.

Sans vous

J'y ferois demeuré, le séjour m'étoit doux,
Je n'y manquois de rien.

D. FERNAND.

Pour vous mettre à votre aise;
Et faire que Madrid après Goa vous plaise,
Je veux vous marier.

D. CÉSAR.

Ce doit m'être une loi,
Que ce qu'il vous plaira de résoudre de moi.
Disposez de ma main, si jamais je la donne,
Je prétens que l'amour par vous seul en ordonne;
Et fais de votre aveu dépendre mon destin.

D. FERNAND.

On trouve Elvire aimable, elle est fort riche.

D. CÉSAR.

Enfin,
Vous contenter, vous plaire est tout ce qui m'importe.

D. FERNAND.

Mais il faudra prouver que votre femme est morte;
N'en apportez-vous pas quelque attestation?

CARLIN *à D. Fernand.*

Il l'a; mais pardonnez à son affliction.
Vous avez réveillé la douleur dans son ame.
La pauvre défunte! Ah, Monsieur, la brave femme!
Belle comme le jour, douce comme un agneau,
Franchement c'est dommage.

D. CÉSAR.

Elle est dans le tombeau;
Hélas!

CARLIN.

Depuis deux ans la pleurer c'est sa gloire.

D. FERNAND.

Comment s'en souvient-il, il n'a pas de mémoire?

CARLIN.

Ah ! Monsieur, une femme est un mal d'embarras ;
Qui tient comme le diable, on ne s'en défait pas.
Il n'est d'oubli qui tienne, il faut que l'on y songe.

D. FERNAND.

Tire-le, si tu peux, du chagrin qui le ronge,
Je te laisse avec lui.

D. CÉSAR.

Mon pere, c'en est fait,
D'un tendre souvenir c'est le dernier effet ;
N'en appréhendez rien.

D. FERNAND.

Tâchez donc, je vous prie,
D'obtenir qu'au plutôt votre sœur se marie.
Je vais vous l'envoyer.

D. CÉSAR.

Soyez sûr de mes soins.

D. FERNAND.

C'est assez.

D. CÉSAR.

Les effets en seront les témoins.

SCENE III.

D. CÉSAR, CARLIN.

CARLIN.

MA foi, la piéce est drôle.

D. CÉSAR.

Et l'accident bizarre;
Des traits si ressemblans sont une chose rare.
J'ai d'abord comme folle écouté Béatrix ;
Mais, Carlin, ce vieillard me prendre pour son fils !

CARLIN.

CARLIN.

Profitons du bon temps que le hazard nous donne ;
Si je ne suis trompé, Monsieur, l'auberge est bonne,
Pouvions-nous mieux choisir ?

D. CÉSAR.

Je m'en trouve fort bien.

CARLIN.

Sans sa sœur, avouez que je ne tenois rien,
J'aurois eu beau prêcher.

D. CÉSAR.

Il est vrai que sans elle
J'eusse eu peine à me rendre. Ah ! Carlin, qu'elle est
belle !
L'as-tu bien regardée, & ne vaut-elle pas
Tous les soins...

CARLIN.

J'aurois fait tout comme, en pareil cas.
Mais n'osant plus ici l'entretenir qu'en frere,
Qu'en aurez-vous de joie ?

D. CÉSAR.

Hé, mon Dieu, laisse faire
L'amour, sous quelque habit qu'il s'ose déguiser,
A toujours certains temps dont il sait bien user.
Le plus grand embarras où par là je puisse être,
Consiste à voir des gens que je devrois connoître.
C'est dont, sans grande peine, on ne vient pas à bout.

CARLIN.

La mémoire malade est un reméde à tout.

D. CÉSAR.

La fuite de Madrid jointe à mon mariage,
M'a fait jouer d'abord un mauvais personnage.
Sans toi j'étois perdu.

CARLIN.

Je viens par Béatrix
De me faire compter l'aventure du fils.

Ainsi je parle instruit ; mais Béatrix est bonne,
J'ai feint en vous pour elle une amitié friponne,
Qu'ensemble, au temps jadis, dans vos transports ardens,
Vous aviez rendez-vous. Elle a donné dedans,
Et ce qu'elle m'a dit, m'a fait voir qu'avec elle
L'Indien certains soirs alloit en sentinelle.
Mais lorsque vous passez pour D. Lope en ces lieux,
S'il alloit revenir ?

D. CÉSAR.

Il n'en seroit que mieux.
La ressemblance est telle entre nous, que peut-être
J'aurai peine au besoin à me faire connoître.
On peut de D. César me disputer le nom,
Mais au moins as-tu su celui du pere ?

CARLIN.

Non.

D. CÉSAR.

De la fille ?

CARLIN.

Aussi peu.

D. CÉSAR.

Ce point est nécessaire.
S'il falloit en parler par hazard, comment faire ?
Puisqu'avec Béatrix...

CARLIN.

Au premier entretien,
Je saurai l'un & l'autre, ils ne tiennent à rien.
Mais voici cette sœur dont la beauté vous pique

SCENE IV.

ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX, CARLIN.

ISABELLE.

Comment avecque vous faut-il que je m'explique,
Mon frere ? Je rougis lorsque je me souviens
Et de ma complaisance, & de nos entretiens.
Quelles plaintes de vous n'ai-je pas lieu de faire ?
Car vous saviez déja que vous étiez mon frere,
Et n'avez si long-temps caché votre retour,
Que pour voir sur mon cœur ce que pourroit l'amour.

D. CÉSAR.

Oui, ma sœur, il est vrai, je vous avois connue,
J'appris qui vous étiez vous voyant dans la rue,
Et sans savoir pourquoi je ne vous parlois pas,
La curiosité me fit suivre vos pas.
C'est par-là que d'abord avecque tant de zéle
Contre un lâche importun je pris votre querelle ;
Je vous cachai mon nom, pour avoir la douceur
De connoître à loisir le fond de votre cœur.
Plus vous vous expliquiez sur la reconnoissance,
Plus j'aimois à jouir de votre complaisance ;
Et pour pouvoir goûter plus long-temps avec vous
Les charmes innocens d'un commerce si doux,
Croyant qu'un autre ciel, l'air de la mer, & l'âge,
Auroit assez changé les traits de mon visage,
Rencontrant par malheur Béatrix sur mes pas,
J'ai feint d'en être cru ce que je n'étois pas ;
J'en avois déja fait autant avec mon pere,
Vous êtes survenue ; il a fallu me taire.
Plus de feinte à poursuivre étant connu de vous.

BÉATRIX.

Pouvoir à Béatrix soutenir . . . Entre nous,
Monsieur, vous savez bien ce qu'il faut que j'en pense.

CARLIN *à D. César.*

Là, deux pas en avant, renouez connoissance.

ISABELLE.

Cependant la surprise est assez à blâmer ;
On sait de quelle sorte un frere doit aimer ;
Et je ne conçois pas à quel dessein votre ame,
Tournant tout sur l'amour, m'a fait voir tant de flamme.
Pourquoi par mille vœux avoit tenté ma foi ?

D. CÉSAR.

Pour savoir ce qu'il faut que j'attende de moi,
Un Indien privé par une longue absence
De ce que du beau monde acquiert l'expérience,
Avant qu'il se hazarde à paroître au grand jour,
Doit par de doux essais prendre l'air de la cour ;
Ainsi j'ai cru, ma sœur, que, sans vous faire injure,
Je pouvois d'un beau feu vous tracer la peinture ;
Et ce que par le sang je sens pour vous d'ardeur,
N'avoit que trop de quoi faire parler mon cœur.

ISABELLE.

Ne me blâmez donc point, si m'y laissant surprendre,
Il peut m'être échappé quelque soupir trop tendre.
Vous vous étiez pour moi déclaré hautement,
Vous avez du mérite, & parliez en amant.
C'est par-là que dans l'ame un beau feu se consomme,
Un frere qui se cache est fait comme un autre homme ;
Et pour se faire aimer, a d'autant plus d'appui,
Que le sang en secret s'intéresse pour lui.

D. CÉSAR.

Quoi, vous repentez-vous d'avoir été capable
De suivre, en me voyant, un penchant favorable ?
D'avoir souffert mes soins ?

ISABELLE.

Ne me demandez rien.

D. CÉSAR.

Méritai-je si peu qu'on me veuille du bien ?
Soumis, passionné, suis-je indigne de plaire ?

ISABELLE.

Qu'ai-je à vous dire, hélas ! Quand vous êtes mon frere ?

D. CÉSAR.

Hé, du moins, dites-moi, si je ne l'étois pas,
Que de mes vœux offerts vous pourriez faire cas ;
Que votre cœur sensible aimeroit à se rendre.

ISABELLE.

Vous n'avez là-dessus besoin de rien entendre ;
Et vouloir à l'hymen pour jamais renoncer,
C'est.., J'en dis trop, pourquoi m'en osez-vous presser ?

D. CÉSAR.

Que de gloire pour moi !

ISABELLE.

Je sai qu'avec mon pere,
En prenant ce dessein, je me fais une affaire.
Il veut sans résister que je donne ma main.

D. CÉSAR.

Il vient de me l'apprendre.

ISABELLE.

Il le prétend en vain.
De mes sens abusés j'ai cru la flatterie ;
Plus d'hymen.

D. CÉSAR.

Quoi, ma sœur, & si je vous en prie ?
Voudrez-vous de ma main refuser un époux ?

ISABELLE.

Je pourrois l'accepter, s'il étoit tel que vous.

D. CÉSAR.

Fiez-vous-en à moi, dont la tendresse extrême
Me fait vous regarder comme un autre moi-même.

D. César de vos jours peut faire le repos,
Il est...

ISABELLE.

D. César ? Quoi, D. César d'Avalos,
Dont le bien fait, dit-on, tant de bruit à Séville ?

D. CÉSAR.

Lui-même.

ISABELLE.

Vous prenez un soin fort inutile.
Jamais homme ne fut jusques à maintenant,
Et de moins de mérite, & plus impertinent;
Un esprit bas, rampant, qui ne sent que la fange.

CARLIN.

Monsieur, entendez-vous ? Vers à votre louange.

D. CÉSAR.

On vous a prévenue avec un faux portrait,
Ma sœur, & D. César...

ISABELLE.

Non, il est trait pour trait.
Je ne m'abuse point.

D. CÉSAR.

Quoi ?

BÉATRIX.

Vous ayant en tête;
Tout autre auprès de vous, Monsieur, lui paroît bête;
Mais D. César n'est point si sot qu'elle vous dit,
Il a ce qui fait seul le mérite & l'esprit,
Des ducats à milliers.

ISABELLE.

Mais aussi la nature...

D. CÉSAR.

Encor, qui vous a fait cette belle peinture ?

ISABELLE.

Mes yeux.

D. CÉSAR.

Vous me raillez, ma sœur.

ISABELLE.

Mes propres yeux.
C'est la sottise même.

CARLIN.

On ne peut dire mieux;
Vous êtes en crédit, Monsieur.

ISABELLE.

Ainsi, mon frere,
Quoi que vous me disiez, quoi qu'ordonne mon pere..

D. CÉSAR.

Et vous-même avez vû ce D. César ?

ISABELLE.

Oui, moi.
Mais à ce que je dis ne donnez point de foi,
N'en croyez que vous seul, le voici qui s'avance.

D. CÉSAR.

Carlin, démêles-tu tout ceci ?

CARLIN.

Patience.

SCENE V.

D. CÉSAR, ISABELLE, D. PASCAL, BÉATRIX, CARLIN.

D. PASCAL.

AH! Mon cher, de Goa soyez bien revenu.
A certain air sournois je l'aurois reconnu,
Et juré mille fois, en voyant sa figure,
Que de son propre pere il est la géniture.
Vers le menton aussi je lui trouve de vous
Je ne sai quoi, non pas aussi beau ni si doux,
Mais assez approchant. Quoi qu'il en soit, beau-frere,
Touchez-là. Serez-vous jusqu'au soir à vous taire ?

Vous ne me dites mot.

D. CÉSAR.

De mon étonnement
Ne faites pas, de grace, un mauvais jugement.
Après avoir passé loin d'ici tant d'années,
Par un heureux retour voir mes courses bornées,
Arriver au moment qu'un homme tel que vous
Estime assez ma sœur pour s'en faire l'époux,
Un homme rare, en qui tout passe l'ordinaire,
C'est pour...

D. PASCAL.

Vous dites bien, si vous ne parlez guere;
Et ce ne sont point là selles à tous chevaux.
Peste! Les Indiens ne sont point des badauds,
On a là le bon sens.

ISABELLE *à D. César.*

M'avoit-on prévenuë?
Le portrait est-il faux?

D. PASCAL.

Pour votre bien venue.
Je veux presser la nôce, afin qu'en fêtoyant
Nous fassions amitié.

ISABELLE *à D. César.*

Vous êtes clair-voyant.
Me conseilleriez-vous...

D. CÉSAR.

Oui, ma sœur.

ISABELLE.

Quoi, mon frere?

D. CÉSAR.

Epousez D. César, vous ne sauriez mieux faire.

D. PASCAL.

Le brave homme!

ISABELLE.

Pas mieux?

D. PASCAL.

Nondea, je le maintiens,
On devient de bon goût parmi les Indiens,
Il se connoît en gens.

D. CÉSAR.

C'est de quoi je me pique.

D. PASCAL.

Votre sœur Isabelle est un peu lunatique.

D. CÉSAR *à Carlin.*

Isabelle! Vois-tu qu'il est de mon destin
Que j'aime une Isabelle!

ISABELLE.

Ah, mon frere!

D. CÉSAR.

Carlin,
Qu'elle est charmante!

ISABELLE.

Il faut l'avouer, j'eusse eu peine
A croire en vous pour moi ce sentiment de haine;
Car sur ce triste hymen me parler d'obéir,
L'appuyer contre moi, c'est plus que me haïr.

D. PASCAL.

Ah! Vous en faites donc ainsi la dégoûtée?
Sans le beau-frere, allez, vous seriez rejettée,
Et j'irois de ce pas, où me faisant honneur,
Je suis sûr que le oui se diroit de grand cœur.

ISABELLE.

Vous y pouvez aller; car je vous certifie
Que si c'est sur vos biens que votre amour se fie,
Je n'en fais aucun cas, & croi valoir assez,
Pour ne pas m'abbaisser autant que vous pensez.

D. PASCAL.

Vous vous abaisseriez en m'épousant?

ISABELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Gardez que je n'éclate, & qu'il ne vous en coûte.

D. CÉSAR.

Ah, ma sœur !

ISABELLE.

Qu'il éclate autant qu'il lui plaira ;
Je perdrai sans regret ce qu'il m'en coûtera.

BÉATRIX.

Hé, Madame.

D. PASCAL.

Oui ?

BÉATRIX.

Monsieur.

D. PASCAL.

Suffit, qu'elle y revienne ;
Ma famille vaut mieux mille fois que la sienne ;
Et si nous supputions, sans tout prendre en un tas,
Le quart d'un Avalos voudroit quinze Vargas ;
Soit dit sans offenser le Vargas, mon beau-pere.

D. CÉSAR *à Carlin.*

Vargas ?

CARLIN *à D. César.*

Si nous étions au logis du beau-pere ?

D. CÉSAR.

Il n'en faut point douter, Carlin.

D. PASCAL.

Dès maintenant,
J'en vais faire ma plainte au vieux pere Fernand.

D. CÉSAR *à Carlin.*

Entens-tu ?

CARLIN.

Quel mâtois ! Voyez-vous la surprise ?

D. CÉSAR *à Carlin.*

Sais-tu que je le crois notre homme à la valise ?

CARLIN.

Cela pourroit bien être.

D. CÉSAR.

Il faut m'en éclaircir.
Ne fâchez point ma sœur, je saurai l'adoucir ;
Quand j'aurai dit trois mots, elle sera traitable.

ISABELLE.

Quoi, vous-même vouloir me rendre misérable ?
Ah ! Qu'aux Indes encor n'êtes-vous retenu !
Du moins . . .

D. PASCAL.

Il a bien fait d'en être revenu.
Ma foi, j'en suis d'avis, qu'à Goa, pour vous plaire,
Le reste de ses jours on vous confine un frere.

D. CÉSAR.

C'est donc avec chagrin que vous me revoyez,
Ma sœur ?

ISABELLE.

J'en ai bien lieu.

D. CÉSAR.

Pas tant que vous croyez.
Vos intérêts me sont mieux connus qu'à vous-même.
Je suis pour D. César, je l'avoue, il vous aime,
Votre bonheur dépend de lui donner la main.

D. PASCAL *à Isabelle.*

Avisez, car à moins que ce ne soit demain,
Serviteur.

ISABELLE.

J'aime assez un amant qui menace.

BÉATRIX.

Madame.

D. CÉSAR.

Rendez-vous, ma sœur, de bonne grace,
Prenez pour D. César des sentimens plus doux ;
Aussi-bien je suis sûr qu'il sera votre époux.

ISABELLE.

Lui ? Vous en êtes sûr ?

D. CÉSAR.

Oui, je vous le répete.
Votre hymen est conclu, mon pere le souhaite,
Et, quoi qu'à son amour vous puissiez opposer,
Vous tiendrez à bonheur enfin de l'épouser,
J'en ai la certitude.

ISABELLE.

Et moi, je vous déclare,
A quoi que D. César contre moi se prépare,
Que la chose avec lui n'ira pas plus avant,
Et que, s'il faut parler, j'entre dans un couvent.
Avec vous là-dessus qu'il prenne ses mesures;
Viens.

BÉATRIX.

Qui vous a donné ces belles tablatures?
Monsieur, ne croyez pas...

ISABELLE.

Viens, te dis-je, sui-moi.

SCENE VI.

D. CÉSAR, D. PASCAL, CARLIN.

D. PASCAL.

LA petite lionne! Elle jase, ma foi.

D. CÉSAR.

Ne vous étonnez point d'une telle réponse.
Au reste, vous saurez que j'ai vû D. Alonse,
J'ai passé par Séville, où je fus averti
Que depuis quatre jours vous en étiez parti.
J'appris là votre hymen.

D. PASCAL.

Vous avez vû mon pere?
D. Alonse? A Séville?

D. CÉSAR.

Oui.

D. PASCAL *bas.*

La maudite affaire !

D. CÉSAR.

Il me parla, je croi, mais en termes confus,
Sur des lettres de change.

D. PASCAL.

Oui, pour vingt mille écus.
Aux mains de D. Fernand ces lettres sont remises.

D. CÉSAR.

Carlin.

CARLIN *bas.*

Nous vous tenons, excrocqueur de valises.

D. PASCAL.

Mon pere est homme... Allez, je lui ferai savoir
Que pour moi le beau-pere a bien fait son devoir.
Cependant je crains fort.

D. CÉSAR.

Vous n'avez rien à craindre,
Que ma sœur parle, crie, elle aura beau se plaindre,
Je me ris du couvent.

D. PASCAL.

Si nous pouvions, demain,
Il faudroit que sans bruit...

D. CÉSAR.

Mon pere a ce dessein;
Et je vais d'autant plus presser le mariage,
Qu'à me rendre à Burgos certain devoir m'engage.

D. PASCAL.

Quel ?

D. CÉSAR.

C'est pour y chercher un D. Pascal Giron;
Si je le trouve...

D. PASCAL.

Hé bien ?

D. CÉSAR.

Le connoissez-vous ?

D. PASCAL.

Non.

D. CÉSAR.

Il a fait d'un ami certaine raillerie,
Au talent de habler il joint l'effronterie ;
Dit-on, & je lui veux montrer aux yeux de tous...

D. PASCAL.

Cela mérite-t-il de vous mettre en courroux ?

D. CÉSAR.

Si l'on n'en disoit mot, il n'auroit qu'à poursuivre,
A de pareils hableurs, il faut apprendre à vivre ;
C'est un extravagant, un fat.

D. PASCAL.

Sans compliment ;
Je vous quitte, & vais voir le beau-pere un moment.

SCENE VII.

D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR.

QU'en dis-tu ?

CARLIN.

Vous avez bien rabattu sa joie.
Reste à vous découvrir...

D. CÉSAR.

J'en chercherai la voie ;
Mais sans tant me hâter, peut-être il seroit bon,
Comme ici D. Pascal fait connoître mon nom,
D'attendre sous celui que le hazard me prête,
Qu'avec nos obstinés mon affaire soit faite.

Si les parens du mort s'avisoient d'éclater,
Ce seroit D. Pascal qu'on viendroit arrêter.

CARLIN.

Quand on le coffreroit, la prise seroit belle,
Il le mérite bien; mais, Monsieur, Isabelle,
La pourrez-vous laisser si long-temps en erreur?

D. CÉSAR.

Plus ses dédains sont forts, mieux je lis dans son cœur.

CARLIN.

Elle étoit, en partant, dans un dépit extrême.

D. CÉSAR.

Qu'il m'est doux de me voir mépriser pour moi-même!

CARLIN.

Mais quand vous en riez, elle en souffre.

D. CÉSAR.

Allons voir
Quel mépris de nouveau j'en pourrai recevoir.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

D. FERNAND, ENRIQUE.

ENRIQUE.

Voilà ce qu'on m'écrit.

D. FERNAND.

Vous m'étonnez, Enrique;
Et quel rang parmi nous tenoit ce D. Fabrique ?
Ceux que le sang oblige à venger cette mort,
Sont-ce gens à ne point vouloir parler d'accord
Mon gendre a-t-il affaire à puissante partie ?

ENRIQUE.

Non pas, sans doute, assez pour lui coûter la vie;
Outre que l'action, à la prendre en rigueur,
Telle qu'on me la mande, est d'un homme de cœur;
Mais c'est toujours un mort, & tout mort embarrasse.

D. FERNAND.

Il faut agir en cour, nous obtiendrons sa grace.

ENRIQUE.

Si l'affaire est tombée en accommodement,
Nous en aurons bien-tôt plus d'éclaircissement.
Au moins, à voir le jour dont ma lettre est datée,
C'est de beaucoup trop tard qu'elle m'est apportée.
Comme avant cette mort D. Alonse avoit dit
Que son fils se viendroit marier à Madrid,
Et qu'on nous croit toujours ennemis, on veut croire
Qu'agissant contre lui, je dois en faire gloire,
Et que s'il est chez vous, comme on n'en peut douter,
Je prêterai la main à le faire arrêter;

Mais

Mais la division n'empêche point l'estime,
Et quand ma haine encor seroit plus légitime,
Le nom de votre gendre, & ce que je vous doi,
Contre ses ennemis lui répondroient de moi.

D. FERNAND.

Cette mort qu'il m'a tûe est sans doute l'affaire
Que me recommandoit la lettre de son pere.
Vous en donner l'avis, c'étoit bien s'adresser;
Mais, Enrique, avec moi c'est peu de commencer,
Vous protégez mon gendre, après ce bon office,
Souffrez avecque lui que je vous réunisse,
Je ne saurois vous voir plus long-temps ennemis.

ENRIQUE.

Ordonnez, je suis prêt, & tout vous est permis;
Mais comme D. César est plus fier qu'il ne semble,
Ne vous commettez point à nous trouver ensemble,
Que vous n'ayiez pris soin vous-même de savoir,
S'il pourra, sans aigreur, consentir à me voir;
Me montrant tout-à-coup, j'ai peur qu'il ne s'emporte.
Cependant empêchez quelques jours qu'il ne sorte,
Il s'est trop fait connoître en arrivant chez vous,
La nouvelle en est sue, il a force jaloux,
On l'épie, & pour lui la prison est à craindre.

D. FERNAND.

Je doute qu'il soit homme à se vouloir contraindre.
Du reste, de Goa mon fils est de retour.

ENRIQUE.

D. Lope est à Madrid?

D. FERNAND.

Oui, de ce même jour,
Absent depuis douze ans, le ciel me le renvoie.

ENRIQUE.

Croyez qu'avecque vous j'en partage la joie.
Quand D. César & moi nous serons réunis,
Il faudra que je vienne embrasser ce cher fils.

D. FERNAND.

Je vous le menerai, c'est à quoi je m'engage.

ENRIQUE.

Et l'aimable Isabelle ? A quand le mariage ?

D. FERNAND.

D. César n'a point eu le don de la charmer,
Quoi que j'en puisse dire, elle a peine à l'aimer ;
Et si je veux pour elle écouter ma tendresse,
Je dois suspendre au moins l'hymen dont il me presse.
Entre nous je ne sai si l'air provincial
Donne à certaines gens un trait original ;
Mais dans sa gaie humeur ce D. César s'oublie,
Et le bon sens toujours n'est pas de la partie.
Au portrait dont pour lui vous m'aviez prévenu,
Il faut vous l'avouer, je ne l'ai point connu,
Je lui croyois l'esprit poli, galant, docile.

ENRIQUE.

Depuis plus de deux ans que j'ai quitté Séville,
J'ignore ce qu'il est ; mais quand j'en suis parti,
C'étoit de mille dons un esprit assorti,
Je ne sai quoi d'aisé, du brillant, du solide.

D. FERNAND.

Il est brusque, & de tout en souverain décide.
Si l'hymen, dès demain, ne remplit ses desirs,
Il ne sait ce que c'est que pousser des soupirs,
Il est riche, & par tout peut choisir une femme.

ENRIQUE.

Ah ! D. César n'a point cette bassesse d'ame,
Il est civil, honnête, & dans ce que j'en sai...

SCENE II.

D. FERNAND, D. CÉSAR, D. PASCAL, ENRIQUE, CARLIN

D. FERNAND *voyant D. Pascal.*
Le voici qui paroît.

ENRIQUE *voyant D. César.*
C'est lui-même, il est vrai.

CARLIN.
Monsieur.

D. CÉSAR.
Je vois Enrique, il faut rentrer.

ENRIQUE.
Je pense
Qu'il auroit quelque peine à souffrir ma présence.
Je m'éloigne, & vous laisse en pouvoir d'obtenir
Qu'il consente à l'accord qui nous doit réunir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. PASCAL.

D. FERNAND.
De peur de vous choquer, vous voyez qu'il me quitte.

D. PASCAL.
Il pouvoit jusqu'au soir prolonger sa visite;
C'est à quoi nul de nous n'eût voulu s'opposer.
Vous autres vieux grisons, vous aimez à jaser,
Vous ne finissez point.

D. FERNAND.

Il eſt prudent & ſage,
Et pour ne pas aigrir les choſes davantage,
Il a voulu ſavoir avant que vous parler ...

D. PASCAL.

A moi? Qu'avons-nous donc enſemble à démêler?

D. FERNAND.

Rien; il m'a tout conté, c'eſt une bagatelle.

D. PASCAL.

La lune a-t-elle point diſloqué ſa cervelle?

D. FERNAND.

Il n'en faut point parler avec tant de mépris,
Enrique a du mérite, & chacun vaut ſon prix.

D. PASCAL.

Enrique ſoit; Enrique eſt pour moi peu de choſe.

D. FERNAND.

Vos différens n'ont point une aſſez juſte cauſe,
Il faut, pour vivre amis, mettre tout ſous le pied.

D. PASCAL.

Vous avez comme lui le timbre eſtropié,
Beau-pere.

D. FERNAND.

Vous pourriez parler mieux, ce me ſemble.

D. PASCAL.

Que diable auſſi veut-on que nous ayions enſemble?
Je ne l'ai jamais vû.

D. FERNAND.

Jamais vû!

D. PASCAL.

Non, jamais.

D. FERNAND.

Vous n'avez point tous deux ſur certains intérêts,
Lorſqu'un jour ſon avis fut ſi contraire au vôtre,
Qu'il fallut...

D. PASCAL.

Non, vous dis-je; il me prend pour un autre.

D. FERNAND.

Et dans ce même instant que vous êtes venu,
Pour D. César encore il vous a reconnu.

D. PASCAL.

D'Avalos?

D. FERNAND.

D'Avalos. Il est né dans Séville,
A du bien, des amis, connoît toute la ville;
Il ne s'y passe rien qui par lui ne soit su.

D. PASCAL *bas*.

Serois-je D. César sans m'en être apperçu?
N'importe, avouons tout.

D. FERNAND.

Çà, plus d'aigreur, mon gendre;
Enrique veut la paix, c'est trop vous en défendre.
L'accord vous déplaisant, pour en fuir l'embarras,
Vous auriez bien voulu ne le connoître pas;
De grace, oubliez tout, vous avez l'ame bonne;
S'il a dit quelque chose...

D. PASCAL.

Hé bien; je lui pardonne,
Mais à condition que je ne le verrai
Qu'après que de l'hymen j'aurai fait plein essai.

D. FERNAND.

Il ne mérite point ce reste de colere,
Il m'a montré pour vous une estime sincere;
Et, tout-à-l'heure encor, il vient de m'avertir
De ce que l'on hazarde à vous laisser sortir.

D. PASCAL.

Parce que je puis mettre une femme à son aise,
Il craint qu'on ne m'engage ailleurs? ne vous déplaise;
Je veux aller courir, voir, me faire prier;
Si l'on craint de me perdre, on peut me marier.
Je suis, jusqu'à demain, de l'épouse future
Le très-futur époux; passé cela, j'en jure,
Je porte le mouchoir où le cœur m'en dira.

D. FERNAND.

Vous serez satisfait, ma fille obéira.
Tantôt qu'elle a voulu jaser avec son frere,
Il l'a bien-tôt réduite au parti de se taire;
Voyant que pour l'hymen elle n'alloit pas droit,
Il vous l'a chapitrée.

D. PASCAL.

Il agit comme il doit.

D. FERNAND.

Mais craignez tout pour vous, si l'on vous voit paroître,
Chez moi pour D. César on a su vous connoître;
Et pour vous arrêter on est au guet.

D. PASCAL.

Comment?
M'arrêter? Et pourquoi?

D. FERNAND.

Le beau déguisement.
A quoi bon vous cacher, quand la chose est publique?
Quoi qu'il en ait coûté la vie à D. Fabrique,
On sait qu'en le tuant...

D. PASCAL.

Alte-là, s'il vous plaît.
Moi, j'ai tué?

D. FERNAND.

L'honneur...

D. PASCAL.

Je ne sai ce que c'est.
Suis-je un tueur de gens?

D. FERNAND.

On palliera l'affaire.
C'est d'elle assurément que m'écrit votre pere;
Quand il veut qu'on vous trouve au besoin du support.

D. PASCAL *bas*.

Tirons-nous de la lettre avouant cette mort.

[*haut.*]

Sur tous cas chagrinans j'ai recours au silence ;
Mais puisqu'enfin du fait vous avez connoissance . . .

D. FERNAND.

Oui, je sai que l'honneur qui vous a fait agir,
Vous doit sur cette mort empêcher de rougir.
Comment arriva-t-elle ?

D. PASCAL.

Ah, l'importun beau-pere !
Payons d'effronterie.

D. FERNAND.

En me contant l'affaire,
Enrique ne m'a point expliqué comme quoi . . .

D. PASCAL.

Ce détail est de lui plus séant que de moi ;
Puis qu'il a commencé, qu'il vous dise le reste.

D. FERNAND.

Sur les cas de bravoure on doit être modeste,
Je le sai, mais non pas s'en taire entierement.
Fût-ce duel, rencontre ?

D. PASCAL.

Environ.

D. FERNAND.

Mais, comment ?
Sur le pré ? Dans la rue ?

D. PASCAL.

Enfin, vaille que vaille,
Le mort mourut, & moi j'eus le champ de bataille.
C'est un mort bien complet, qu'un mort de ma façon.

D. FERNAND.

Il faut . . .

SCENE IV.

D. FERNAND, D. PASCAL, ISABELLE, BÉATRIX.

D. PASCAL.

Ah ! Vous voilà, mon aimable dondon.
Çà, qu'un peu moins de brun sur votre front se voie,
Le chagrin ne vaut rien, tournez-vous à la joie ;
Je vous donne l'exemple.

ISABELLE.

En puis-je profiter,
Quand Enrique me dit qu'on vous doit arrêter ?
Qui jamais auroit cru ce qu'il vient de m'apprendre,
Mon pere ? D. César...

D. FERNAND.

Il m'a tout fait entendre.
Cela n'est rien, ma fille, &, malgré les jaloux...

ISABELLE.

Quand un homme est tué, ce n'est rien, dites-vous ?

D. FERNAND.

Epargnant D. Fabrique, il eût passé pour lâche ;
Il a dû le tuer.

D. PASCAL.

Je vous l'ai... Qu'on me fache,
Par la mort... Avez-vous des ennemis secrets ?
Parlez, j'estramaçonne, & je vous en défais.

ISABELLE.

Si de vous seulement vous vouliez me défaire...

D. PASCAL.

De moi ?

D. FERNAND.

L'impertinente !

D. PASCAL.

D. PASCAL.

A vous le dé, beau-pere,
Vous pouvez bien user du pouvoir paternel;
Autrement, & j'en fais un serment solemnel,
Si vous ne la rendez, avant que le jour passe,
D'humeur à souhaiter d'emplifier ma race,
Je prens parti.

D. FERNAND.

De quoi vous chagriner? Demain
Vous la trouverez prête à vous donner la main.

ISABELLE.

Moi?

D. FERNAND.

Vous.

ISABELLE.

L'aveuglement pour moi seroit honnête;
L'épouser, & qu'ensuite on lui coupe la tête.

D. PASCAL.

Couper la tête! Diable, elle y va d'un plein saut.

ISABELLE.

Qu'il se tire d'affaire; ensuite, s'il le faut,
Je m'expliquerai net sur ce qui le regarde.

D. PASCAL.

Beau-pere, encore un coup, si vous n'y prenez garde;
Rien de fait entre nous. Il faut vous donner temps
De pouvoir seul-à-seul lui rendre le bon sens;
Et cependant j'irai...

D. FERNAND.

Ne sortez point, de grace,
S'il falloit...

D. PASCAL.

Que pour moi rien ne vous embarrasse.
Je vais vous envoyer le beau-frere, avec lui
Vous pouvez en résoudre encore tout aujourd'hui.
Cela fait, je déloge.

SCENE V.

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX.

D. FERNAND.

IL est donc fort honnête ;
Qu'une fille avec moi n'en fasse qu'à sa tête ?
En matiere d'époux vous allez à grands frais ;
Si l'on veut qu'il vous plaise, il faut le faire exprès.
Allez, pour vous punir, si je n'étois bon pere,
Vous voulez perdre tout, je vous laisserois faire.
Ne voir pas qu'un parti si riche, si puissant...

ISABELLE.

Le bien pour l'hyménée est un motif pressant ;
Mais à quoi voulez-vous, mon pere, qu'il m'engage,
S'il n'est accompagné de quelqu'autre avantage ?

D. FERNAND.

Quand on vous a nommé D. César pour époux,
Qu'on l'a laissé venir, que ne l'empêchiez-vous ?
Il falloit m'opposer alors votre scrupule.

ISABELLE.

Pouvois-je deviner qu'il étoit ridicule ?
Que son discours rempli de termes affectés...

D. FERNAND.

Taisez-vous, il vaut mieux que vous ne méritez.
C'est si votre morale en devient la maîtresse,
Dans votre cerveau seul que loge la sagesse ;
Et quand sur cet hymen nous sommes si pressans ;
Votre frere, ni moi n'avons pas le bon sens.

ISABELLE.

A parler franchement, j'admire que mon frere
Sur le choix d'un tel gendre à vos souhaits défere ;

D. FERNAND.

Il a tort, & son goût devroit choquer le mien.
Est-ce vous, Béatrix, qui l'instruisez si bien ?
Qui remplissez son cœur de ces belles idées ?

BÉATRIX.

Encor tout maintenant nous nous sommes grondées ;
Il ne tient pas à moi qu'elle n'ait le bon pli.
Je trouve D. César un époux accompli,
C'est le bien que j'en dis qui fait notre querelle ;
Je ne puis ... Mais que vois-je ?

D. FERNAND.

Ah ! Voici Sganarelle.

SCENE VI.

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX, SGANARELLE *avec un habit de deuil.*

D. FERNAND.

Bon jour.

SGANARELLE *pleurant.*

Bon jour, Monsieur. Qui se fût attendu ... ?

D. FERNAND.

Pourquoi tant sangloter ?

BÉATRIX *bas.*

C'est autant de pendu ;
Où vas-tu, malheureux ?

SGANARELLE.

La douleur qui me presse ... ;
Ah, Monsieur !

D. FERNAND.

Apprens-nous quel est cette tristesse,
D'où te vient ce grand deuil ?

SGANARELLE.

Monsieur, si je l'ai pris,
C'est à mon grand... Bon jour, ma pauvre Béatrix.

BÉATRIX.

Dieu te gard.

SGANARELLE *montrant Isabelle.*

Est-ce là la petite Barbete,
Qui n'étoit qu'un bouchon quand nous fîmes retraite?

BÉATRIX.

Elle-même,

SGANARELLE.

En douze ans comme une fille vient!
Je l'ai bien fait sauter.

BÉATRIX.

Est-ce qu'il t'en souvient?

SGANARELLE.

La voilà belle & grande.

BÉATRIX.

Assez.

SGANARELLE

Mon pauvre maître,
En partant de Goa, brûloit de la connoître;
Mais sa mort...

D. FERNAND.

Tu viens donc m'annoncer son trépas?
Il est mort?

SGANARELLE.

Si bien mort qu'il n'en reviendra pas.

D. FERNAND.

Et l'as-tu vû mourir?

SGANARELLE.

Oui, la mort de sa femme
L'a si bien tourmenté, qu'il en a rendu l'ame.

D. FERNAND.

Où donc est arrivé ce funeste accident?

SGANARELLE.

A Cadix, chez Gomez votre correſpondant,
En cinq jours. Il m'eſt dû la moitié de mes gages.

D. FERNAND.

Coquin.

SGANARELLE.

Comment, coquin?

D. FERNAND.

Hé!

SGANARELLE.

Quoi?

D. FERNAND.

Tu m'envisages!

SGANARELLE.

Les injures encor feront mon réconfort.

D. FERNAND.

Donc, tu voles ton maître, & ſoutiens qu'il eſt mort?

SGANARELLE.

Moi?

D. FERNAND *lui montrant D. Céſar.*

Regarde.

SCENE VII.

D. FERNAND, ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX, SGANARELLE, CARLIN.

SGANARELLE.

Au ſecours.

D. FERNAND.

Tu commences à craindre.

SGANARELLE.

La voix me manque, ah, ah!

D. CÉSAR.

Qu'a-t-il donc à se plaindre?

SGANARELLE.

Qu'il ne m'approche point, j'ai si peur des esprits...

D. FERNAND.

Ah! Monsieur Sganarelle, enfin vous voilà pris.

CARLIN *à D. César.*

Sganarelle! Monsieur, continuez la piéce;
C'est le valet du fils.

D. CÉSAR *à Sganarelle.*

Que cette frayeur cesse,
Et sachons seulement où sont les mille écus.

SGANARELLE.

Pouvez-vous...

D. CÉSAR.

Point de bruit, j'en sai trop là-dessus
Tu me les as volés.

SGANARELLE.

Volés?

D. CÉSAR.

Toi?

SGANARELLE.

Patience;
Pour un mort, vous n'avez guere de conscience.

D. CÉSAR *à D. Fernand.*

Que dit-il?

D. FERNAND.

Il prétend qu'arrivant à Cadix.
En cinq jours chez Gomez vous êtes mort

D. CÉSAR.

Tant pis,
Me voilà mal.

SGANARELLE *à D. Fernand.*

Il croit vivre encor?

D. FERNAND.

Quoi, tu penses

Te sauvêr du gibet par tes extravagances ?

D. CÉSAR.

Dans quelque chambre sûre il le faut enfermer.
Là...

D. FERNAND.

Non, puis qu'à le perdre il nous veut animer,
Tout droit à la potence il est juste qu'il meure.

CARLIN *à Sganarelle.*

Courage, il ne s'agit que d'un méchant quart d'heure;
C'est à quoi, dès long temps, tu dois t'être attendu.
N'es-tu pas bienheureux de n'être que pendu ?

SGANARELLE.

Au diable soient les morts, & toute leur séquelle.

BÉATRIX.

Que j'ai pitié de toi, mon pauvre Sganarelle !

D. FERNAND.

Sui-moi, certain caveau sera là bas ton fait,
Si tu n'y parles, va.

SGANARELLE.

J'ai dit ce que j'ai fait.

CARLIN.

Marchons vîte.

D. FERNAND.

Carlin, tiens-le-bien, qu'il n'échappe.

CARLIN.

Au cachot noir.

SGANARELLE.

Monsieur.

CARLIN.

Tu viendras dans la trape.

SCENE VIII.

ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX.

ISABELLE.

S'il fût ici venu quelque temps avant vous,
L'imposture eût trouvé tout crédit parmi nous;
Nous vous aurions cru mort.

D. CÉSAR.

Quand on ne perd qu'un frere,
Ma sœur, on se console, & la perte est légere.

ISABELLE.

Ne vous connoissant pas, je dois tomber d'accord
Que j'aurois moins senti l'ennui de votre mort;
Vous pleurant j'eusse au moins évité le supplice
Où de vos sentimens m'expose l'injustice.
Me vouloir engager à D. César?

D. CÉSAR.

Ma sœur,
Je ne prens son parti que pour votre bonheur,
Je vous l'ai déja dit.

ISABELLE.

Et quel bonheur attendre,
Quand je ne trouve en lui que du bien à prétendre?

D. CÉSAR.

Et si je vous disois que lors qu'on le connoît,
D. César n'est rien moins que ce qu'il vous paroît?

ISABELLE.

Ah, mon frere! Toujours, encor qu'il se déguise,
Il aura l'air choquant, dira quelque sottise;
Le dégoût que j'en ai ne se peut surmonter.

D. CÉSAR.

N'en jurez pas trop fort, je prétens vous l'ôter

ISABELLE.

Vous ?

D. CÉSAR.

Oui, j'ai pris plaisir, par des raisons secrettes,
A jouir quelque temps de l'erreur où vous êtes;
Mais enfin apprenez qu'on vous abuse tous,
Que le vrai D. César n'est point connu de vous,
Et qu'un extravagant qui tient ici sa place,
Lui dérobant son nom, vous gêne, & s'embarrasse.

ISABELLE.

Seroit-il vrai, mon frere ?

D. CÉSAR.

En pouvez-vous douter ?

ISABELLE.

J'admirois, à le voir, qu'on me l'eût pû vanter,
Un homme qui paroît n'aimer qu'à faire rire.

BÉATRIX.

J'y trouvois comme vous quelque chose à redire,
Je le cherchois en lui, mais je savois en gros
Qu'il étoit honnête homme, & j'étois en repos.
Ai-je eu tort de vouloir toujours le mariage ?

ISABELLE.

Mais quand cet imposteur joue un faux personnage,
Où le vrai D. César peut-il être ?

D. CÉSAR.

A Madrid.

ISABELLE.

En êtes-vous content du côté de l'esprit ?

D. CÉSAR.

Vous le verrez, du moins on l'estime à Séville,
Il a l'humeur accorte, obligeante, civile;
Et si depuis l'instant que nous nous sommes vûs,
Je l'aimois un peu moins, j'en pourrois dire plus;
Mais l'amitié séduit alors qu'elle est extrême.

ISABELLE.

Vous l'aimez donc, mon frere ?

D. CÉSAR.

A l'égal de moi-même.

ISABELLE.

S'il l'a pû mériter, il doit être parfait ;
Mais, mon frere, daignez m'achever son portrait.
L'air, les traits ?

D. CÉSAR.

Tel que moi. Ce rapport de visage
Est ce qui l'un pour l'autre à l'envi nous engage.
Le voulez-vous, ma sœur, accepter pour époux ?

ISABELLE.

Comment le refuser, s'il est fait comme vous ?
Mais ce faux D. César qu'ici l'on voit paroître,
Se dit le vrai, comment peut-il ne le pas être ?
Mon pere qui connoît l'écriture du sien,
A pour lui...

D. CÉSAR.

Là-dessus, ne me demandez rien.
Le temps éclaircira cet embrouillé mystere.

ISABELLE.

Allez donc en donner la nouvelle à mon pere,
Afin qu'instruit du piége, il puisse, en l'évitant,
S'assurer, s'il le faut, du fourbe qui le tend.

D. CÉSAR.

J'y vais ; mais, attendant que D. César vous voie,
Je pourrai lui parler ; que voulez-vous qu'il croie,
Ma sœur ?

ISABELLE.

Que s'il est tel que vous me l'avez peint...
Adieu, mon frere.

BÉATRIX *à D. César.*

On fuit, bonne marque, on vous craint.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. FERNAND.

J'Ai, pour les confronter, envoyé chez Enrique ;
Mais, mon fils, contre vous je crains qu'il ne s'explique ;
Lui-même, en le voyant, l'a tantôt reconnu.
Pour épouser ma fille il sait qu'il est venu,
Et par trop de raisons prend part à mes affaires,
Pour vouloir appuyer des fourbes si grossieres.

D. CÉSAR.

Je le sai ; mais croyez que, dès qu'il me verra,
Quoi qu'il ait pû vous dire, il le désavouera.
Les choses quelquefois se peuvent mal entendre.

D. FERNAND.

Mais il a regardé, vû, contemplé mon gendre.

D. CÉSAR.

Ses yeux, dans ce moment, l'auront mal éclairci,
Ils l'ont trompé.

D. FERNAND.

Les miens me trompent donc aussi ?
J'ai pour ce D. César, qui n'a pas l'art de plaire,
Reçu présentement des lettres de son pere,
Qui nous mande à tous deux que sur certaine mort
La partie est contente, & qu'on a fait l'accord.

D. CÉSAR.

L'accord est fait ? Tant mieux. J'attens de D. Alonse,
Sur des avis donnés, une prompte réponse,

Qui vous confirmera les choſes que je dis.

D. FERNAND.

Mais les vingt mille écus qu'il m'a par lui remis ?

D. CÉSAR.

Pur hazard.

D. FERNAND.

Croyez-moi, l'on cherche à vous ſurprendre,
Comme nouveau venu vous avez la foi tendre,
Quelqu'un hait D. Céſar, & vous a contre lui...

D. CÉSAR.

Non, je ne parle point ſur le rapport d'autrui,
Je connois D. Céſar.

D. FERNAND.

La choſe eſt difficile.
D'où ? Comment ? Et de quand ?

D. CÉSAR.

Je l'ai vû dans Séville.

D. FERNAND.

Dans Séville ! Avez-vous été là de Cadix ?

D. CÉSAR.

Suffit que je connois & le pere & le fils.
D. Alonſe, en partant, m'a chargé de vous dire,
Que de ce qu'il attend par le premier navire,
Puiſque vous le voulez, il vous mettra d'un quart ;
Que pour l'autre à charger l'avis eſt venu tard.

D. FERNAND.

Il vous l'a dit ?

D. CÉSAR.

Lui-même, & vous m'en pouvez croire.

D. FERNAND.

Carlin, ſon mal ſe paſſe, il a bonne mémoire.

CARLIN.

Il faut, avec le temps, eſpérer que ce mal...

D. FERNAND.

Il ſe ſouvient de tout,

CARLIN.

Monsieur, c'est l'air natal.
Hier encor, qui l'eût mis sur ce qu'il vous explique,
C'eût été de l'Hébreu, pour lui point de relique;
Les lieux nataux ouvrant les portes de l'esprit...

D. FERNAND.

Carlin fait de grands mots.

D. CÉSAR.

Et fort peu ce qu'il dit.

CARLIN.

Si je dis mal, du moins je sai ce que je pense.
Tâchez à ratraper votre réminiscence,
Tout le reste ira bien.

D. FERNAND.

Et quand pourrons-nous voir
Cet autre D. César?

D. CÉSAR.

Peut-être dès ce soir;
Nous sommes de Séville ici venus ensemble.

D. FERNAND.

Je ne sais où j'en suis, car enfin il me semble
Qu'Enrique à m'abuser n'ayant point d'intérêt,
Devroit m'avoir conté la chose comme elle est.
Pourquoi d'un imposteur appuyer l'entreprise?

D. CÉSAR.

Quand vous lui parlerez vous saurez la surprise.
Je crains peu que d'un fourbe il veuille être l'appui.

D. FERNAND.

J'entens quelqu'un qui monte, & peut-être est-ce lui.
Retirez-vous, mon fils, je veux de cette affaire,
Lui parlant seul-à-seul, pénétrer le mystere.

D. CÉSAR *bas à Carlin.*

Allons voir Isabelle, & l'amenons ici.

D. FERNAND *seul.*

Que peut prétendre Enrique à me tromper ainsi?

A croire un imposteur il m'a vû trop facile.
Tous ceux qui connoissoient la carte de Séville,
De mon gendre futur m'avoient dit trop de bien;
Pour le voir sans mérite, & ne soupçonner rien.
Son abord, ses discours remplis d'extravagance ...

SCENE II.

D. FERNAND, ENRIQUE.

Apprenez-moi de vous ce qu'il faut que je pense,
Enrique. Vous voyez qu'on cherche à me duper,
Qu'on me joue; & vous-même aidez à me tromper.

ENRIQUE.

J'aide à vous tromper? Moi?

D. FERNAND.

Vous avez vû mon gendre?

ENRIQUE.

Oui, tantôt un moment.

D. FERNAND.

Comme on peut se méprendre;
En avez-vous assez examiné les traits?

ENRIQUE.

Rien ne m'est plus connu.

D. FERNAND.

C'est D. César?

ENRIQUE.

Oui.

D. FERNAND.

Mais
En êtes-vous bien sûr?

ENRIQUE.

Autant que de moi-même.

D. FERNAND.

D. César d'Avalos?

ENRIQUE.

Ma surprise est extrême.
Pourquoi ces questions?

D. FERNAND.

Pourquoi? Si je vous dis
Que c'est un imposteur, en croirez-vous mon fils?
Il connoît D. César.

ENRIQUE.

Quoi, votre fils peut dire...

D. FERNAND.

Qu'à mon bien, sous ce nom, un imposteur aspire;
Qu'il n'est point D. César.

ENRIQUE.

C'est qu'il le connoît mal.

D. FERNAND.

Il prétend le savoir pourtant d'original.

ENRIQUE.

J'appuyerois contre vous un lâche stratagême!
Je l'ai vû, croyez-moi, c'est D. César lui-même.

D. FERNAND.

Voyez-le de nouveau, pour n'en pouvoir douter.

SCENE III.

D. FERNAND, ENRIQUE, BÉATRIX.

BÉATRIX *à D. Fernand.*

Cette lettre est pour vous, on vient de l'apporter.

D. FERNAND.

Fais venir D. César. [*Béatrix rentre.*]

ENRIQUE.

Qu'il vienne.

D. FERNAND.

Autre aventure,
La lettre eſt de Cadix, je connois l'écriture,
C'eſt Gomez qui m'écrit. Me pardonnerez-vous . . .

ENRIQUE.

Liſez, les complimens ſont bannis d'entre nous.

D. FERNAND *lit.*

JE ne me ſuis point hâté de vous écrire les funeſtes nouvelles que Sganarelle vous a portées. Je ne doute point que vous n'en ayiez été fort ſurpris. La mort de D. Lope m'a tellement touché, que j'ai peine encore à m'en remettre. Il n'eſt rien qu'on n'ait fait pour le ſauver. Les remédes ſe ſont trouvés ſans force, & tout l'art des médecins n'a pû empêcher qu'il n'ait été emporté en cinq jours d'une fiévre continue. Sganarelle vous dira les ſoins que j'ai pris à lui faire rendre les derniers honneurs,

ENRIQUE.

L'avis eſt ſurprenant. Qu'eſt-ce qu'il vous en ſemble ?
Votre fils eſt-il mort, & vivant tout enſemble ?
Les termes ſont précis.

D. FERNAND.

Vous m'y voyez rêver.

ENRIQUE.

Je craindrois . . .

D. FERNAND.

Permettez que je puiſſe achever.

En arrivant chez moi il y a fait décharger douze caiſſes bien conditionnées, dont vous pouvez diſpoſer. J'exécuterai ponctuellement vos ordres, & prens part à votre douleur autant qu'on le peut faire.

Votre très-humble ſerviteur, GOMEZ.

ENRIQUE.

ENRIQUE.

Les caisses chez Gomez par D. Lope laissées,
Doivent causer unpeu de troubles à vos pensées.
Le fait est positif.

D. FERNAND.

C'est de quoi m'occuper.

ENRIQUE.

Mais celui qui prétend que j'ose vous tromper,
Qu'appuyant un faux nom j'ai part au stratagême,
Dites, seroit-il point quelqu'imposteur lui-même,
Qui chez vous introduit en qualité de fils,
Sous des traits ressemblans vous auroit tous surpris?

D. FERNAND.

La lettre de Gomez, sans doute, m'embarrasse.
Je trouve du mystere en tout ce qui se passe;
Et le retour d'un fils dont on m'écrit la mort,
Causeroit quelque trouble à l'esprit le plus fort.
Mais, pour tout éclaircir, commençons par mon gendre.
Voyez, qu'en dites-vous? M'a-t-on voulu surprendre,

SCENE IV.

D. FERNAND, D. PASCAL, ENRIQUE.

D. FERNAND à D. Pascal.

Plus de froideur, Enrique est prêt d'y renoncer.

D. PASCAL.

Encore Enrique?

D. FERNAND.

Allons, il faut nous embrasser.

D. PASCAL.

Vous avois-je pas dit, impatient beau-pere,
Qu'une si prompte paix n'étoit pas nécessaire?

Il va faire le fier de se voir recherché,
Cependant c'est lui seul qui gagne en ce marché.
En fera-t-il un pas ?

D. FERNAND *à Enrique.*

Voyez-le bien, de grace;
Observez tous ses traits.

D. PASCAL.

Si l'accord l'embarrasse,
Je l'en quitte, & suis prêt à ne parler de rien.

ENRIQUE.

Tout cela se dit-il par forme d'entretien ?

D. FERNAND.

Daignez le regarder.

D. PASCAL.

S'il ne l'a pas en tête,
Vous l'en pressez en vain, c'est une fiere bête.
Voyez comme en silence il tient son quant à moi,
Dieu me damne, il se moque & de vous & de moi,
Beau-pere.

D. FERNAND *à Enrique.*

Vous rêvez ?

ENRIQUE.

Je n'ai rien à vous dire.
C'est un jeu qui vous plaît; d'accord, songeons à rire.

D. FERNAND.

Vous croyez que je ris ?

ENRIQUE.

Oui, sans doute.

D. PASCAL.

Voilà
Comme il est sans rencune ? Allons donc, touchez là.

D. FERNAND.

Cette froideur, Enrique, a droit de me surprendre.
Quand mon gendre pour vous...

ENRIQUE.

C'est donc là votre gendre ?

D. PASCAL.

Votre gendre ? Oui, son gendre, & des mieux engendrés.

D. FERNAND.

Hé bien, qu'est-ce ?

ENRIQUE.

Usez-en comme vous en voudrez ;
Je ne dis mot. Un pere est maître en sa famille,
Et peut, comme il lui plaît, disposer de sa fille ;
Mais si vous prétendez . . .

D. PASCAL.

Beau-pere, je suis las
D'entendre un harangueur à qui je ne plais pas.
Je suis ici venu par l'ordre de mon pere,
S'il faut rompre, rompons, volontiers

D. FERNAND.

Sans colere ;
Mon gendre.

D. PASCAL.

Est-ce qu'ailleurs je pourrois trouver pis ?
Allez, si ce n'étoit D. Lope votre fils,
Qui m'aime, qui sait vivre, & me demande grace,
Quand sa sotte de sœur me parle avec audace,
J'aurois déja dix fois . . . Je m'en vais le chercher,
Lui conter mes raisons ; & si, sans le fâcher,
Je puis vous planter là, vous & sœur Isabelle,
Tenez-vous tout planté.

SCENE V.

D. FERNAND, ENRIQUE.

ENRIQUE.

LA franchise est nouvelle.
Quel est ce digne gendre, & par quel changement
Manquez-vous de parole à D. César ?

D. FERNAND.

Comment,
Je manque à D. César ? C'est lui qui sort.

ENRIQUE.

De grace,
Entendons-nous. Celui qui nous quitte la place,
C'est D. César ?

D. FERNAND.

Lui-même.

ENRIQUE.

Ah, si c'est lui, j'ai tort
D'avoir dit qu'il étoit d'un esprit doux, accort.

D. FERNAND.

Vous riez ?

ENRIQUE.

D. César ? Un fou le pourroit être ?

D. FERNAND.

Vous-même ici tantôt l'avez su reconnoître.

ENRIQUE.

Quand avec vous ici j'ai tantôt discouru,
Je l'avoue, à mes yeux D. César a paru ;
Mais . . .

D. FERNAND.

Vous le revoyez, que voulez-vous me dire ?
C'étoit le même.

ENRIQUE.

Quoi, ce fou qui se retire,
Est celui qui tantôt s'est montré ?

D. FERNAND.

D'aujourd'hui
Il n'est entré céans aucun autre que lui.

ENRIQUE.

Et c'est lui que j'ai vû ?

D. FERNAND.

Lui, vous dis-je.

ENRIQUE.

Sans doute,
Vous avez vos desseins, pour moi, je n'y vois goutte.

D. FERNAND.

Je vous comprens bien moins. Encor, si vous disiez
Qu'il ne vous paroît plus ce que vous le pensiez,
Qu'à D. César, de loin, l'ayant trouvé semblable,
De près la différence à vos yeux est notable.
Mais, Enrique, nier que dans ce même lieu

ENRIQUE.

Oui, je le nie. Adieu.
Vous vous divertissez.

D. FERNAND.

M'abandonner, Enrique !

ENRIQUE.

Que puis-je, quand pour vous mon zéle en vain s'explique.

SCENE VI.

D. FERNAND, ISABELLE, D. CÉSAR; BÉATRIX, ENRIQUE, D. PASCAL, CARLIN.

D. CÉSAR *à Isabelle.*

C'Est à moi de parler, soyez présente à tout;
Les débats seront grands, si je n'en viens à bout.

D. PASCAL.

Approchez, j'ai besoin de votre témoignage.

ENRIQUE.

Hé bien, prétendez-vous contester davantage?
Voici D. César.

D. FERNAND.

Lui? C'est mon fils?

ENRIQUE.

Votre fils?

D. FERNAND.

D. Lope qui revient de Goa.

ISABELLE.

Béatrix.

ENRIQUE.

Du retour de Goa j'ignore le mystere,
Mais, pour lui, j'en suis sûr, D. Alonse est son pere.

D. FERNAND.

Vous en êtes sûr?

ENRIQUE.

Oui, je ne m'abuse point;
C'est D. César.

ISABELLE *bas à Béatrix.*

Serois-je heureuse jusqu'au point
Qu'il ne fût pas... Je n'ose en former l'espérance.

BÉATRIX.

Ecoutons.

D. CÉSAR.

Il eſt temps de rompre le ſilence.

Oui, Monſieur, vous voyez D. Céſar.

D. FERNAND.

Juſtes dieux !

D. Céſar ! Mais comment n'en pas croire mes yeux ?
Si j'oſe être pour vous, j'entens qu'ils vous accuſent;
Ils me montrent D. Lope.

D. CÉSAR.

Et ces yeux vous abuſent;
Par des traits reſſemblans, ce ſont témoins ſurpris.

ISABELLE.

Se pourroit-il... Ah, ciel !

D. FERNAND.

Vous n'êtes point mon fils?

D. CÉSAR.

Non.

ENRIQUE.

Gomez de ſa mort vous écrit la nouvelle.

D. FERNAND.

Mais vous avez tantôt reconnu Sganarelle ?

D. CÉSAR.

Je l'ai fait pour jouir quelque temps d'un faux nom;
Et quand au vol...

CARLIN.

Monſieur, il eſt de ma façon;
Béatrix m'a nommé Sganarelle, & pour rire
J'ai fait...

BÉATRIX.

Mais cependant le malheureux ſoupire;
On l'entend au caveau qui pouſſe les hauts cris.

D. CÉSAR.

On l'en retirera.

D. FERNAND.

Je n'ai donc plus de fils ?
Quand je croi le revoir, D. Lope cesse d'être.

D. CÉSAR.

Oublïez-vous qu'en moi vous le voyez paroître ?

D. FERNAND.

C'est un soulagement à ma douleur bien doux ;
Mais ce fourbe, à ma fille arrivé pour époux,
Qui se dit D. César, quel est-il ?

D. CÉSAR.

Pour l'apprendre ;
On m'a dit qu'il me cherche ; il faut ici l'attendre.
Soyons amis, Enrique, à l'heure où je me voi
Il manque...

ENRIQUE.

D. Fernand vous répondra de moi.

D. FERNAND.

Plus je veux de ses traits trouver la différence,
Et plus avec mon fils j'y vois de ressemblance.

D. CÉSAR.

Si vous doutez encor, je puis justifier....

D. FERNAND.

Non, tout s'explique trop pour ne s'y pas fier ;
Et j'ai, sans doute, au ciel bien des graces à rendre,
Qu'ayant à perdre un fils, quand je fais choix d'un gendre,
Par un enchaînement de bonheur inouis,
Dans ce gendre choisi je retrouve ce fils.

ENRIQUE.

Oubliez cette perte, & d'une ame contente
Donnez ordre à l'hymen qui charme son attente.

D. CÉSAR *à Isabelle.*

Hé bien, pour vous, Madame, est-ce quelque douceur
De voir que vous cessiez si-tôt d'être ma sœur ;

Et

Et suis-je à condamner de vous avoir gênée,
Quand j'ai de D. César appuyé l'hyménée ?

ISABELLE.

Si l'amour a sur vous un pouvoir absolu,
Ce que j'en ai souffert ne vous a pas déplû.

D. FERNAND.

Notre fourbe paroît, il faut...

D. CÉSAR.

Laissez-moi faire.

SCENE DERNIERE.

D. FERNAND, D. CÉSAR, D. PASCAL, ENRIQUE, ISABELLE, BÉATRIX, CARLIN.

D. PASCAL.

SOyez le bien trouvé, je vous cherchois, beau-frere,
En deux mots comme en cent, je suis fort dégoûté
Des sots raisonnemens de votre parenté.
L'un fait l'homme important, l'autre la délicate;
Et ce vilain monsieur, encor de fraîche date,
A ce qu'il m'a paru, semble n'approuver pas
Que...

D. CÉSAR.

Je viens d'appaiser tous ces petits débats;
Comme une longue absence efface tout, Enrique
A d'abord mal connu D. César.

D. PASCAL.

Qu'il s'explique,
J'ai l'honneur placé haut. Veut-il douter de moi ?
Que je sois D. César ?

ENRIQUE.

Non, c'est lui que je voi.

D. PASCAL.

Si c'est lui ?

ENRIQUE.

Je me rens.

D. PASCAL.

La méprise étoit bonne.

Douter de D. César ! Je le suis en personne,
Entre les Avalos César très-signalé.

CARLIN *à part.*

Ah ! Fourbe de César, vous serez régalé.

D. FERNAND.

Vous lui pouvez nommer vos parents de Sévilie,
Il connoît tout.

D. PASCAL.

Cela seroit fort inutile.

Tant mieux s'il les connoît, laissons-les en repos.

D. FERNAND.

Mais . . .

D. PASCAL.

Il n'est question ici que de trois mots,
Peut-on conclûre, ou non ?

D. FERNAND.

Oui, sans plus de remise,
Ma fille, à D. César votre main est promise,
Donnez-la, j'y consens.

D. PASCAL.

Mais sans en rechigner,
Autrement, marché nul.

ISABELLE.

Non, j'y crois trop gagner,
Pour ne pas obéir avec toute la joie . . .

D. PASCAL.

Ah ! Vous entrez en goût à la fin. Si j'emploie

Tout mon talent de plaire, il faudra que bien-tôt...
Mais d'où vient que...

[*D. César reçoit la main d'Isabelle.*]

D. CÉSAR.

Sa main m'est donnée en dépôt,
Tant que j'aie avec vous éclairci le mystere
D'une étroite amitié que vous me voulez taire;
On vient de m'assurer que D. Pascal Giron
N'étoit qu'un avec vous.

D. PASCAL.

Vous savez bien que non.

D. CÉSAR.

C'est un fourbe achevé, qui, quoiqu'il se déguise...

CARLIN.

Ah! D. Pascal Giron, vous rendrez la valise.

D. PASCAL.

[*bas.*] [*haut.*]
La valise! A propos, j'oubliois un portrait
Que pour vous de mon pere un fameux peintre a fait,
Il faut vous le donner, qu'on apporte ma male.
Guzman, holà, Guzman. [*D. Pascal s'enfuit.*]

BÉATRIX.

Monsieur, comme il détale!

D. FERNAND.

Et vîte, Béatrix, nous sommes affrontés.

CARLIN.

J'ai bon pied. S'il m'échappe...

D. FERNAND.

Aux voleurs, arrêtez,
Coupez-lui le passage, empêchez qu'il ne sorte.

BÉATRIX.

Sans Carlin c'étoit fait, il eût gagné la porte;
Il l'a pris au colet, & le ramene ici.

D. FERNAND.

Ah, ah! Mon cavalier, vous décampez ainsi?

D. PASCAL.

J'ai craint d'être importun ; mais, sans tant de paroles,
En quoi vous suis-je utile ?

D. FERNAND.

Et mes cinq cent pistoles ?

D. PASCAL.

Bon.

D. FERNAND.

Parlons net.

D. PASCAL.

Hé bien, çà, de bonne amitié
Composons,

D. FERNAND.

Composons ?

D. PASCAL.

J'en rendrai la moitié ;
Sinon, dès à présent, je prens la négative.
Faites preuve.

D. FERNAND.

Comment !

D. PASCAL.

Il faut que chacun vive ;
Je perds encore assez à n'être point l'époux

[*à D. César.*]

De cette belle infante ; & tout cela, par vous.
Je m'oppose à la fête, à moins qu'on m'indemnise ;
Il y ya trop du mien.

D. CÉSAR.

Il parle avec franchise ;
Prenons ce qu'il rendra sans contestation.

[*à D. Fernand.*]

Pour le reste, Monsieur, je suis sa caution ;
Il faut lui donner lieu de partager ma joie.

D. PASCAL.

Si l'on cherche un brave homme, en voici la monnoie.

D. FERNAND *á D. Pascal.*

Je ne vous quitte point, allons compter.

CARLIN.

Et moi ?

D. CÉSAR.

Avec cinq cens écus Béatrix est à toi ;
Voi si tu lui plairas.

CARLIN.

Cinq cens écus ! Ma chere.
Qu'est-ce ? Cinq cens écus.

BÉATRIX.

C'est le moyen de plaire,
Prens-les.

CARLIN.

Quand nous serons mariés, touche-là,
Nous irons, si tu veux, trafiquer à Goa.

FIN.

CIRCÉ,

TRAGÉDIE.

ORNEÉ DE MACHINES,
de changemens de théatre,
& de musique.

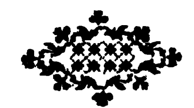
ARGUMENT.

LE ſujet de cette piéce eſt tiré du 14. Livre des métamorphoſes d'Ovide.

Glaucus de ſimple pêcheur qu'il étoit, ayant été changé en dieu marin, devint éperduement amoureux de Sylla, fille de Phorcus, & ne pouvant toucher ſon cœur, il alla implorer le ſecours de Circé, qui voulant attirer Glaucus, & prendre le parti pour elle-même, employa tout le pouvoir de ſes charmes pour s'en faire aimer. Le dépit de n'avoir pû venir à bout de ſon deſſein, porta ſi loin ſon reſſentiment, que pour ſe venger, elle empoiſonna une fontaine où Sylla avoit accoutumé de s'aller baigner. Cette malheureuſe nymphe ne s'y fut pas ſi-tôt plongée, qu'elle vit naître des chiens, qui s'attachant à ſon corps, l'effrayerent par leurs aboyemens ; & l'horreur qu'elle eut d'elle-même dans ce déplorable état, fut ſi forte, qu'elle

s'alla précipiter dans la mer, où elle fut changée en un rocher qui a conservé son nom, & contre qui les flots se brisant, imitent par le bruit qu'ils font, les aboyemens des chiens qui avoient fait son supplice.

Je n'ai rien ajouté à cette fable, que Mélicerte aimé de Sylla, & cette même Sylla changée en néréide après tous ses malheurs, pour avoir lieu de finir la piéce par un spectacle de réjouissance. Le succès de cette piéce a été grand, & il ne s'en faut pas étonner, puisqu'on n'avoit rien vû jusqu'ici de si beau, ni de si surprenant que les machines qui en ont fait le principal ornement.



ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS.

LA FORTUNE.

LA RENOMMÉE.

L'AMOUR.

LA GLOIRE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LES ARTS.

LES PLAISIRS.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.

NÉPTUNE.

LE SOLEIL.

VÉNUS.

GLAUCUS, amant de Sylla. } dieux marins.
PALÉMON, confident de Glaucus.
MÉLICERTE, prince de Thébes.

CIRCÉ, fille du Soleil.

SYLLA.

DORINE, } Nymphes de Circé.
FLORISE,
ASTÉRIE,

CÉLIE, } Nymphes de Sylla.
MÉLISSE,

CINQ SATYRES.

SILVIE.

TIRCIS.

UNE DRIADE.

UN FAUNE.

PROLOGUE.

LA toile qui cache le théatre étant levée, laisse paroître un temple de riche architecture, que la Gloire a fait élever pour le Roi. L'ordre en est composite, avec plusieurs arcades & colonnes de jaspe d'Orient, dont les bases & chapiteaux sont d'or, aussi-bien que les modillons & les fleurs de lys qui sont les ornemens des corniches & des frises. Le haut du temple est fini par un attique où se voit un buste de héros directement au-dessus de chaque milieu des chapiteaux. Les suppots des colonnes sont des piedestaux qui représentent une partie des conquêtes du Roi, & les superbes bâtimens qui se sont faits, ou qui ont été embellis sous son régne. Au-dessus de chaque piedestal, il y a différentes figures peintes en saillies & isolées, qui toutes, ainsi que les bustes, représentent par leurs attributs, ou les vertus particulieres que posséde cet auguste monarque, ou les arts qu'il prend soin de faire fleurir. L'effet que font ces figures est d'autant plus beau, que se trouvant chacune entre deux colonnes, elles forment une juste symétrie, qui ne sauroit être que très-agréable à la vûe. Vers le milieu du temple s'éleve une maniere d'arc triomphal, soutenu par huit colonnes d'ordre Ionique, avec une espece d'attique au-dessus de la corniche où le roi est représenté. La Victoire & la gloire sont à ses côtés, dont l'une lui présente une couronne, & l'autre une branche de laurier, le tout de marbre blanc. On voit dans le fond du temple un autel de marbre serpentin. Il est orné de colonnes, figures, festons de fleurs & trophées d'armes.

Les yeux se sont à peine arrêtés sur toutes ces magnificences, qu'on découvre Mars dans un char orné de tous

ce qui peut le faire connoître pour le dieu qui préside aux combats. Il paroît au plus haut des nues, & s'abaissant vers le temple, il y voit arriver la Fortune portée sur un nuage qu'elle quitte au même temps que Mars descend de son char. Après avoir regardé ce temple avec des marques d'indignation & de surprise, ils commencent le prologue ensemble.

SCENE PREMIERE.

MARS, LA FORTUNE.

MARS.

Quoi! La Fortune sans bandeau?

LA FORTUNE.

Je viens de l'arracher moi-même,
Pour voir l'éclat pompeux de ce temple nouveau.
Mais d'où vient qu'à l'aspect d'un ouvrage si beau,
Le dieu Mars fait paroître une douleur extrême?

MARS.

Puis-je voir, sans chagrin, qu'un mortel à mes yeux,
Des honneurs qu'on me doit emporte l'avantage?
Je sai bien que LOUIS est un roi glorieux,
En qui mille vertus, par un noble assemblage,
Offrent à révérer le plus parfait ouvrage
Qui jamais ait marqué la puissance des dieux;
Mais parce qu'il se fait admirer en tous lieux,
Ai-je mérité qu'on m'outrage?
Voyez ce que ce temple ajoute à son renom;
Voyez sur cent tableaux avec quel soin la Gloire

A tracé la brillante histoire
Des merveilleux exploits qui consacrent son nom.
C'est là que les plus grands courages,
D'un zéle tout soumis écoutant la chaleur,
Viennent par d'assidus hommages
Honorer la prudence unie à la valeur.
Cependant mes Autels, où par toute la terre
L'encens se prodiguoit pour les moindres hazards,
Sont négligés de toutes parts.
On regarde LOUIS comme dieu de la guerre,
Et l'on ne songe plus à Mars.
D'un si honteux mépris c'est trop souffrir l'audace,
J'en punirai l'injure, & ce temple détruit,
Va dans le monde entier étaler à grand bruit
Ce que peut un dieu qui menace.

LA FORTUNE.

Si LOUIS des mortels vous dérobe les vœux,
N'ai-je pas même plainte à faire ?
Tout le monde à l'envi pour devenir heureux,
N'aspiroit toujours qu'à me plaire ;
Mais depuis que la gloire a par tout l'univers
De cet auguste Roi fait briller le mérite,
Pour le suivre chacun me quitte,
Et je vois mes temples déserts.
Cette foule qui plaît, quand même elle importune,
Dédaignant mes faveurs, brigue son seul appui ;
Il me ravit mes droits, & ce n'est plus qu'en lui
Qu'on songe à chercher la fortune.
Jugez à me voir sans honneurs,
Jusqu'où va l'ennui qui me presse,
Car c'est en vain que le nom de déesse
Me fait attendre encor quelques adorateurs.
De quelque rang qu'on soit, les biens seuls qu'on dispense

Nous attirent ces vœux pressans
Dont nous aimons la déférence ;
Et les dieux qui sont sans puissance,
Ne reçoivent guére d'encens.

MARS.

Je vois venir l'Amour. Qu'aura-t-il à nous dire ?

LA FORTUNE.

La Renommée arrive aussi ;
Mais lorsque son emploi de tous côtés l'attire,
D'où vient qu'elle s'arrête ici ?

[L'amour & la Renommée paroîssent portés chacun sur un nuage.]

SCENE II.

MARS, LA FORTUNE, LA RENOMMÉE, L'AMOUR.

LA RENOMMÉE.

N'En soyez point surpris, le pénible voyage
Où jusqu'au bout de l'univers,
Pour vanter ses vertus chez cent peuples divers,
Le monarque des lys de jour en jour m'engage,
M'a déja tant de fois fait traverser les airs,
Qu'il faut qu'en m'arrêtant enfin je me soulage.
Dans les siécles passés j'ai bien vû des héros.
Alexandre & César m'ont donné de la peine,
Mais au moins dans leur course ils reprenoient haleine,
Et me laissoient quelque repos.

LOUIS n'en connoît point, son ame toujours prête
A s'éprouver dans les combats,
A peine a médité la plus haute conquête,
Qu'à la Victoire il fait suivre ses pas.
Chaque instant de sa vie est un nouveau miracle.
Vingt princes dont il fut l'appui,
Arment vainement contre lui ;
A ce qu'il entreprend rien ne peut mettre obstacle ;
Et ces jaloux de sa grandeur,
Forcés par tout à céder la victoire,
Ne combattent jamais que pour lui faire honneur,
Et donner du lustre à sa gloire.
Ainsi, pour m'acquitter de ce que je lui dois,
J'ai beau presser mon vol, & me hâter de dire
Ce qu'avec moi tout l'univers admire,
Mes cent [illegible]chés pour lui s'ouvrent tout à la fois,
[illegible]'y puis encor suffire.

MARS.

[illegible] il ne faut rien dissimuler ;
[illegible] La plainte me paroît nouvelle.
Qu[illegible], vous, qui si souvent sur des contes en l'air
R[illegible] mille fois la même bagatelle,
[illegible]ous vous fachez d'avoir trop à parler ?

LA RENOMMÉE.

Je prens sans murmurer tout l'emploi qu'on me donne,
Mais enfin j'ai peine à souffrir
D'être forcée à discourir
Toujours de la même personne.
Sur chaque nouveauté, comme en tout elle plaît,
J'aime à dire ce que je pense ;
Et si je ne prens intérêt
Qu'à célébrer le nom du grand Roi de la France,
Tous les exploits que les autres feront,

A ce compte demeureront
Ensevelis dans le silence.
Je veux bien toutefois ne parler que de lui;
Mais ce qui cause mon ennui,
C'est de voir quand je publie
Toutes ses grandes actions,
On les prend pour des fictions,
Et l'on m'accuse de folie.
Qui pourroit croire aussi ce qu'on a vû deux fois?
Il paroît, & soudain une province entiere
Se fait un heureux sort de servir de matiere
Au triomphe éclatant qui la met sous ses loix?
Je crois le voir encor, toujours infatigable,
Courant, volant par tout, sans jamais s'arrêter,
Etre chef & soldat, résoudre, exécuter,
Et seul à soi-même semblable,
Chercher dans le péril tout ce qui peut flatter
L'ardeur de gloire insatiable
Qui porte les héros à s'y précipiter.
Mais c'est peu que forcer de superbes murailles:
Voyez-le dans le même temps,
Par l'effroi de son nom gagner plus de batailles.
Qu'on n'en donnoit autrefois en vingt ans.
Après cela, que puis-je faire?
Toutes ces grandes vérités
Ne semblent-elles pas des contes inventés,
Et, lorsque je les dis, m'estime-t-on sincere?

L'AMOUR.

Vous en donnez si souvent à garder,
Qu'il est bon qu'une fois vous en soyiez punie;
Mais par LOUIS quand ma gloire est ternie,
Moi, l'Amour, n'ai-je pas tout sujet de gronder?
Depuis le pouvoir qu'il me vole,
Dont il use comme du sien,

Je suis une vraie idole
Qui ne semble bon à rien.

LA FORTUNE.

D'où ce chagrin peut-il naître,
Quand nous voyons que ce grand Roi,
En gagnant tous les cœurs, chaque jour fait connoître...

L'AMOUR.

Mais c'est par lui qu'il s'en rend maître;
Et ce n'est pas mon compte à moi;
Car enfin je voudrois qu'il me dût quelque chose;
Mais j'ai beau parmi tous mes traits,
Pour faire que des cœurs par mon ordre il dispose,
En aller choisir tout exprès:
D'eux-mêmes à l'envi, sans qu'on les sollicite,
Ces cœurs tout-à-coup enflammés,
Se rendent tous à son mérite,
Et, sans que je m'en mêle, ils s'en trouvent charmés.

MARS.

Et c'est à quoi l'Amour prend garde!
Pourvû que tout vous soit soumis,
Que vos droits soient bien affermis,
Qu'importe...

L'AMOUR.

Passe encor pour ce qui le regarde;
Mais ce qui fait tout mon ressentiment,
Et m'est une peine cruelle,
C'est que lorsqu'avec une belle,
J'ai fait l'union d'un amant,
Et qu'elle en croit les nœuds serrés si fortement,
Que rien ne sauroit plus l'arracher d'auprès d'elle,
Si LOUIS dans sa noble ardeur
Court où l'appelle son grand cœur,

L'amant, quoique plein de tendresse,
Se reproche un honteux repos,
Et quitte aussi-tôt sa maîtresse,
Pour suivre les pas du héros.
Elle s'en plaint, elle en soupire,
Et par sa disgrace fait voir
La foiblesse de mon empire.

LA RENOMMÉE.

Que n'usez-vous alors de tout votre pouvoir,
Pour rappeller ceux que la guerre attire?

L'AMOUR.

Il ne tient pas à le vouloir;
Mais j'ai beau faire, j'ai beau dire,
Charmés de voir LOUIS, de marcher sur ses pas,
Quelque flatteur que pour eux je puisse être,
C'est un enfant qui parle, ils ne m'écoutent pas,
Et les combats
Auprès de leur auguste maître,
Ont pour eux plus d'appas
Que les plus tendres feux qu'en leurs cœurs j'ai fait naître.
Ainsi la guerre est un malheur
Qui me rend inutile, & c'est de quoi j'enrage;
Je me trouve accablé de honte & de douleur,
Et tandis que LOUIS fait briller sa valeur,
Je joue un méchant personnage.
Mais, que vois-je?

SCENE III.

LA GLOIRE, MARS, LA RENOMMÉE, LA FORTUNE, L'AMOUR.

LA GLOIRE.

LA Gloire, à qui le ciel toujours
Donna les héros à défendre,
De ce temple où j'ai soin chaque jour de me rendre,
Je viens d'entendre vos discours.
En vain, dieu des guerriers, dont la fiere puissance
Vous fait redouter des mortels,
Vous prétendez détruire les autels
Que j'ai fait élever au héros de la France;
Il mérite encor plus, & n'est point, comme vous,
Incessamment rempli d'un aveugle courroux.
Lorsqu'il entreprend quelque guerre,
C'est pour mieux maintenir de légitimes droits,
Ou pour confondre ceux qui, méprisant les rois,
Se veulent ériger en tyrans de la terre.
Rendez-lui donc justice, & dans tous ses combats
Vous-même accompagnez ses pas.
Ainsi de vos fureurs on ne pourra se plaindre;
Et secondant LOUIS, qui par tout sait charmer,
En même temps que vous vous ferez craindre,
En même temps vous vous ferez aimer.

[*à La Fortune.*]

La Fortune, je le confesse,
A sujet de se chagriner.
Elle est d'un sexe à voir avec quelque tristesse
Que ses adorateurs l'osent abandonner;

Mais qu'elle se fasse justice,
Ses bienfaits sont souvent suivis de trahison;
Elle ne fait jamais de bien que par caprice,
Et le dieu des François n'en fait que par raison.
Il récompense le mérite,
Sans même qu'on l'en sollicite;
Et pour se rétablir, la Fortune aujourd'hui
Doit se ranger auprès de lui.
On oubliera son inconstance,
Et par un surprenant effet,
On lui croira de la prudence;
Et c'est ce qu'on n'a jamais fait.
[*à la Renommée.*]
Pour vous répondre aussi, Déesse,
Le travail est pénible à remplir votre emploi;
Mais le charme qu'on trouve à parler d'un grand Roi,
Ne demande-t-il pas qu'on en parle sans cesse?
Depuis que par l'ordre des cieux
Vous publiez les merveilles
Et des hommes & des dieux,
En avez-vous jamais raconté de pareilles,
Ni de qui le récit vous fût si glorieux?
Quand au demi-héros qui prennent pour offense,
Que de leurs noms obscurs vous fassiez peu d'état,
A quoi bon vous charger d'actions sans éclat,
Dont jamais l'avenir ne prendra connoissance?
Malgré le vain orgueil dont ils sont éblouis,
Laissez-les dans la poussiere,
Et donnez-vous toute entiere
A publier des exploits inouis;
Dites plus que jamais cent héros n'ont pû faire;
Vous n'aurez qu'à nommer LOUIS,
Et dans tout l'univers on vous croira sincere.
[*à l'Amour.*]
Vous souffrez, je le connois bien,
J'entre dans votre inquiétude;

Demeurer sans pouvoir, est un destin bien rude,
Et je plains fort l'Amour qui ne s'occupe à rien ;
Mais venez voir LOUIS, & tâchez de lui plaire,
Attachez-vous à le considérer,
A voir sa gloire, à l'admirer,
Et vous aurez assez à faire.

L'AMOUR.

Je veux suivre votre conseil.

LA FORTUNE.

Chacun doit déférer aux avis de la Gloire.

LA RENOMMÉE.

Ainsi que vous je le veux croire.

MARS.

Voyons auparavant ce temple sans pareil.

LA GLOIRE.

Vous pouvez l'admirer ensemble,
Il mérite bien vos regards ;
Mais il faut qu'en ce lieu j'assemble
Les plaisirs & les plus beaux arts ;
Par mon ordre ils s'en vont paroître,
Et par leurs chansons & leurs jeux,
Marquer au plus grand Roi que le ciel ait fait naître,
Ce qu'ils doivent au soin qu'il daigne prendre d'eux.

Dans le temps que Mars & les autres divinités qui ont paru dans le prologue, s'avancent dans le temple, pour en mieux examiner les beautés, la musique sort d'un des côtés du théatre, avec un livre de tablature à la main ; elle est suivie des arts, tant libéraux que méchaniques, qui sont l'agriculture avec un habit couvert d'épis d'or, & tenant une bêche ; la navigation, vêtue d'un taffetas de la Chine, à la maniere des matelots ;

l'orféuvrerie, chargée de chaînes d'or & de pierreries; la peinture, tenant une palete & un pinceau; la guerre une épée; la géométrie, un compas; l'astronomie, un globe; la sculpture, un ciseau. La comédie paroît de l'autre côté, tenant un masque, & accompagnée des plaisirs. La chasse qu'on met ensemble au nombre des plaisirs & des arts, se faisant voir la premiere vêtue de verd, & tenant un dard. La mascarade la suit bizarrement habillée, avec un cornet à la main. On voit ensuite la pêche qui tient une ligne; la paume, une raquette; le jeu des cartes; la bonne chere, un flacon d'or; & la danse, une poche. Après avoir par quelques figures, & par leurs différentes actions, donné des marques de ce qu'ils représentent, la comédie & la musique chantent ensemble le dialogue suivant.

DIALOGUE DE LA MUSIQUE & de la Comédie.

LA COMÉDIE.

Pour divertir LOUIS, unissons-nous ensemble;
Il est le plus grand des mortels;
Et quand pour lui la Gloire éleve des autels,
Il faut que la Musique assemble
Ce que ses tons les plus charmans.
Peuvent à mon théatre ajouter d'ornemens.

LA MUSIQUE.

Pour ce grand Roi qui sur la scéne;
Voit si souvent tes charmes éclater,
J'aimerois assez à chanter,
Mais j'ai si peu de voix qu'on ne m'entend qu'à peine.

CEUX DES COMÉDIENS qui représentent une partie des ARTS & des PLAISIRS.

Si tu nous veux souffrir, nous pourrons t'en prêter.

LA COMÉDIE & LA MUSIQUE ensemble.

Unissons-nous pour célébrer la gloire
Dont brille l'auguste LOUIS.

LA MUSIQUE seule.

De son éclat, par tout, les peuples éblouis,
Consacrent son grand nom au temple de mémoire:

LA COMÉDIE & LA MUSIQUE ensemble.

Unissons-nous pour célébrer sa gloire.

Tous ensemble.

Vantons ce grand nom comme eux.
Jamais exploits si fameux
Ne firent parler l'histoire.

LA COMÉDIE & LA MUSIQUE, avec UN DES ARTS.

Ils sont tels que nos neveux.
Refuseront de les croire.

Tous ensemble.

Chantons, unissons-nous pour célébrer sa gloire.

LA MUSIQUE seule.

Sur des exploits moins glorieux,
On a placé parmi les dieux
Le héros dont le nom fut grand & redoutable;
LOUIS a droit plus qu'eux à l'immortalité,
LOUIS, qui tous les jours fait une vérité
Des vains prodiges de la fable.

LA COMÉDIE & LA MUSIQUE.

Ses ennemis, de ses armes frappés,
Sont à vanter son nom eux-mêmes occupés,
Lui voyant entasser victoire sur victoire.

Tous ensemble.

Vantons ce grand nom comme eux.
Jamais exploits si fameux
Ne firent parler l'histoire.

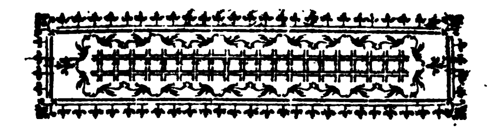
LA COMÉDIE & LA MUSIQUE, avec UN DES ARTS.

Ils sont tels que nos neveux
Refuseront de les croire.

Tous ensemble.

Chantons, unissons-nous pour célébrer sa gloire.

FIN DU PROLOGUE.



CIRCÉ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théatre du prologue fait place à une décoration moins réguliere, mais qui, dans son irrégularité, ne laisse pas d'avoir des beautés qui plaisent également à la vûe. Elle représente une plaine, où diverses ruines marquent les restes de quelques palais démolis, & le tout dans une si agréable variété, qu'elle n'a aucune partie qui ne fasse paroître quelque chose de différent. Au bout de cette plaine on découvre une montagne d'une grandeur prodigieuse. Elle est fertile dans le bas en plante & fleurs bâtardes, & à mesure qu'elle s'éleve, elle devient aride, formant des rochers peu remplis de verdure, & entre-coupés de chemins. Le sommet laisse voir un palais ruiné & désert, avec un grand horison tout autour, ensorte que la montagne est isolée, & paroît naturelle aux yeux.

SCENE PREMIERE.

GLAUCUS, PALÉMON.

PALÉMON.

'ADMIRE, à dirai vrai, cette délicatesse,
Sylla tient votre cœur charmé,
Vous n'aspirez dans l'ardeur qui vous presse,
Qu'à l'unique bonheur de vous en voir aimé;
Et lorsque votre rang vous peut aider à plaire,
Vous vous obstinez à le taire.
Vous passez pour un prince illustre & glorieux,
Que l'on révére dans la Thrace;
Et c'est choisir d'assez nobles ayeux,
Que de faire un Borée auteur de votre race.
Borée, en ces cantons de frimats & de glace,
S'est acquis un renom qui fait bruit en tous lieux;
Mais, lorsque d'un rival l'amour vous embarrasse,
Si l'aimable Sylla savoit qu'entre les dieux
Le destin vous a donné place,
Vos desseins n'en iroient que mieux.
Laissez là d'un mortel la trompeuse apparence,
Et prenez de Glaucus la fiere majesté;
Pour forcer un cœur qui balance,
L'éclat de la divinité
Manque rarement de puissance.

GLAUCUS.

Ah! Palémon, crois-tu qu'on puisse avoir jamais,
Quand on est bien touché, l'ame trop délicate?
Et quelque doux penchant qui pour nos cœurs combatte,

L'amour qui contraint les souhaits,
A-t-il quelque chose qui flatte ?
Si me faisant connoître pour Glaucus,
J'obtiens que Sylla me préfére,
Pourrai-je m'applaudir de ses dédains vaincus,
Quand son ambition voulant se satisfaire,
Aura plutôt en moi, pour finir mon tourment,
Regardé le dieu que l'amant ?
Comme prince mortel, dans mon amour extrême,
Je voudrois lui pouvoir faire agréer mes vœux,
Obtenir son cœur d'elle-même,
Et la voir sensible à mes feux,
Sans qu'elle sût que c'est un dieu qui l'aime.

PALÉMON.

Si comme dans Borée il vous a pû choisir
Le sang que vous feignez vous avoir donné l'être,
Vous l'imitiez dans le brûlant desir
Que l'amour autrefois dans son ame fit naître,
Vous n'auriez pas le goût si différent du sien.
Charmé de la belle Orithie,
Il fit l'amant soumis, en prit le doux maintien,
Et d'abord les soupirs furent de la partie ;
Mais voyant qu'auprès d'elle ils ne servoient de rien,
Sans tenir au respect sa flamme assujettie,
Il employa la force, & s'en trouva fort bien.

GLAUCUS.

Ah ! Ne me parle point de suivre son exemple.
Moi, tâcher d'être heureux par un enlevement !

PALÉMON.

Soupirez donc toujours, la matiere est bien ample,
Quand un rival en est le fondement.
Sylla, vous le savez, regrette Mélicerte,
Pour ce prince Thébain son cœur est enflammé.

GLAUCUS.

Oui, je sai qu'il en est aimé,
Et c'est la cause de ma perte.

Mais enfin, tout-à-coup, disparu de ces lieux,
Sans l'avoir préparée aux chagrins de l'absence,
Par ce départ injurieux
Il semble qu'à mon espérance
Il abandonne un bien si précieux.
Il me faut ménager un temps si favorable.
Ainsi, je veux pour fléchir sa rigueur,
Lui jurer tout l'amour dont le plus tendre cœur
Se soit jamais trouvé capable;
Et si les vifs transports d'une si belle ardeur
La laissent à mes vœux toujours inéxorable,
Je ferai briller à ses yeux
L'honneur que j'ai reçu d'être au nombre des dieux.
Peut-être que déja la nymphe Galatée,
Qui sait tout le secret de mon déguisement,
Aura nommé Glaucus à Sylla pour amant;
La chose entre elle & moi s'est ainsi concertée,
Pour découvrir son sentiment;
Et pour peu que d'un dieu l'hommage l'ait flattée,
Si comme prince enfin je me vois sans espoir,
Parlant comme Glaucus, j'aurai quelque pouvoir.
Ce n'est pas qu'il soit sûr qu'elle veuille se rendre,
Il est d'orgueilleuses beautés
Qui font gloire de se défendre
De l'amour des divinités.
Apollon autrefois fut l'amant le plus tendre,
Et l'offre de son cœur soumis, passionné,
Ne put toucher la trop fiere Daphné.

PALÉMON.

Mais à quand découvrir que le prince de Thrace
Cache en vous ce Glaucus que l'on ne connoît pas?

GLAUCUS.

Laisse à ma flamme encor rendre quelques combats;
Malgré ce que je souffre à voir Sylla de glace,
Je perds ce que l'amour a de plus doux appas,
Si Glaucus dans son cœur peut seul me donner place.

PALÉMON.

L'être divin, sans doute, est un grand bien,
Le privilége en est commode;
Mais pour moi, je voudrois qu'au moins ce fût la mode,
Que les dieux pûssent tout, & ne souffrîssent rien.

GLAUCUS.

C'est l'arrêt du sort, nous ne sommes,
En matiere de passions,
Que ce qu'ici bas sont les hommes;
Et si des transformations
Les miracles nous sont possibles,
L'heur d'être plus ou moins sensibles
Ne suit pas nos intentions.
Par nous les volontés ne sont jamais forcées;
Et quand l'amour nous a touchés,
Pénétrer dans les cœurs, lire dans les pensées,
Sont droits qui nous sont retranchés.
Il est bon, après tout, qu'une telle impuissance,
Laissant craindre & douter, irrite le desir,
L'incertitude anime l'espérance;
Et nous aimerions sans plaisir,
Si nous n'aimions qu'avec pleine assurance
De ne trouver aucune résistance
Dans l'objet que l'amour nous auroit fait choisir.

PALÉMON.

Comme je n'aime pas la peine,
J'y serois, je l'avoue, un peu moins délicat;
Et quoique vaincre sans combat
Ne soit pas pour une ame vaine
Un triomphe de grand éclat,
J'aimerois à trouver la victoire certaine.
Témoin les belles que voici,
Dont chacune avec moi prend différente route;
Je vois la fiere sans souci,
Et je ne fais le radouci
Qu'auprès de celle qui m'écoute.

SCENE II.

GLAUCUS, PALÉMON, CÉLIE, MÉLISSE.

GLAUCUS.

Quoi, seules sans Sylla ?

CÉLIE.

Derriere ce côteau
Elle a trouvé la nymphe Galatée,
Avec qui, par respect, elle s'est arrêtée.

GLAUCUS.

Sans cette occasion, il m'eût paru nouveau
Que vous l'eussiez ainsi l'une & l'autre quittée.
Que m'en apprendrez-vous, & que dois-je espérer
Du pur amour que je lui fais paroître ?

CÉLIE.

Sa fierté peut ne pas durer ;
Mais qui risque sur un peut-être,
A quelquefois long-temps à soupirer.

MÉLISSE.

Seigneur, si vous m'en voulez croire,
Vous cesserez d'aimer qui ne vous aime pas,
Vous devez cet effort au soin de votre gloire ;
Et c'est vous ravaler trop bas,
Que de céder une victoire
Dont vous voyez qu'on fait si peu de cas.

CÉLIE.

Contre l'amour Mélisse est toujours animée,
Et dit plus qu'elle ne feroit.

MÉLISSE.

Il est vrai que jamais je n'eûs l'ame enflammée ;
Mais le dépit me guériroit,
Si j'aimois un moment sans que je fusse aimée.

GLAUCUS.

Non, vos conseils sont superflus,
Mélisse, il faut que j'aime, & le destin l'ordonne;
Mais lorsque tout mon cœur à Sylla s'abandonne,
Qu'ai-je en moi qui me doive attirer ses refus?
Mon rival vaut-il tant qu'elle me le préfere,
Quand il s'agit de choisir un époux?
Et suis-je fait d'un air...

CÉLIE.

Non, Seigneur, au contraire,
Air, taille, mine, port, tout est brillant en vous;
Et vous auriez le cœur de quelqu'une de nous,
Si quelqu'une de nous avoit l'heur de vous plaire.

MÉLISSE.

Qui cherche à prévenir d'un air si gracieux,
Doit se sentir d'humeur à ne se point défendre.

CÉLIE.

Sans doute, je tiendrois le parti glorieux,
Car, comme vous, je ne veux pas le prendre
Sur le ton fier & sérieux;
Mais, soit dit sans blesser le pouvoir de vos yeux,
Qui vous donne droit de prétendre
Jusqu'à la tendresse des dieux?
Celle qu'on voit qui se défend le mieux,
Est quelquefois la plus prête à se rendre.

PALÉMON.

Célie est sans façon, & je l'aime par-là.

CÉLIE.

A quoi peut servir la grimace?

GLAUCUS.

Quoi, toujours Mélicerte est aimé de Sylla,
Quoique par son absence il m'ait quitté la place;
Il l'ose abandonner, sans qu'on sache en quel lieu
Son ingratitude l'entraîne;
Point d'excuses, aucun adieu,
Et les soupirs d'un prince, & peut-être d'un dieu,

Ne pourront contre lui révolter l'inhumaine ?
La constance est, sans doute, un peu hors de saison;

CÉLIE.

Voilà ce que c'est qu'une femme.
Quand de l'amour le doucereux poison
S'est une fois emparé de son ame,
Il la brouille si bien avecque sa raison,
Que la plus noire trahison
Peut à peine éteindre sa flamme.
J'ai beau, pour vous servir, peindre votre rival
De toutes les couleurs qui repoussent l'estime,
De son éloignement j'ai beau lui faire un crime,
Sylla soutient que je le connois mal,
Et croit brûler pour lui d'un feu si légitime,
Que dans l'ardeur de le revoir,
Elle veut de Circé faire agir le pouvoir.

GLAUCUS.

De Circé! quoi, Célie . . .

CÉLIE.

Oui, dès aujourd'hui même
Elle songe à se rendre au palais de Circé.

GLAUCUS.

Je l'apperçois qui vient. Ciel, faut-il que je l'aime,
Si de son cœur par ma tendresse extrême,
Mon indigne rival ne peut être chassé ?

SCENE III.

GLAUCUS, SYLLA, PALÉMON, CÉLIE, MÉLISSE.

GLAUCUS.

QU'avez-vous résolu, Madame ?
Dois-je toujours languir, & languir sans espoir ?

SYLLA.

Je vous l'ai déja dit, j'estime votre flamme.
Prince, & vos vœux offerts auroient touché mon ame,
Si sur moi Mélicerte eût eu moins de pouvoir.

GLAUCUS.

Doit-il le conserver, ce pouvoir qui me tue,
Quand il aime assez peu pour vous abandonner?
Sa fuite est-elle à pardonner?
Il vous quitte, il renonce au bien de votre vûe,
Et vous voulez vous obstiner
A lui garder la foi qu'il a reçue.

SYLLA.

Qu'il en soit digne, ou non, tout est égal pour vous;
Je dois toujours l'aimer, s'il m'est toujours fidéle;
Et si de son départ la cause est criminelle,
Tous les hommes par lui méritent le courroux,
Où pour venger ma gloire un juste orgueil m'appelle,
Et je leur dois jurer à tous,
Pour le crime d'un seul, une haine éternelle.

GLAUCUS.

Quoi, regarder ce crime ainsi qu'un attentat
Que partagent tous ceux qu'un beau feu vous attire?

SYLLA.

De l'amour une fois on peut suivre l'empire,
Au péril de faire un ingrat;
Mais, dès qu'on est trompé, l'épreuve doit suffire;
Et pour peu qu'elle ait fait d'éclat,
Qui de nouveau peut croire un amant qui soupire,
N'a pas sur la fierté le cœur bien délicat.

GLAUCUS.

Rigoureuse maxime! A quoi me réduit-elle,
Si rien ne vous la fait changer?

SYLLA.

Je n'aime pas l'esprit léger;
Et si j'aime une infidéle,

Jamais passion nouvelle
N'aura de quoi m'engager.

GLAUCUS.

Ah ! Si vous connoissiez jusqu'où pour vous la mienne
Pousse les transports de mon cœur !

SYLLA.

Je les crois pleins de la plus vive ardeur ;
Mais que voulez-vous qu'elle obtienne,
Lorsqu'un dieu même éprouve ma rigueur ?
Je viens de quitter Galatée,
Qui m'a peint de Glaucus le violent amour,
Je ne l'ai qu'à peine écoutée ;
Tout céde à Mélicerte, & j'attens son retour.

GLAUCUS.

Il est juste qu'un dieu sur un mortel l'emporte ;
Et si Glaucus brûle pour vous,
Ce choix à votre gloire importe,
Je le verrai sans en être jaloux.
Au moins ce me sera quelque chose de doux,
Que mon malheur au plus haut rang vous porte,
Et ma douleur sera moins forte
Par l'avantage de l'époux.

SYLLA.

Prince, l'ambition ne régle point ma flamme ;
Et si j'avois encore à choisir un amant,
Je ne m'attacherois qu'au seul empressement,
Lui seul pourroit tout sur mon ame.
Ainsi, tout dieu qu'il est, si Glaucus écouté
De mon cœur se rendoit le maître,
Ce seroit moins par sa divinité,
Que par l'amour qu'il me feroit paroître.

GLAUCUS.

Quoi, d'un dieu pour époux faire si peu de cas,
Qu'un mortel lui soit préférable ?

SYLLA.

C'est à force d'aimer que l'on se rend aimable ;

Et je ne me figure pas
Que d'un amour ſolide & ſtable
Un dieu chériſſe aſſez l'appas,
Pour en être long-temps capable.

GLAUCUS.

C'eſt mal juger des dieux, qu'avoir ce ſentiment.

SYLLA.

Leur flamme eſt ſi-tôt amortie,
Qu'on les peut croire tous portés au changement.
Le ſoleil n'a-t-il pas abandonné Clitie,
Lui qui ſembloit l'aimer ſi tendrement?
Croyez-moi, leur amour n'approche point du nôtre.
Si c'eſt gloire qu'un dieu, quand on l'a pour époux,
Il en faut eſſuyer mille chagrins jaloux;
Et Jupiter lui-même, à le dire entre nous,
N'eſt pas meilleur mari qu'un autre.

GLAUCUS.

Mais par ſon peu d'amour quels ennuis aujourd'hui
Ne vous cauſe pas Mélicerte?

SYLLA.

Il eſt vrai, je ſoupire, & ce n'eſt que par lui
Qu'aux ſoupirs mon ame eſt ouverte.
Il s'eſt éloigné ſans me voir,
Sans m'apprendre en quel lieu ſon mauvais ſort l'éxile;
A le faire chercher mon ſoin eſt inutile,
Je demande, m'informe, & n'en puis rien ſavoir.
Son incertaine deſtinée
A mon eſprit flottant cauſe mille embarras,
Il peut être infidéle, il peut ne l'être pas;
Mais enfin je puis voir ma peine terminée,
Et ſortir de ce mauvais pas.
Il eſt un ſûr moyen d'éclaircir le myſtere
De ſon départ précipité.

GLAUCUS.

Employez-le, Madame, & faites vanité

D'étaler à mes yeux ce qui me désespere.
Pour moi, qui vois que de vous plaire
Tout espoir désormais à ma flamme est ôté,
Je ne serai plus arrêté
Par un respect qui m'est contraire.
Je vais devenir téméraire;
Et pour réduire enfin votre ingrate fierté,
Il n'est rien que je n'ose faire.

SYLLA.

C'est pour l'amour un assez doux appas;
Que chercher à se faire craindre.

GLAUCUS.

Si le mien va trop loin ne m'en accusez pas,
C'est vous qui le voulez contraindre
A recourir aux attentats.
Pour forcer vos desirs, je vais mettre en usage
Ce qu'en vain...

SYLLA.

Adieu, Prince, il faut me retirer,
Pour ne rien ouir davantage.
Je vois que votre amour commence à s'égarer,
Et vous estime assez pour vouloir ignorer
L'indiscrette chaleur où son transport l'engage.

GLAUCUS.

Madame, encore un mot.

SYLLA.

Je n'écoute plus rien.

GLAUCUS.

Je vous suivrai par tout, & malgré vous, sans cesse,
Je me plaindrai de l'ennui qui me presse.

SCENE IV.

PALÉMON, CÉLIE.

PALÉMON.

TOut de bon, Célie, est-il bien
De se montrer ainsi tigresse ?

CÉLIE.

Sylla se pique trop d'avoir le cœur constant
Pour un ingrat qui l'a quittée.
Pour moi, qui serois rebutée,
Si l'on m'en avoit fait autant,
Je prendrois sans façon l'ordre de Galatée.

PALÉMON.

Ainsi l'amour d'un dieu te toucheroit le cœur ?

CÉLIE.

N'en déplaise au prince ton maître,
Un dieu, plus qu'un mortel, en aimant fait honneur ;
Et si le moindre d'eux me montroit quelque ardeur,
Malgré ce qu'en mon ame un autre auroit fait naître,
Je m'en ferois un sensible bonheur.

PALÉMON.

Voilà comme au brillant courent toutes les femmes ;
Elles ont beau jurer fidélité,
L'amour ne tient jamais contre la qualité,
Et malgré les plus belles flammes,
L'amant au plus haut rang monté,
Est celui qui toujours peut le plus sur leurs ames.

CÉLIE.

Va, va, tu n'en ferois pas moins.
Malgré ce que tu m'as débité de fleurettes,
Si parmi nos nymphes coquettes
Quelqu'une étoit d'humeur à recevoir tes soins. . . .

PALÉMON.

Tes affaires alors pourroient bien être faites,
Car tu veux qu'avec toi je parle franchement.

CÉLIE.

Sans doute. Mais Sylla s'avance dans la plaine,
Il me la faut rejoindre promptement.

PALÉMON.

Nous la rattraperons, ne t'en mets point en peine;
J'ai beaucoup à te dire, écoute seulement.

CÉLIE.

Pas deux mots.

PALÉMON.

Pas deux mots! Quoi, refuser d'apprendre....

CÉLIE.

Si le cœur te dit d'en conter,
Ces trois belles auront tout loisir de t'entendre,
Et je veux bien te laisser coqueter.

PALÉMON.

Elles pourront long-temps m'attendre,
Je t'aime trop pour te pouvoir quitter.

SCENE V.

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

FLORISE.

CIrcé doit préparer un charme d'importance,
Puisqu'en cette montagne elle a voulu chercher
Les herbes qu'elle-même elle vient d'arracher,
Et dont l'entiere connoissance
Est un secret qu'elle aime à nous cacher.

ASTÉRIE.

Seroit-ce que déja lasse de sa conquête,
Au prince Mélicerte elle manque de foi,

Qu'il

Qu'à s'en défaire elle s'apprête,
Et qu'elle cueille ici de quoi
Le métamorphoser en bête?

DORINE.

C'est de tous ses amans le déplorable sort.
Après les plus fortes tendresses
Dont elle est prodigue d'abord,
Un état mille fois plus fâcheux que la mort,
Devient le fruit de ses promesses.

ASTÉRIE.

Voir les uns transformés en loups,
Les autres d'un lion endosser la figure,
C'est une terrible aventure.

DORINE.

Ne vaudroit-il pas mieux qu'à quelqu'une de nous,
Quand Circé d'un amant a juré la disgrace,
Elle cédât les vœux dont l'offre l'embarrasse?

ASTÉRIE.

Pour moi, je verrois sans courroux,
Si dans son cœur Mélicerte s'efface,
Qu'il me vînt faire les yeux doux;
Et je sens je ne sai quel mouvement jaloux
De ce qu'un autre objet le rend pour moi de glace.

DORINE.

Ainsi, ma sœur, vous croyez bonnement,
S'il pouvoit à Circé devenir infidéle,
Que vous l'engageriez à quelque attachement?

ASTÉRIE.

Et ne suis-je pas assez belle
Pour mériter son adoucissement?

FLORISE.

Pour moi, je vous admire, & ne vois pas comment
Écouter des douceurs peut donner tant de joie.
C'est bien du temps perdu que celui qui s'emploie
A tourner sur le tendre un fade sentiment;
Et je ne sache rien...

ASTÉRIE.

Ma sœur, c'est vainement
Que votre pruderie avec nous se déploie ;
A quoi bon ce déguisement ?
Vous décriez l'amour, & pensez autrement,
Car enfin votre cœur est fait comme le nôtre ;
Et s'il vous venoit un amant,
Vous le prendriez comme une autre.

DORINE.

En voici pour nous à choisir,
Trois Satyres ici viennent pour nous surprendre.
Comme sans nul péril nous pouvons les entendre ;
Il faut s'en donner le plaisir.

FLORISE.

Vous n'en craignez point l'insolence ?

ASTÉRIE.

Circé n'est qu'à dix pas de nous,
Et nous aurons par elle une sûre vengeance,
S'ils méritent notre courroux.

SCENE VI.

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE, trois SATYRES.

1. SATYRE.

Vous n'échapperez pas ; nous vous tenons, les belles.

FLORISE.

Ah, ma sœur !

2. SATYRE.

Contre nous vos efforts seront vains ;
Le seul moyen de sortir de nos mains,
C'est de n'être pas trop cruelle.

ASTÉRIE.

Vous êtes d'accommodement,
Encore est-ce pour nous une assez bonne affaire.
Çà, regardons ce qu'il faut faire,
Mais, sur-tout, point d'emportement.

1. SATYRE.

Il faut vivre pour nous, & chercher à nous plaire;

ASTÉRIE.

Il est bon de savoir comment.
Avec vous volontiers, en nous prenant pour femmes,
Nous irons habiter les bois.

3. SATYRE.

C'est bien notre affaire à tous trois.

1. SATYRE.

S'il ne tient qu'à cela, l'hymen joindra nos ames;
Voici celle dont je fais choix.

2. SATYRE.

Ne te hâte point tant, c'est celle
A qui je veux donner ma foi.

1. SATYRE.

J'ai parlé le premier, je l'aurai.

2. SATYRE.

Bagatelle;
Tu prétens me faire la loi?

1. SATYRE.

C'est un arrêt donné sans retour.

3. SATYRE.

J'en appelle.

1. SATYRE.

Tu t'en veux mêler?

3. SATYRE.

Et pourquoi
Voudrez-vous tous deux la plus belle,
Étant tous deux plus laids que moi?

2. SATYRE.

Je suis plus laid ? Voyez sa mine,
Mal figuré, trapu, courtaud.

3. SATYRE.

A cause de sa taille, il veut le porter haut;
Mais qu'il approche, il est d'une odeur fine
A mettre le cœur en défaut.

ASTÉRIE.

C'est pousser trop loin la querelle;
Je sai pour la finir un moyen glorieux.
Celui des trois qui chantera le mieux,
Choisira de nous la plus belle.

1. SATYRE.

D'accord.

2. SATYRE.

Je le veux bien.

3. SATYRE.

Rien ne peut être mieux;

1. SATYRE.

Silence à ma chanson nouvelle.

CHANSON DU PREMIER SATYRE.

Deux beaux yeux me charment;
Leurs traits me désarment,
Mais s'ils ne sont doux,
Nargue de leurs coups.
J'aime une maîtresse
Qui me tend les bras.
Fi de la rudesse
Avec mille appas;
La beauté tigresse
Ne me plairoit pas.

Qu'est-ce ? Hé bien ? N'ai-je pas une voix qui raisonne ?

ASTÉRIE.

Elle a de quoi nous charmer.

2. SATYRE.

Pour cesser de l'estimer,
Écoutez comme j'entonne.

CHANSON DU SECOND SATYRE.

Un jour la jeune Lisette
Couchée à l'ombre d'un bois ;
Disoit d'une triste voix,
Hélas ! hélas ! faut-il rêver seulette,
Et ne pourroit-on quelquefois
Se trouver deux à rire sur l'herbette ?
Un berger survint
Qui lui tint
Bonne & douce compagnie.
Sur la rencontre au bois, dès qu'on en eut le vent ;
On fit jaser la calomnie.
Qui mit cent contes en avant,
Mais Lisette laissa médire.
Le berger l'avoit fait rire,
Elle y retourna souvent.

Ma voix ? Est-il rien de si doux ?

DORINE.

Vous avez fait tous deux merveilles.

3. SATYRE.

Ce n'est encor là rien, apprêtez vos oreilles.

SCENE VII.

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE, trois SATYRES, deux autres SATYRES qui surviennent.

4. SATYRE.

AH, ah ! Troupe gaillarde, il fait bon avec vous.

1. SATYRE.

Alte-là.

5. SATYRE.

Vous pensiez avoir chacun la vôtre,
Mais vous n'avez qu'à décompter.

2. SATYRE.

Ah ! s'il ne tient qu'à disputer...

4. SATYRE.

Prenez-en votre part, & nous donnez la nôtre ;
Quand on parle raison, il la faut écouter.

ASTÉRIE.

Avec eux avant vous nos pactions sont faites,
Sous les loix de l'hymen ils nous donnent leur foi.

5. SATYRE.

De l'hymen ? Ah ! Je m'en ris, moi.
Ce sont là de belles défaites.

3. SATYRE.

Le pas est un peu hazardeux.
Si nous faisons jouer une fois la massue...

4. SATYRE.

Pour n'avoir rien à débattre avec eux,
De ce côté tourne la vûe,
Celle qui vient suffira pour nous deux,
Elle seule, elle vaut plus que les trois ensemble.

5. SATYRE.

J'en suis charmé.

SCENE VIII.

CIRCÉ, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE, cinq SATYRES.

5. SATYRE *à Circé.*

MA Reine, il se peut... ?

CIRCÉ.

Insolens,
C'est Circé qui paroît, que chacun de vous tremble.

ASTÉRIE.

L'amour à fuir ne les rend pas trop lents.

DORINE.

Voici pour eux des paroles terribles.

FLORISE.

Ils ne s'attendoient guére à ce facheux revers.

4. SATYRE.

Tenons bon.

CIRCÉ.

Contre moi ?

4. SATYRE.

Voir tant de biens offerts ;
Et ne pas...

CIRCÉ.

C'en est trop. Vous, esprits invisibles,
A qui je rens toutes choses possibles,
Portez-les loin d'ici par le milieu des airs.

[Les cinq Satyres sont enlevés, deux dans les deux côtés du théatre, & les trois autres sur le cintre.]

ASTÉRIE.

C'est là, pour nous tirer d'affaires,
Prendre des chemins assez courts.

CIRCÉ *à ses nymphes.*

Allez, laissez-moi seule en ces lieux solitaires.

SCENE IX.

GLAUCUS, CIRCÉ.

GLAUCUS.

Madame, je venois vous offrir du secours
Contre d'infames téméraires;
Mais le prompt châtiment que vient de recevoir
Leur insolence extrême,
Me convainc de votre pouvoir.
Vous n'avez eu contre eux besoin que de vous-même;
Et d'un seul mot leur espoir renversé,
Me fait connoître en vous la fameuse Circé.

CIRCÉ.

Vous ne vous trompez point, j'ai le Soleil pour pere,
Et je tiens de lui ce grand art,
Qui, dans tous les lieux qu'il éclaire,
Aux honneurs de son rang me donne tant de part.
Je ne puis cependant m'applaudir trop du zéle
Qui vous intéresse pour moi,
Il part de l'ame la plus belle;
Et je voudrois savoir à qui je dois
Ce qui rendra pour vous mon estime éternelle.
Si par ce qui brille à mes yeux,
L'air, le port, la taille, la mine,
Je puis de votre sang pénétrer l'origine,
La source en doit venir des dieux;
Et pour vous le destin . . .

GLAUCUS.

GLAUCUS.

Je l'avouerai, Madame,
Le destin m'a comblé d'honneur jusqu'à ce jour;
Et le rang que je tiens dans une illustre cour
Auroit de quoi satisfaire mon ame,
Si j'étois content de l'amour;
Mais une nymphe ingrate autant qu'elle est aimable,
Sylla, la charmante Sylla,
Par une rigueur incroyable,
Ne peut souffrir mes vœux, les rejette, & c'est là
De tous les maux pour moi le plus insupportable;
Son cœur d'un autre amour dès long-temps prévenu;
Traite mes plaintes d'indiscrettes.
Mélicerte...

CIRCÉ.

Ce nom ne m'est pas inconnu,
Et je sai par lui qui vous êtes.
Jusques dans mon palais votre amour a fait bruit.
On y plaint le prince de Thrace,
Que trop d'aveuglement réduit
A la honteuse & sensible disgrace
De pousser des soupirs dont un autre a le fruit.

GLAUCUS.

Il n'en est point de plus cruelle,
Mes maux passent tous ceux qui se peuvent offrir;
Mais est-il honteux de souffrir
Lorsque la cause en est si belle?
Tout ce qu'un rare objet eut jamais de charmant,
Tout ce qui peut toucher une ame,
Sylla...

CIRCÉ.

Vous parlez en amant;
Mais enfin, vos chagrins naissant de votre flamme,
J'y puis donner quelque soulagement.

GLAUCUS.

Que me dites-vous? Quoi, Madame,

Vous ferez que Sylla finisse mon tourment!

CIRCÉ.

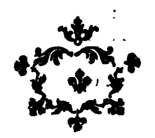
Je ferai que l'amour propice
Répare vos transports jaloux
Par tout ce qu'il a de plus doux;
Mais il faut que le charme avec vous s'accomplisse;
Ce sont vos intérêts, je ne puis rien sans vous.
Dans mon char je vous offre place,
Mes dragons emplumés qui le tiennent en l'air,
Vers moi seront prêts à voler
Au moindre signe que je fasse.
Le voilà qui descend. Prince, ne craignez rien
Lorsque Circé vous sert de guide.

GLAUCUS.

Est-il quelques périls dont l'amour s'intimide,
Quand il est fort comme le mien?

[*Glaucus entre dans le char de Circé, qui l'enlève par l'air avec elle dans son palais.*]

Fin du premier acte.



ACTE II.

L'art & la nature ont également part à ce qui fait la décoration de cet acte. Cette grande montagne qui a paru dans le premier, s'abîme d'une maniere aussi surprenante qu'elle s'étoit élevée, & laisse paroître en sa place un jardin rempli de berceaux, de fontaines, de plantes, de fleurs & de vases, sur lesquels sont des enfans montés sur des cignes qui jettent de l'eau. On y voit encore d'autres vases de porcelaine, de terre cizelée, & de marbre blanc. Les ornemens en sont d'or, & ces vases sont remplis d'orangers, d'arbres fruitiers, & de fleurs naturelles.

SCENE PREMIERE.

PALÉMON, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

FLORISE.

Allez rejoindre votre maître,
Et nous laissez ici travailler en repos.

PALÉMON.

C'est me chasser un peu mal-à-propos.
Comme nouveau venu, peut-être
J'ai droit de vous dire trois mots.

ASTÉRIE.

Ma sœur, quand il en diroit quatre,
Je croi qu'il n'en feroit que mieux.
Pourquoi de votre sérieux
Ne vouloir jamais rien rabattre ?
Il faut rire, autrement les jours sont ennuyeux.

PALÉMON.

Vous avez le goût bon, ma chere;
La joie est toujours de saison.

DORINE.

Je le crois d'humeur ...

PALÉMON.

À tout faire;
Badin, tant qu'il est nécessaire,
Même un peu plus que de raison.

ASTÉRIE.

Il faudra faire connoissance,
Après ne sois point en souci;
Les plaisirs semblent naître ici,
On les y trouve en abondance.
Mais qui t'a découvert qu'au palais de Circé
Ton maître parmi nous s'étoit laissé conduire?

PALÉMON.

Quand dans le char il s'est placé,
Je n'étois qu'à vingt pas, & venois pour l'instruire
Du départ de l'objet dont son cœur est blessé.
Sylla vers ce palais a déja pris sa route;
Pour en donner avis je suis vîte accouru.

DORINE.

Quoi, presqu'en un moment?

PALÉMON.

Sans doute;
Circé sortoit du char lorsqu'ici j'ai paru,
Comme mon maître est du sang de Borée,
Pour tous ceux de sa suite il a des vents folets,
Qui pour les transporter où tendent leurs souhaits;
Sont une voiture assurée;
L'un d'eux, d'un vol léger, m'a mis dans ce palais.

ASTÉRIE.

Pour ton maître Sylla va n'être plus à craindre,
Il est d'autres appas qui toucheront son cœur.

PALÉMON.

Je doute qu'à changer on le puisse contraindre,
Sylla seule lui plaît; &, malgré sa rigueur,
Il chérit trop ses feux pour les laisser éteindre.

DORINE.

Ce n'est pas avec nous qu'il doit faire le fier;
Pour confondre l'orgueil, le réduire aux prieres,
Nos herbes sont à craindre, & les ames altieres
Trouvent ici peu de quartier.

PALÉMON.

Faites de votre mieux, mon maître a des lumieres
Qui le rendront aussi sorcier
Que vous pourrez être sorcieres.

ASTÉRIE.

Puisque tu nous braves pour lui,
Tu n'as qu'à l'avertir qu'il songe à se défendre.

PALÉMON.

J'y cours. Si vous voulez le forcer à se rendre,
Travaillez-y dès aujourd'hui;
Et gardez seulement d'être prises sans prendre.

SCENE II.

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

DORINE.

JE ne sai s'il croit qu'au besoin
Son maître contre nous aura de quoi suffire;
Mais de nous épargner il ne prend guére soin.

FLORISE.

En badinant voilà ce qu'on s'attire.
Le grand plaisir de vous être fait dire
Qu'on ne vous craint, ni de près, ni de loin!

Pour moi, qui me suis mise à composer un charme,
Pour guérir un mari de son ombre jaloux,
Je pense avoir mieux fait que vous;
C'étoit un éternel vacarme,
Je l'appaise, & rejoins l'épouse avec l'époux.

ASTÉRIE.

La paix ainsi par moi n'auroit pas été faite;
Et comme des jaloux de tout temps on a ri,
Pour faire crever le mari,
J'aurois rendu la femme si coquette,
Que rien n'auroit jamais guéri
Les visions de son ame inquiette.
Après tout, qui voudroit de près y regarder,
C'est bien aux maris à gronder,
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs.
Que ne sont-ils les galans de leurs femmes?
On n'en chercheroit point ailleurs.

DORINE.

Tous les maris n'ont pas tant de délicatesse,
Et j'en sai de moins scrupuleux,
Qui des galans qui vont chez eux
Ménageant l'utile tendresse,
N'ont besoin de notre pouvoir
Que pour être sans yeux, quand il ne faut rien voir.

ASTÉRIE.

Que direz-vous d'un tas de belles
Qui donnent le champ libre à cent regards errans;
Et qui pour voir leur cour grossir de soupirans,
Me font à tous momens pour elles
Faire des charmes différens?
Encor, tout de nouveau, j'en ai deux de commande
Pour reblanchir des lys effacés par les ans;
A moins qu'avec nous l'on s'entende,
L'âge fait de vilains présens
Dont la beauté n'est pas bonne marchande.

FLORISE.

Ce sont là des emplois légers,
Les miens sont de plus d'importance.
Un brave qui n'a pas une entiere assurance,
Quand il s'agit d'affronter les dangers,
A mis en moi son espérance.
Pour le garantir de l'effroi
Qui rend des plus hardis la valeur étouffée,
J'ai promis de le rendre fée.
Étant invulnérable, il trouvera de quoi
S'acquérir les honneurs du plus brillant trophée;
Et pour combler ses vœux, Circé... Mais je la voi.

SCENE III.

CIRCÉ, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

CIRCÉ *à Florise.*

Allez dire au prince de Thrace,
Que s'il veut me parler, je vais l'attendre ici.
[*à Astérie.*]
Et vous, par qui la joie en tous lieux trouve place,
Préparez quelque voix dont la douceur efface
Les chagrins que lui cause un amoureux souci.

SCENE IV.

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Quand pour favoriser l'ardeur qu'il a de plaire
A l'objet inhumain qui confond son espoir,
Vous employez votre pouvoir,
S'il m'est permis de ne rien taire,
Je crains bien qu'en vous laissant voir,
Vous-même n'empêchiez ce que vous pensez faire.
Vos yeux n'eurent jamais un si brillant éclat,
Pour le prince déja ma pitié s'en allarme ;
Tout ce qu'a la beauté de fin, de délicat....

CIRCÉ.

Tout de bon, trouves-tu que mes yeux....

DORINE.

C'est un charme.

CIRCÉ.

Te parois-je touchante ; & si dans cet état
A quelque cœur altier je vais livrer combat,
Penses-tu que je le désarme ?

DORINE.

N'en doutez point ; pour moi, je ne le cache pas.
Quand mes plus tendres vœux offerts à quelque belle,
M'auroient par cent sermens soumis à ses appas,
Dès que je vous verrois, je serois infidéle.

CIRCÉ.

J'ai l'affront cependant, & tu m'en vois rougir,
Que le prince m'ait vûe, & ne m'ait point aimée.
L'ardeur de le toucher a beau me faire agir,
Sylla seule en est estimée ;
Sylla l'occupe tout, & s'il pousse un soupir,

C'est Sylla qui l'arrache à son ame charmée.
Je l'ai quitté d'abord pour lui donner le temps
De réfléchir sur ma rencontre ;
Mais en vain à ses yeux de nouveau je me montre,
Le nom de ce qu'il aime est tout ce que j'entens ;
Et quand Sylla par moi devroit être effacée,
Sylla plus que jamais régne dans sa pensée.

DORINE.

J'avois cru qu'exprès avec lui
Vous aviez suspendu le pouvoir de vos charmes.

CIRCE.

Non, Dorine, & par-là juge de mon ennui,
Si mes yeux sont de sûres armes,
Pour l'attaquer j'en ai cherché l'appui.
Ils n'ont pû rien, ces yeux, à qui je dois la gloire
De m'assujettir tous les cœurs ;
Ils m'ont sur Mélicerte obtenu la victoire,
Lui pour qui, si je l'en veux croire,
Cette même Sylla n'eut jamais de rigueurs ;
Et le prince de Thrace auroit seul l'avantage
De ne pas soupirer pour moi ?
Non, non, il me viendra soumettre son hommage ;
C'est une indispensable loi
Dont il n'est rien qui le dégage.
Mon art de sa fierté sera victorieux,
Je viens de m'en servir pour être plus aimable ;
Et c'est de-là que vient cet éclat redoutable
Que tu vois briller dans mes yeux.
Non que le prince à tel point m'ait charmée,
Que la douceur d'en être aimée
Ait de quoi plus long-temps mériter mes desirs,
Ses peines seulement à mon cœur seront cheres ;
Et je mettrai tous mes plaisirs
A lui voir perdre des soupirs
Que j'aurai rendu nécessaires.

DORINE.

Et dans cet imprévû revers,
Que deviendra l'amoureux Mélicerte?

CIRCÉ.

Qu'il reprenne ses premiers fers,
Ils le pourront consoler de ma perte.
Pourquoi, quand par le temps l'amour est abattu,
Opposer la constance au dégoût qui l'accable,
Et ne pas s'affranchir, par un choix agréable,
De la ridicule vertu
D'aimer ce que le cœur ne trouve plus aimable?
D'abord pour Mélicerte, il faut le confesser,
Tout mon plaisir étoit de le voir s'empresser
A me venir expliquer sa tendresse.
Ses soins ne pouvoient me lasser.
Je sens qu'enfin ce plaisir cesse,
C'est assez pour permettre à l'amour de cesser.

DORINE.

Ainsi se piquer de constance,
N'est pas une vertu propre à nos jeunes ans?

CIRCÉ.

Sans te dire ce que je pense
De ces feux tendres & constans,
Dont tu veux prendre la défense,
Je m'en tiens à l'expérience.
Tout plaisir ne l'est plus, s'il dure trop long-temps,
L'habitude d'aimer porte à l'indifférence;
Et si jamais deux cœurs en amour sont contens,
C'est seulement lorsqu'il commence.

DORINE.

Si l'amour en naissant charme tous nos desirs,
Il est malaisé... Mais, Madame,
Mélicerte...

CIRCÉ.

Il lui va coûter quelques soupirs,
S'il vient me parler de sa flamme.

SCENE V.

CIRCÉ, MÉLICERTE, DORINE.

MÉLICERTE.

Enfin vous voilà de retour,
Vous, ma princesse, en qui je vis plus qu'en moi-même,
Je vous avois perdue. Hélas, qu'un demi jour
A passer sans voir ce qu'on aime,
Est un dur supplice à l'amour !
Depuis que vous êtes rentrée,
En vain j'ai fait deux fois le tour de ce palais,
Toujours votre retraite a trompé mes souhaits,
Vous ne vous êtes point montrée,
Consolez-m'en, de grace ; & puisque tous mes soins
Regardent celui de vous plaire . . . .

CIRCÉ.

J'avois cherché ce lieu pour rêver sans témoins ;
Laissez-m'en la douceur, elle m'est nécessaire
Contre certains chagrins que j'attendois le moins.

MÉLICERTE.

De cet accueil que faut-il que j'augure ?
L'orage est prêt à s'élever ;
De la foudre déja j'entens le sourd murmure,
Madame. . . .

CIRCÉ.

Je ne sai ce qui peut arriver ;
Mais qui n'a jusqu'ici demandé qu'a rêver,
Ne vous a pas fait grande injure.

MÉLICERTE.

Me le demandiez-vous, quand vos desirs contens

Renfermoient votre joie au plaisir de m'entendre ?
Plus je cherchois à vous faire comprendre
Jusqu'où...

CIRCÉ.

Chaque chose a son temps ;
Puisque vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.

MÉLICERTE.

Ainsi je ne suis plus ce trop heureux amant,
Dont l'amour sembloit seul être digne du vôtre ;
Vous allez oublier son tendre emportement,
Et ce qu'il eut pour vous de flatteur, de charmant,
Vous le sentirez pour un autre.

CIRCÉ.

L'amant qui veut empêcher
Un changement qui l'irrite,
S'y prend mal de reprocher
Que pour un autre on le quitte.
Sans se montrer allarmé
De la peur qu'on ne préfere
Un rival plus estimé,
Qu'il trouve toujours à plaire,
Il sera toujours aimé.

MÉLICERTE.

Je suis pour vous toujours le même,
Toujours la même ardeur vous répond de ma foi ;
Mais que peut cet amour extrême,
A moins que votre cœur ne soit toujours pour moi ?

CIRCÉ.

S'il est vrai que malgré l'outrage
Que recevront vos feux jaloux,
L'intérêt de mon cœur à vous quitter m'engage ;
S'agissant de me faire un sort heureux & doux,
A qui de mon cœur, ou de vous,
Dois-je déférer davantage ?

MÉLICERTE.

Ah ! Puisque vous étiez capable de changer,

Pourquoi m'avoir tiré de mes premieres chaînes ?
Le poids m'en paroissoit léger ;
Et ravi que l'amour m'en eût voulu charger,
J'ignorois qu'en aimant il pût être des peines.
M'enlevant en ces lieux, vous m'avez malgré moi
Fait à Sylla manquer de foi ...

CIRCÉ.

Vous lui pouviez être fidéle,
Mais c'est un feu facile à rallumer.

MÉLICERTE.

Que je cesse de vous aimer !
Ah, plutôt ...

CIRCÉ.

Non, suivez l'amour qui vous appelle,
Sylla vaut ce retour, elle est jeune, elle est belle,
Sait mieux que moi l'art de charmer,
Et je ne suis rien auprès d'elle.

MÉLICERTE.

Faites donc que les dieux affoiblissent ces traits
Qui nous offrent en vous leur plus brillante image.
Rien n'est capable ailleurs d'attirer mes souhaits ;
Et comme un nouveau charme à qui tout doit hommage,
Semble aujourd'hui de vos attraits
Avecque plus de force étaler l'avantage,
J'ai pour vous plus d'amour que je n'en eus jamais.

CIRCÉ.

C'est trop ; en attendant des réponses plus claires,
Songez qu'aux importuns je sai ce que je dois,
Et que mes volontés étant ma seule loi,
Ce n'est pas le moyen d'avancer ses affaires,
Que de s'obstiner avec moi.

MÉLICERTE.

Madame ...

CIRCÉ.

Allez, & craignez ma vengeance,
Si vous osez mériter mon courroux.

MÉLICERTE.

Ciel, à quoi me réduisez-vous?
S'il faut aimer sans espérance
De recevoir jamais un traitement plus doux?

SCENE VI.

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

On est à moins inconsolable.
Quand à sa flamme il voit l'espoir ôté,
Vous vous montrez à ses yeux plus aimable
Que vous n'avez jamais été;
Et vous voulez qu'il soit capable
De souffrir le coup qui l'accable,
Sans se plaindre qu'on l'a quitté?

CIRCÉ.

Qu'il s'en plaigne, qu'il en murmure,
Je verrai ses ennuis d'un esprit satisfait,
Pourvû qu'à réparer ce qu'on m'a fait d'injure,
Mon charme ait son entier effet.
Le prince, en me voyant, ne m'a pas estimée
Digne de son attachement;
Pour l'en punir, je veux en être aimée,
Je veux que le plaisir de traiter fierement
Ce qu'un imprévû changement
Fera sentir d'ardeur à son ame enflammée,
Serve dans mon ressentiment
A venger ma gloire allarmée
De n'avoir pû d'abord l'acquérir pour amant.

DORINE.

Quand pour tâcher à vous rendre sensible
Vous le verrez à vos genoux,
Vous n'en croirez plus tant l'emportement jaloux,
Qui contre lui vous montre tout possible ;
Et comme laisser vaincre un orgueilleux courroux,
Est en amour quelque chose de doux,
Vous ne serez pas invincible.

CIRCÉ.

Tu verras si ma gloire oublie à se venger
Quand elle a reçu quelque outrage.
Mais il vient ; prenons un visage
Dont la douceur ait de quoi l'engager
A m'offrir de ses vœux le plus soumis hommage.

SCENE VII.

GLAUCUS, CIRCÉ, PALÉMON, DORINE.

CIRCÉ.

HÉ bien, prince, avez-vous trouvé dans mon palais
Les merveilles qu'on en publie ?
Et l'heur d'y pouvoir vivre en paix
Peut-il mériter qu'on oublie
Qu'il soit ailleurs des biens à flatter les souhaits ?

GLAUCUS.

Ce qui s'offre à mes yeux passe toute croyance,
Tout brille ici par tout d'un éclat sans pareil ;
Et par plus de magnificence
L'illustre fille du Soleil
Ne pouvoit soutenir l'honneur de sa naissance.

CIRCÉ.

Je puis à ce jardin ajouter des beautés

Capables de toucher votre ame.
Naissez, berceaux, & par vos raretés
Charmez si bien ses yeux, qu'il se plaise...

[Un berceau s'éleve tout à-coup, soutenu par des statues de bronze qui le forment, & en sont comme les suppôts. Il est embelli d'un bassin avec un jet-d'eau, & environné de plusieurs grenouilles, sur lesquelles il y a de petits enfans assis.]

GLAUCUS.

Ah, Madame,
Perdez cet obligeant souci,
Il n'en faudroit pas tant pour me charmer ici.
Un seul bien...

CIRCE.

Quel qu'il soit, s'il est en ma puissance;
Parlez, je ne réserve rien.

GLAUCUS.

Après une telle assurance,
Quel bonheur est égal au mien!
Oui, Madame, de vous dépend ce que j'espere,
C'est dans votre palais que mon cœur satisfait
Peut n'avoir plus aucun souhait à faire,
J'y jouirai d'un heur parfait;
Et si de vos bontés rien n'empêche l'effet,
Point de félicité qui puisse ailleurs me plaire.
Charmé, dégagé de souci,
Vous me verrez, par d'éternels hommages,
Tâcher de mériter les heureux avantages
Que je puis rencontrer ici.

DORINE *à Circé.*

Il vous aime, en voilà d'assez clairs témoignages.

CIRCE.

Dorine, tout va bien, le charme a réussi.

[à Glaucus.]

Sans m'expliquer votre reconnoissance,
Dites-moi seulement ce que je puis pour vous.

GLAUCUS.

GLAUCUS.

Prendre pitié d'un feu dont les charmes trop doux
Ont trouvé mon cœur sans défense.
Tout ce que du ciel en courroux
Peut la plus sévere vengeance,
C'est de faire qu'on aime avecque violence,
Sans être aimé de qui peut tout sur nous.

CIRCÉ.

Cet amour sur votre ame a-t-il assez d'empire,
Pour vous faire immoler à sa naissante ardeur...

GLAUCUS.

Quoi, vous doutez des transports qu'il m'inspire?
Ah! Si vous ne pouvez pénétrer dans mon cœur,
Croyez ce que mes yeux s'empressent de vous dire.
Voyez-les tout rempli de ce brûlant amour,
Qui cherche par eux une voie
A pouvoir se montrer au jour.
J'ai su que Sylla vient dans ce charmant séjour,
Daignez l'y retenir; pourvû que je la voie,
Tous les plaisirs pour moi vont être de retour,
Vivre avec elle ici, me comblera de joie.
Malgré ses indignes mépris,
Mes soins fortifiés du secours de vos charmes,
Forceront sa rigueur à rendre enfin les armes.
Souffrez l'espoir que j'en ai pris;
Si vous êtes pour moi, ma flamme est sans allarmes.

CIRCÉ.

J'ai cru qu'ayant à faire choix...
Songez-vous que peut-être...

SCENE VIII.

GLAUCUS, CIRCÉ, ASTÉRIE, PALÉMON, DORINE.

CIRCÉ.

Approchez, Astérie;
Est-on prêts à chanter?

ASTÉRIE.

Oui, Madame.

CIRCÉ.

La voix
M'a toujours fort touchée. Ecoutons, je vous prie;
Vous me direz le reste une autre fois.

DIALOGUE DE SILVIE ET DE TIRCIS.

TIRCIS.

Pourquoi me fuyez-vous, ô beauté trop sévere,
Quand d'un si tendre amour j'ai le cœur enflammé?

SILVIE.

Je fuis ce que je sens qui commence à me plaire,
Si je vous écoutois, vous pourriez être aimé.

TIRCIS.

Quoi, toujours, aimable inhumaine,
Refuser de m'entendre? Hé, de grace, deux mots.

SILVIE.

L'amour cause de la peine,
Et je veux vivre en repos.

TIRCIS.

Est-il des plaisirs sans tendresse?

SILVIE.

Est-il de l'amour sans chagrin?

TIRCIS.

Par l'amour tout chagrin cesse.

SILVIE.

Tous les plaisirs par l'amour prennent fin.

TIRCIS.

C'est une erreur; dans le bel âge,
Il faut aimer pour vivre heureux.

SILVIE.

Ne me dites rien davantage.

TIRCIS.

Soulagez les ennuis de mon cœur amoureux.

SILVIE.

Que vous sert que le mien soupire?

TIRCIS.

Ah, Silvie!

SILVIE.

Ah, Tircis!

ENSEMBLE.

Unissons nos soupirs.

TIRCIS.

Aimons-nous.

SILVIE.

Douce peine!

TIRCIS.

Agréable martyre!

SILVIE.

Il fait tout mon bonheur.

TIRCIS.

Il fait tous mes desirs.

ENSEMBLE.

Pour goûter les plus doux plaisirs,
Ne nous lassons jamais de nous le dire;
Aimons-nous. Douce peine! Agréable martyre!

SILVIE.

La liberté m'étoit un bien si doux !

TIRCIS.

Vaut-il ceux que l'amour offre dans son empire ?

SILVIE.

Je la perds, c'en est fait.

TIRCIS.

Vous en repentez-vous ?

SILVIE.

Ce n'est pas de quoi je soupire.

TIRCIS.

Ah, Silvie !

SILVIE.

Ah, Tircis !

ENSEMBLE.

Unissons nos soupirs ?

TIRCIS.

Aimons-nous.

SILVIE.

Douce peine !

TIRCIS.

Agréable martyre !

SILVIE.

Il fait tout mon bonheur.

TIRCIS.

Il fait tous mes desirs.

ENSEMBLE.

Pour goûter les plus doux plaisirs,
Ne nous lassons jamais de nous le dire ;
Aimons-nous. Douce peine ! Agréable martyre !

CIRCÉ.

Vous voyez de quelles douceurs
L'amour souffre aux amans la flatteuse espérance,
Quand il prend soin d'unir leurs cœurs.

GLAUCUS.

On oublie aisément ce qu'il eut de rigueurs,
Lorsque cette union en est la récompense.
Par vous avec Sylla je la puis espérer,
Vos charmes n'ont jamais trouvé rien d'impossible;
Et cette charmante infléxible
Pour qui l'amour me force à soupirer,
Dès que vous parlerez, aura le cœur sensible.

CIRCÉ

Si vous n'obtenez que par moi
L'heureux succès que votre amour espere;
Cette douceur aura-t-elle de quoi
Vous assurer ce qui doit seul vous plaire?
Pour bien goûter le plaisir d'être aimé,
Il faut ne le devoir qu'à l'ardeur de sa flamme.
De Sylla qui vous fuit êtes-vous si charmé,
Qu'un autre objet dont vous toucheriez l'ame,
Ne pût de vous être estimé?
Laissez agir votre mérite,
Il est mille beautés, qui, pour vous rendre heureux,
Se plairont à répondre à vos soins amoureux;
La gloire à changer vous invite.

GLAUCUS.

Est-il rien de plus rigoureux?
Quel conseil! A Sylla devenir infidéle!
Sylla qu'on ne peut voir sans se faire une loi...

CIRCÉ.

Elle a tout ce qui peut mériter votre foi;
Mais si vous ne changiez pour elle,
Qu'afin de vous donner à moi,
Heureux par cet amour, auriez-vous tant de quoi
Nommer la fortune cruelle?

GLAUCUS.

La gloire d'être aimé de vous,
Devroit m'être un bonheur sensible.
A remplir mes vœux les plus doux;

Mais, Madame, l'amour, par un charme invincible,
Dispose de nous malgré nous.
Quoique Sylla me livre à cent peines secrettes,
Sylla seule peut plaire à mon cœur amoureux,
Pour Sylla seule il peut former des vœux ;
Et toute aimable que vous êtes,
Vous ne pourriez me rendre heureux.

CIRCÉ.

Tremblez de l'aveu que vous faites.
Oser à mon amour préférer d'autres feux !
J'en dis trop, mais Circé n'est pas accoutumée
A contraindre ses sentimens.
S'il me plaît de choisir, je n'ai que trop d'amans ;
Mais lorsque je m'abaisse à souffrir d'être aimée,
C'est vouloir voir ma haine à punir animée,
Que m'opposer d'autres engagemens.
Pour de moindres mépris j'ai répandu la honte
Du sort le plus injurieux
Sur des rois dont j'ai fait la terreur de ces lieux.
Il faut d'une vengeance aussi juste que prompte,
Étaler la peine à vos yeux.

[*On voit paroître divers animaux, lions, ours, tigres, dragons & serpens.*]

En bêtes transformés, pour m'avoir su déplaire,
Voyez-les à regret souffrir encor le jour ;
Et si vous dédaignez l'offre de mon amour,
Craignez l'horreur de ma colere.

GLAUCUS.

La menace, Madame, est pour se faire aimer
Un moyen dont je crois le succès un peu rare.
Je l'entens sans m'en allarmer ;
Et quoique ces objets me fassent présumer
Du sort honteux qu'on me prépare,
L'amour régne en mon cœur, & l'a trop su charmer,
Pour souffrir lâchement que l'effroi s'en empare.

CIRCÉ.

Quoi, juſqu'à me braver vous pouſſez vos dédains?
Connoiſſant qui je ſuis, & ce que je puis faire,
Encore un coup, redoutez ma colere,
A me fléchir vos efforts ſeront vains,
Si j'étouffe l'amour qui la force à ſe taire.
Je n'ai qu'à dire un mot, & ces fiers animaux
Fondant ſur vous pour venger mon injure;
De l'un d'eux auſſi-tôt vous prendrez la figure;
Vous me regretterez, & pour comble de maux....

GLAUCUS.

Le ciel pourra détourner l'aventure,
Et les ſecrets dont les dieux m'ont fait part,
Mettront peut-être obſtacle au pouvoir de votre art.

CIRCÉ.

De la témérité paſſer à l'inſolence!
Prétendre que les dieux appuyant vos projets....
Ah! C'en eſt trop, il faut punir cette arrogance.
Fiers miniſtres de ma vengeance,
Avancez, il eſt temps, & je vous le permets.

GLAUCUS.

Et moi, qui ſais confondre une juſte puiſſance,
Je vous défens de vous montrer jamais.

[*Tous les animaux ſont engloutis dans la terre.*]

CIRCÉ.

Ciel! Que vois-je? La terre s'ouvre;
Et par ces animaux employés vainement,
Ma foibleſſe qui ſe découvre,
Le laiſſe triompher de mon reſſentiment.
Quoi, voir par ſon pouvoir mes forces abattues?
Non, non, animez-vous, immobiles ſtatues,
Et vous armez contre un ingrat.

[*Les dix ſtatues de bronze qui ſervent de ſuppôts au berceau, commencent à remuer.*]

GLAUCUS.

De ce que vous pouvez votre art vous fait trop croire;

J'en saurai contre vous repousser l'attentat ;
Et ces vains ennemis opposés à ma gloire ;
Bien-loin de la ternir, en accroîtront l'éclat.
Disparoissez, &, sans combat,
Vous perdant dans les airs, cédez-moi la victoire.

[Les statues s'envolent, & le berceau fond dans la terre.]

Par l'inutile essai qui suit votre courroux,
Si-tôt qu'à ses transports ma volonté s'oppose,
Madame, vous voyez ce que j'ai fait pour vous,
Quand j'ai voulu vous devoir quelque chose.

SCENE IX.

CIRCÉ, DORINE.

CIRCÉ.

Est-ce une illusion, & suis-je encor Circé ?
Quoi, dans mon art un autre me surmonte ?
Par un pouvoir plus fort cet art est renversé ;
Et tout ce qu'entreprend le courroux qui me dompte,
Pour venger mon honneur mortellement blessé,
Je ne l'entreprens qu'à ma honte ?
Ah, Dorine !

DORINE.

Madame, un tel événement
A porté si loin ma surprise,
Que j'ai peine à sortir de mon étonnement.
Qu'à vous braver un mortel s'autorise !

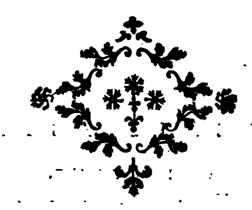
CIRCÉ.

Mes charmes n'ont encore agi que foiblement.
Je voulois l'épargner, mais après l'avantage

Qu'il

Qu'il vient de s'acquérir sur moi,
Je n'ai plus recours qu'à ma rage,
D'elle seule aujourd'hui je veux prendre la loi.
C'en est fait, contre lui je vais mettre en usage
Ce que moi-même j'envisage
Avec des sentimens d'effroi.
Viens, malgré ces dures atteintes,
Mon cœur doit être ferme ; & j'ai lieu de rougir
De perdre le temps à des plaintes,
Quand l'honneur me presse d'agir.

Fin du second acte.



ACTE III.

Le magnifique jardin qui a servi de décoration à l'acte précédent, fait place à un superbe palais, dont l'architecture est d'ordre Corinthien, avec les frises & corniches. Les pilastres sont de lapis veiné d'or. Une balustrade régne au-dessus en forme d'attique. La masse du palais est toute de marbre blanc, avec les chapiteaux des pilastres & les bases d'or. On voit sur des piedestaux qui sortent en saillie, des vases d'or, de lapis, & de marbre; & au bout de ce palais on découvre un jardin, avec ses ornemens d'arbres, de fleurs, de jets-d'eau & de fontaines.

SCENE PREMIERE.

MÉLICERTE, ASTÉRIE.

MÉLICERTE.

MOi, me contraindre, moi! Non, non, belle Astérie,
Quoi qu'ose le courroux où je puis l'engager,
Vous en voulez pour moi craindre en vain le danger;
Si je perds ce qui fait tout le bien de ma vie,
Mes jours sont-ils à ménager?
Circé me quitte, m'abandonne,
Elle qui paroissoit faire tout son bonheur
De l'empire absolu qu'elle avoit sur mon cœur;
Et je dois recevoir la mort qu'elle me donne,
Sans me plaindre de sa rigueur?
Par tout j'en parlerai sans cesse,

Sans cesse mes soupirs demanderont raison
De cette lâche trahison.

ASTÉRIE.

Et quel fruit espérer d'une telle foiblesse ?
Quand à moi, j'en voudrois user tout autrement ;
Et si l'on me venoit apprendre
L'infidélité d'un amant,
Sans lui donner le plaisir de m'entendre
Soupirer de son changement,
Fut-ce des amours le plus tendre,
J'irois dans le même moment
De mon cœur avec lui rompre l'engagement ;
Et s'agissant de le reprendre,
J'en aurois plus d'empressement,
Qu'il n'en auroit de me le rendre.

MÉLICERTE.

Hélas ! Quel reméde à m'offrir !
L'amour d'un tel effort rend-il nos cœurs capables ?
Et dans les maux au mien semblables,
N'a-t-on qu'à le vouloir pour cesser de souffrir ?

ASTÉRIE.

Il n'en est guére d'incurables,
Quand on se met en tête d'en guérir.
J'en parle sans expérience,
Et je n'ai pas vêcu ce qu'il faut pour avoir
Une parfaite connoissance
De ce que sur un cœur l'amour prend de pouvoir ;
Mais, comme l'on soutient avec tant d'assurance,
Que toujours là-dessus on fait plus qu'on ne pense,
Sans savoir rien, je pense tout savoir.

MÉLICERTE.

Je connois d'où vient ma disgrace ;
L'amour dans ce palais, pour troubler mon bonheur,
A conduit le prince de Thrace;
C'est lui qui de Circé me dérobe le cœur.

J'aurois déja puni ce rival téméraire,
Si je n'avois appris qu'il l'ose dédaigner ;
Ainsi je le veux épargner
Pour le livrer à sa colere.
Bizarre destinée ! A l'ardeur de ses vœux
J'abandonne Sylla que je sai qu'il adore ;
Et lorsqu'ici ma retraite s'ignore,
Il y vient, malgré lui, mettre obstacle à mes feux ;
Malgré lui je le vois aimé de l'infidéle,
A qui j'ai su tout immoler.

ASTÉRIE.

Il est insensible pour elle,
C'est de quoi vous en consoler.

MÉLICERTE.

Mais au lieu d'écouter dans un pareil outrage
Le courroux qui doit l'animer,
S'il falloit, pour s'en faire aimer,
Qu'elle mît contre lui quelque charme en usage ?

ASTÉRIE.

Avant le temps pourquoi vous allarmer ?

MÉLICERTE.

Sait-on ce qu'a produit leur derniere entrevûe ?

ASTÉRIE.

Circé m'en a paru triste, toute abattue ;
Mais j'ai pressé Dorine en vain de s'expliquer,
Elle étoit avec eux, &, contre l'ordinaire,
Il semble qu'elle veuille aujourd'hui se piquer
De pouvoir entendre & se taire.

MÉLICERTE.

Non, j'ai beau me flatter, du bien que je poursuis
L'espérance m'est interdite.
Pour jouir du malheur où mes jours sont réduits,
Mon rival de Circé connoîtra le mérite.

ASTÉRIE.

Hé bien, alors, faite comme je suis,
Si vous me trouvez propre à guérir vos ennuis ;

Vous oublirez pour moi l'ingrate qui vous quitte.
Quoique jeune, un peu folle, & ce qu'il vous plaira,
Car il faut que chacun à son âge réponde,
Je serai pour qui m'aimera
De la meilleure foi du monde.
Tant que le cœur nous en dira
Tendresse des deux parts à nulle autre seconde,
Mais bonne clause aussi, que l'on se quittera
Sans souffrir que l'amour en gronde
Si-tôt qu'on s'en dégoûtera.

MÉLICERTE.

Dans les vives douleurs où mon ame est en proie;
Vous pouvez me parler ainsi?

ASTÉRIE.

Que voulez-vous? J'ai le cœur à la joie;
Et quand je ris d'un amoureux transi,
C'est mon penchant qui se déploie;
Mais enfin, sortez de souci,
Vous brûliez pour Sylla, le ciel vous la renvoie,
Aujourd'hui même elle doit être ici.

MÉLICERTE.

Sylla dans ce palais?

ASTÉRIE.

Elle est encor capable,
Quand vous la reverrez, d'attirer vos desirs.

MÉLICERTE.

Ah! Ne m'en parlez point; malgré tous les soupirs
Que m'a déja coûté le malheur qui m'accable,
Pour moi Circé seule est aimable;
Et si vous lui vouliez peindre mes déplaisirs,
Elle ne seroit pas peut-être inexorable.

ASTÉRIE.

Voici le confident du rival qui vous perd,
Laissez-moi découvrir par lui ce qui se passe;
Pour empêcher le coup dont l'amour vous menace,
Nous pourrons agir de concert,

S'il m'apprend que son maître ait toujours même audace.

MÉLICERTE.

Parlez, je lui quitte la place;
Heureux qu'un tel secours à mon feu soit offert.

SCENE II.

PALÈMON, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

APproche. Que fait-on? Que dit-on?

PALÈMON.

Sur mon maître
On a quelques prétentions
Qui se font un peu trop connoître.

ASTÉRIE.

Quelqu'amour que Sylla dans son cœur ait fait naître;
S'il est sujet aux belles passions,
Peut-être que Circé...

PALÈMON.

N'y mets point de peut-être.
Que Circé pour changer son cœur,
Fasse dans sa colere agir charmes sur charmes,
Ce seront d'impuissantes armes;
Un autre objet s'en est rendu vainqueur,
Et son pouvoir lui cause peu d'allarmes.
Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour moi
Que Circé le touchât de même qu'il la touche,
Pour ta beauté je sens je ne sai quoi;
Et si tu n'étois point farouche,
Je m'apprivoiserois aisément avec toi.

ASTÉRIE.

Franchement, je ne sai quelle étoile est la nôtre ;
Si je te plais, tu ne me déplais pas ;
Et dans ce que pour moi ce penchant a d'appas,
Nous nous trouverions nés au besoin l'un pour l'autre ;
Le prince songe-t-il si-tôt à nous quitter,
Qu'en vain nous prétendions établir connoissance ?

PALÉMON.

Sans Sylla qu'il attend, je pense
Qu'ici l'on auroit beau le vouloir arrêter.
Comme il sait qu'elle vient, il se fait une joie
De pouvoir lui montrer qu'il dédaigne Circé,
Souvent, pour voir son feu récompensé,
Un pareil sacrifice est une sûre voie.

ASTÉRIE.

J'ai peur qu'il ne s'en trouve mal.
Circé n'est pas d'humeur à souffrir qu'on l'outrage ;
Il n'en faut pour témoin que ce pauvre animal,
Dont, si pour moi l'amour t'engage,
Tu vas devenir le rival.

[*On voit paroître un singe.*]

PALÉMON.

Moi, le rival d'un singe ? Ah ! Croi que...

ASTÉRIE.

Sans colere.

C'est seulement depuis un mois,
Que d'homme il est ce que tu vois.
Pour son malheur je lui fus chere.
Circé l'aimoit, il lui tacha son choix,
Et feignant il fut si bien faire,
Qu'il sembloit vivre sous ses loix,
Tandisque tous ses vœux n'aspiroient qu'à me plaire.
C'étoit le plus badin amant
Qui jamais ait été capable de tendresse.
Il me parloit des yeux sans cesse,

S'il ne le pouvoit autrement;
Mais enfin malheureusement
De ses soins affectés Circé connut l'adresse;
Et le fit singe en un moment.
Même destinée à deux pages
Qu'au palais parmi nous il avoit amenés.
Les voici. Tous les rois, par mille badinages,
Semblent se tenir fortunés
De venir, chaque jour, me rendre leurs hommages.
La souplesse des sauts dont pour me divertir
Ensemble ils ont pris l'habitude,
Fait leur plus agréable étude.
Voilà comme l'amour ne se peut démentir.

PALÉMON.

La récompense est fort honnête.
Lorsque de quelque amant ton cœur se trouve épris,
On le métamorphose en bête.

ASTÉRIE.

Tu ne le voudrois pas acquérir à ce prix?

PALÉMON.

Je me louërois du sortilége,
Pourvû qu'en épagneul je pûsse être changé;
Du moins par là j'aurois le privilége
De me voir jour & nuit entre tes bras logé.
Flatteur pour toi, pour toute autre farouche;
Sans cesse je tiendrois mes pates sur ta peau,
Et j'aboyerois d'un ton nouveau,
Lorsque tu froterois ta bouche
Avecque mon petit museau.

ASTÉRIE.

Nous songerons à la métamorphose.
Cependant je veux bien te faire partager
Le plaisir qu'en sautant mon singe amant me cause.
Allons, mon singe, il faut être léger,
S'il est vrai que de vous ma volonté dispose.
[*Les trois singes font ici quelques sauts.*]

PALÉMON.

Rien ne peut être égal à son agilité.
Mais lorsqu'il s'agit de te plaire,
Quoi qu'on veuille entreprendre, autant d'exécuté.
Si jamais de ton cœur je suis dépositaire...
Ah ! Monsieur le magot, vous êtes en colere.

ASTÉRIE.

Pour peu que l'on m'approche, il s'en montre irrité,
Pour lui seul il veut mes caresses,
Vois-tu comme il baise ma main ?
Mais il est temps que tu me laisses ;
Circé vient, le reste à demain.

SCENE III.

CIRCÉ, DORINE, ASTÉRIE.

CIRCÉ.

Vous parliez du prince de Thrace ?
Que vous en a-t-on dit ?

ASTÉRIE.

Que malgré les mépris
Qui chaque jour augmentent sa disgrace,
C'est toujours de Sylla que son cœur est épris.

CIRCÉ.

Et Mélicerte, il vous a vûe ?

ASTÉRIE.

Il m'a de ses ennuis long-temps entretenue ;
Mais en peut-on blâmer l'excès ?
Après mille sermens d'une entiere constance,
Voir son amour payé d'indifférence,
Est le déplorable succès
Qui suit sa crédule espérance.

CIRCÉ.

Un charme par un autre aisément est détruit ;
Et si je suis la cause de ses peines,
Au moins de mon amour il tirera ce fruit,
Que je saurai le rendre à ses premieres chaînes.
Faites-lui toucher cet anneau ;
Et soudain oubliant qu'il m'ait jamais aimée,
Il se sentira de nouveau
Des beautés de Sylla l'ame toute charmée.
Sa guérison dépend de vous ;
Allez, sans perdre temps, mettre fin à ses plaintes.

SCENE IV.

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Ainsi pour lui vos flammes sont éteintes ;
Et ces tendres ardeurs dont il vous fut si doux
De lui voir partager les sensibles atteintes,
N'ont plus aucun pouvoir sur votre cœur jaloux ?
Il est tout occupé de la juste colere
Que du prince de Thrace allument les refus.

CIRCÉ.

Il devoit l'être au moins, tant j'ai l'esprit confus
De l'affront que l'ingrat à ma flamme ose faire ;
Mais en vain la vengeance a de quoi me charmer,
En vain elle me porte à résoudre sa peine ;
Malgré ce que je sai que je lui dois de haine,
Un fatal ascendant me force de l'aimer ;
Et plus à le punir je me veux animer,
Plus je sens que je céde à l'amour qui m'entraîne.
Il n'en faut point douter, l'implacable Venus
Est toujours sensible à l'outrage.

Ce fut par le Soleil, par son seul témoignage,
Que ses feux avec Mars aux dieux furent connus;
Et ce cruel amour qu'elle a mis dans mon ame,
La venge sur moi de l'affront
Dont mon pere autrefois, en découvrant sa flamme,
Laissa la tache sur son front.

DORINE.

Vous devez espérer...

CIRCÉ.

Que veux-tu que j'espere?
Malgré ce que ma gloire y couroit de hazard,
Pour m'acquérir le cœur d'un téméraire,
Ai-je rien épargné des secrets de mon art?
Moi qui cent fois d'un seul regard
Ai gagné des plus fiers l'hommage volontaire?
Ce dernier charme encor dont je viens à tes yeux
De faire l'inutile épreuve,
N'est-il pas de ma honte une trop forte preuve?
Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il pû sur cet audacieux?
Sylla toujours pour lui n'est-elle pas la même?
N'est-elle pas toujours l'objet de son amour?
Ah! C'est trop en souffrir, dans ma fureur extrême
Ne pouvant obtenir qu'il m'aime,
Satisfaisons ma gloire, en le privant du jour.
Les charmes contre lui n'ont qu'une vaine amorce;
Mais au moins ce doit m'être un bonheur assez doux,
Que s'il me plaît d'en croire mon courroux,
Il est des poisons dont la force
Donnera plein pouvoir à mes transports jaloux.
Eteignons une ardeur fatale,
Qui de mon cœur troublant la paix...

SCENE V.

CIRCÉ, FLORISE, DORINE.

FLORISE.

Sylla, pour vous parler entre dans le palais.

CIRCÉ.

Sylla ? Mon ſang s'émeut au nom de ma rivale.
Qu'on l'améne, il faut voir ces dangereux attraits
Qui rendent ma puiſſance à la ſienne inégale.
S'il eſt vrai que toujours le prince dédaigné
Ait ſervi de victime à ſon humeur altiere,
Je veux pour lui la rendre encor plus fiere ;
Et croirai dans ma perte avoir aſſez gagné,
S'il n'a pas ſur ma flamme une victoire entiere.

SCENE VI.

CIRCÉ, SYLLA, DORINE.

SYLLA.

Ne vous étonnez point, Madame, de me voir
Mettre en vous tout l'eſpoir que mon malheur me laiſſe.
Je ſai quel eſt votre pouvoir,
Et que ſi la pitié pour moi vous intéreſſe,
Vos bontés n'auront qu'à vouloir
Pour finir l'ennui qui me preſſe.
J'aime ; avec moi tant d'autres ont aimé,
Que l'on doit faire grace à l'ardeur qui m'anime ;
Et quand l'amour ſeroit un crime,

GLAUCUS.

Pouvez-vous nommer crime un amour où toujours
Mon cœur a mis toute sa gloire ?
Et pour vous avoir voulu croire
Sur cet infaillible secours
Qui devoit à ma flamme assurer la victoire,
Ai-je dû mériter de vous
Les transports où me jette un aveugle courroux !
Voyez Sylla, Madame, & la voyez pourvûe
De tout ce qui jamais fut en droit de charmer.
Je l'aimois quand je vous ai vûe,
Est-il en mon pouvoir de ne la plus aimer ?
J'en ai trop cru l'inutile promesse
Qui m'a fait vous suivre en ces lieux.
Votre art devoit forcer l'obstacle injurieux
Que sa rigueur oppose à ma tendresse,
Il me devoit rendre aimable à ses yeux ;
Peut-être un changement semblable
Auroit à votre gloire ajouté quelque éclat.
Vous pouvez tout encor, mon cœur n'est point ingrat,
Et vous savez de quoi je suis capable
Pour rompre un injuste attentat.
Songez-y, de grace.

SYLLA.

Ah ! Madame,
Vous laissez-vous séduire contre moi ?
Et pour favoriser sa flamme,
Me forçant à manquer de foi,
Voulez-vous au parjure abandonner mon ame !

CIRCÉ.

Non, n'appréhendez rien ; si de votre rigueur
Je me suis engagée à lui faire justice,
Je ne l'ai prétendu que par le sacrifice
Que je lui faisois de mon cœur.
Il l'ose refuser, je le vois avec honte,

Quand je le cacherois, ma rougeur vous le dit ;
Et si mon amour interdit
Ne souffre pas ma vengeance aussi prompte
Que la demande un violent dépit,
Elle en est plus à craindre, & peut-être il suffit
Qu'en pouvoir l'univers n'a rien qui me surmonte.

SYLLA.

Prince, je ne vaux pas les malheurs que je crains,
Voyez-en le péril, & rentrez en vous-même,
Oubliez qui vous fuit, pour aimer qui vous aime,
Et faites-vous enfin raison de mes dédains,
Un seul mot peut calmer l'orage qui s'apprête.

GLAUCUS.

Moi, qu'aux dépens d'un feu qui s'augmente toujours,
Je cherche à garantir ma tête
Du fier éclat de la tempête
Qui vous fait trembler pour mes jours ?
Qu'elle grende à loisir, bien-loin que je m'en plaigne
J'aimerai d'autant plus à me trouver surpris
Des malheurs qu'on veut que j'en craigne,
Que pour tout autre objet n'ayant que du mépris,
L'amour que j'ai pour vous semble augmenter de prix,
Par les périls que je dédaigne.
Ce tendre emportement ne peut-il mériter
Que pour moi la pitié vous touche ?
N'adoucira-t-il point cette rigueur farouche ?
Et quand un peu d'espoir commence à me flatter ?
Ne sauriez-vous ouvrir la bouche,
Que ce ne soit pour me l'ôter ?

CIRCÉ.

Joindre sans cesse outrage sur outrage !
Tombe la foudre sur ces lieux,
Et puisse par un prompt ravage,
La flamme dévorant ce palais à ses yeux,
Lui faire en même temps craindre & sentir ma rage.

SYLLA.

SYLLA.

Ah! Prince, redoutez ce que peut son courroux,
Et voyez mieux ce que vous faites.
Ne l'entendez-vous pas dans son transport jaloux
Presser les élémens...

GLAUCUS.

Non, Madame, où vous êtes,
Je ne vois, je n'entens que vous;
C'est l'effet de votre présence.

CIRCÉ.

Quoi, la terre, le ciel, tout est sourd à mes cris!
Et voyant à toute heure avorter ma vengeance,
L'ingrat par de plus fiers mépris,
Triomphe de mon impuissance?
Que me sert que du sang des dieux
Avec éclat le destin m'ait fait naître,
S'il me faut endurer qu'un lâche audacieux
Confonde, en me bravant, la gloire de mon être?
Mais de noires vapeurs obscurcissent les cieux,
L'air se trouble, & pour moi se font d'heureux présages.
Soutenez mon espoir, dieux, qui le connoissez.

[*On voit paroître en l'air plusieurs nuages, qui s'étant ramassés pour enfermer Circé & Sylla, leur donnent lieu à l'une & l'autre de se dérober aux yeux de Glaucus. Ensuite le nuage s'ouvre & se dissipe des deux côtés du théatre.*

GLAUCUS.

Qu'espérez-vous de ces nuages
Dans l'air par le vent dispersés?
Ce sont pour vous de foibles avantages,
Mais tout-à-coup je les vois ramassés,
Ils renferment Sylla. Madame,
Des charmes de Circé n'ayez aucun effroi,
Son art ne tient point contre moi,

Accordez seulement quelque espoir à ma flamme,
Et je dissiperai... Mais qu'est-ce que je vois ?
Le nuage s'ouvre, il s'envole,
Et Sylla, ni Circé... Quel pouvoir absolu
Rend le mien contre elle frivole ?

PALÉMON.

Pour cette fois vous manquez de parole,
Et la magie a prévalu.

GLAUCUS.

Dorine.

DORINE.

Qui d'un mot fait descendre les nues,
A quelque pouvoir dans son art.

GLAUCUS.

Vois ce qu'elles sont devenues.

DORINE.

Je vais chercher Circé ; mais, à parler sans fard,
Ses vengeances me sont connues,
Vous y passerez tôt ou tard.
L'amour seul vous en peut défendre,
Je vous en donne avis, c'est à vous d'y songer.

SCENE VIII.

GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

SI jusque sur Sylla sa fureur s'ose étendre... ô
Ciel !

PALÉMON.

Vous deviez la ménager.

GLAUCUS.

Sa retraite n'est point un effet de ses charmes ;
Si par l'air à sa fuite un chemin est ouvert,

C'est un dieu contre moi qui lui prête des armes,
Je ne l'ai que trop découvert.

PALÉMON.

Tant pis si quelque dieu la sert,
J'en prendrois encor plus d'allarmes.

GLAUCUS.

Tu me verrois inquiété
De voir agir la suprême puissance,
Si je n'avois quelque assurance
D'avoir divinité contre divinité.
Vénus hait le Soleil, & prendra ma défense,
La voici qui paroît au milieu des amours.
Venez, & par vos chants rendez-la-moi propice,
Vous, dont ici la voix m'est un charmant secours
Pour adoucir l'ennui qui cause mon supplice.

[Ici on voit descendre Vénus dans son palais, dont l'architecture est composée & ornée de quantité d'Amours qui soutiennent la corniche. Ils sont de marbre blanc jusqu'au milieu du corps, dont le bas se forme en fleurons d'or, & se termine en consoles enrichies d'ornemens aussi d'or. Ils portent sur leurs têtes des paniers de fleurs, d'où pendent de grands festons qu'ils retiennent avec leurs mains, en sorte qu'ils retombent entre les feuillages de leurs queues, & font une chûte sur la console. Le piedestal se trouve directement dessous, orné de paneaux d'azur veiné d'or. De grands festons de fleurs tombent du milieu des frises, dans lesquelles d'espace en espace sont peintes des cœurs percés de fléches, avec des carquois & d'autres ornemens. L'optique représente deux Amours de même symétrie que les autres, avec un berceau soutenu par quatre Amours en forme de termes qui le supportent. Il est fait de feuillages & de jasmins, au milieu desquels on voit une table de marbre blanc, remplie de corbeilles de fleurs & de vases. Tandis que Vénus descend dans ce magnifique palais, on chante les paroles suivantes.]

CHANSON.

Viens, ô mere d'Amour, viens recevoir nos vœux;
C'est toi qui nous fais vivre heureux,
Par les biens qu'à chérir le bel âge convie.
Tu disposes nos cœurs à se laisser charmer;
Et sans le doux plaisir d'aimer,
Est-il de beaux jours dans la vie?

SCENE IX.

VÉNUS *sur le globe, environnée d'Amours;*
GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

Déesse, à qui ma flamme a toujours eu recours,
Vois ma peine, & me daigne accorder ton secours;
Comme dieu de la mer, j'ai sujet de l'attendre
De celle à qui les eaux ont servi de berceau.
Ainsi toujours de quelque encens nouveau
L'odeur sur tes autels soit prête à se répandre.
Par un pouvoir du mien victorieux,
Sylla qui m'a couté les plus tendres hommages,
A peine a paru dans ces lieux,
Que l'air s'est couvert de nuages
Qui l'ont dérobé à mes yeux.
Où Circé la tient-elle? Apprens-le-moi, de grace;
Et sois favorable à mes vœux.

VÉNUS.

Le Soleil de sa fille a soutenu l'audace;
Mais, Glaucus, persévere, & malgré la disgrace
Qui semble attachée à tes feux,
Sors du trouble qui t'embarrasse.
De ces amours que j'ai fait suivre exprès,
Ici de tous côtés la troupe répandue,

Aux desseins de Circé veillera de si près,
Qu'en vain elle croiroit échapper à leur vûe.
Amours, séparez-vous autour de ce palais,
Et pénétrez si bien les lieux les plus secrets,
Qu'à Glaucus Sylla soit rendue,
C'est tout ce que je puis pour remplir tes souhaits.
[*Les amours s'envolent de tous côtés, & Vénus remonte dans son globe.*]

GLAUCUS.

C'en est assez, Déesse, & je ne dois rien craindre,
Puisqu'enfin ta bonté s'intéresse pour moi.
Sui-moi, viens.

PALÉMON.

A ce que je voi,
Vous croyez n'être plus à plaindre;
Tout vous rit, & Vénus qui jamais ne sut feindre,
Vous a parlé de bonne foi.

GLAUCUS.

Oui, je céde à l'espoir qu'elle vient de me rendre;
Après ce qu'elle a dit, ce seroit l'offenser
Que de songer à m'en défendre.

PALÉMON.

Je croi qu'il en faut tout attendre;
Mais fût l'amour tout prêt à vous récompenser,
C'est courir long-temps sans rien prendre;
Et la peine au plaisir me feroit renoncer.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

Cet acte qui se passe dans le lieu le plus désert du palais de Circé, n'a point d'autre décoration que de grands arbres toufus, qui forment un bois dont l'épaisseur semble être impénétrable à la clarté du soleil.

SCENE PREMIERE.

PALÉMON, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

TE rencontrer ici ? Ma surprise est extrême ;
Que cherches-tu dans ces lieux écartés ?

PALÉMON.

L'amour tient-il en place ? Il va de tous côtés.
Je suis pour tes beaux yeux ce que tu fais, je t'aime ;
Et dans l'heur de te voir, ces bois inhabités,
Pour peu que tu fusses de même,
Auroient pour moi mille beautés.
Mais toi, quel est le sujet qui t'attire
Dans cet abandonné séjour ?

ASTÉRIE.

Je cherche Mélicerte, à qui sur son amour
J'ai pour Circé deux mots à dire.
Du palais, mais en vain, j'ai fait déja le tour ;
Et comme un amant qui soupire
Assez souvent fuit le grand jour,
J'ai cru, pour conter son martyre,
Qu'il seroit à ce bois venu faire sa cour.

PALÉMON.

Circé vient d'attraper mon maître,
A Sylla devant elle il peignoit son tourment,
Quand à nos yeux, en un moment,
L'une & l'autre a su disparoître.

ASTÉRIE.

Qu'il y songe. à la fin lui-même y sera pris,
Il est jeune, bien fait, & ce seroit dommage,
Que faute de vouloir déguiser le mépris
Où Sylla pour Circé l'engage,
Il se laissât changer en quelque vieux loup gris,
Dont peut-être il jouera bien-tôt le personnage.

PALÉMON.

Que veux-tu ? C'est un éventé
Qui ne croit jamais que sa tête.
Pour retrouver Sylla dont il est la conquête,
En cent lieux différens j'ai déja fureté;
Et tandis qu'en ce bois j'en viens faire l'enquête,
Il la cherche de son côté.
Ne me diras-tu point où Circé l'a cachée ?

ASTÉRIE.

Mon âge incompatible avecque le secret,
Du conseil de Circé m'a toujours retranchée;
Je parois étourdie, & puis l'être en effet,
C'est un malheur pour moi, mais j'aurois grand regret,
Si la discrétion aux ans est attachée,
D'avoir l'esprit moins indiscret.

PALÉMON.

Fort bien; quoique les ans donnent de la sagesse,
Tu n'as point hâte de vieillir.

ASTÉRIE.

L'automne est douce à qui s'empresse
D'avoir des fruits mûrs à cueillir;
Mais, quoiqu'exposée à faillir,
Je tiens toujours pour la jeunesse.

PALÉMON.

C'est bien fait, le printemps est la belle saison ;
Tu peux faire du tien un agréable usage.

ASTÉRIE.

Du moins quand je m'échappe à quelque badinage
Qui semble s'écarter un peu de la raison,
Je dis qu'un jour je serai sage ;
Et j'aime assez à chanter sur ce ton.
Ah ! Combien il en est dont les desirs partagent
L'état riant où je me vois,
Qui sans en rien dire envisagent
Comme un sujet mortel d'effroi,
L'incommode sagesse où les ans les engagent,
Et qui de tout leur cœur enragent
De n'oser être aussi folles que moi !
Sur l'avenir je me trompe peut-être ;
Mais enfin je prétens, lorsque j'en serai là,
Pour fuir leur ridicule, assez bien me connoître...
Mais, adieu, va chercher Sylla,
Je vois Mélicerte paroître.

PALÉMON.

Que ton humeur me plaît !

ASTÉRIE.

De grace, éloigne-toi ;
Il faut que je lui parle, & Circé me l'ordonne.

PALÉMON.

Je te quitte à regret, friponne ;
Si tu n'as rien à faire autre chose, aime-moi.

SCENE II.

MÉLICERTE, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

A Vous trouver j'ai bien eu de la peine,
Depuis long-temps je vous cherche par tout.

MÉLICERTE.

Confus, trifte, inquiet, je fens que tout me gêne;
Et, fans favoir ce que mon cœur réfout,
J'entretiens dans ce bois le chagrin qui m'y mene.
Mais enfin que m'apprendrez-vous?
Parlez, belle Aftérie, &, s'il vous eft poffible,
Soulagez un amant jaloux.

ASTÉRIE.

La jaloufie eft un mal bien terrible;
Mais n'importe, le ciel vous voit d'un œil plus doux,
Et Circé n'eft pas infenfible.

MÉLICERTE.

Quoi, Circé me rendroit fon cœur?
D'un fi prompt repentir Circé feroit capable,
Et cette farouche rigueur
Qui la rendoit inéxorable,
Auroit fait place à la douceur?
Je l'avois bien prévû, qu'en lui faifant comprendre
Le dur excès de mes ennuis,
Vous la forceriez à fe rendre.

ASTÉRIE.

Toute badine que je fuis,
J'ai le cœur tourné fur le tendre,
Et pour les malheureux je fais ce que je puis.
Voyez-vous cet anneau que Circé vous envoie?

MÉLICERTE.

Que ne dois-je point à vos soins ?
Donnez, de grace, & de ma joie
Allons chercher mille témoins.

ASTÉRIE.

Voilà comme souvent l'amour pour nous s'emploie;
Lorsque nous l'espérons le moins

MÉLICERTE *ayant l'anneau.*

Il est vrai. Qui l'eût cru, que pour finir ma peine,
L'amour dût amener Sylla dans ce palais ?
Mais n'en crois-je point trop mes amoureux souhaits;
Et la nouvelle est-elle bien certaine ?
L'a-t-on vûe arriver ? Est-elle avec Circé ?
Et de sa part cherchez-vous Mélicerte ?

ASTÉRIE.

Le portrait de Sylla n'est donc pas effacé ?

MÉLICERTE.

Non, toujours son image à mes yeux s'est offerte.
Que de temps à pleurer sa perte
S'est inutilement passé !
Sait-elle qu'en ce lieu l'amour m'a fait l'attendre ?
Qu'on m'avoit assuré qu'elle s'y feroit voir ?

ASTÉRIE.

C'est ce que par vous-même elle pourra savoir;
Mais, Circé, vous l'aimiez ? Une amitié si tendre
Déja sur vous est-elle sans pouvoir ?

MÉLICERTE.

Moi, qui chéris Sylla d'une ardeur empressée
Qu'à peine égaleroit le plus parfait amant,
J'aurois pris pour Circé le moindre attachement !
Du seul soupçon ma gloire est offensée.
Par où le méritai-je, & sur quel fondement
M'imputez-vous un changement
Dont je n'eus jamais la pensée ?

ASTÉRIE.

J'avois pris pour amour certains soins complaisans

Qu'à Circé je vous ai vû rendre ;
On s'attache aux objets présens ;
Et pour peu que l'absence aide à se laisser prendre,
Les hommes la plûpart sont d'une foi si tendre,
Qu'il ne faut qu'un bel œil, & quelques jeunes ans,
Pour les réduire à ne se point défendre.

MÉLICERTE.

Non, si j'ai vû Circé, j'ai voulu seulement
Apprendre d'elle où Sylla pouvoit être.
Dans ces lieux, à toute heure, elle devoit paroître ;
Et j'attendois toujours ce bienheureux moment.
Enfin il est venu ; mais suis-je encor moi-même ?
Elle est dans le palais, & je m'arrête ici ?

SCENE III.

FLORISE, ASTÉRIE.

FLORISE.

Seule avec Mélicerte ainsi ?
Dans un bois ? C'est pousser la franchise à l'extrême.
Qu'en dira-t-on ?

ASTÉRIE.

Hé bien, on dira que je l'aime.
Le grand malheur pour en être en souci !

FLORISE.

Vous tournez tout en raillerie ;
Mais, ma sœur, à ne rien déguiser entre nous,
Si la même galanterie
Arrivoit à d'autres qu'à vous,
Qu'en penseriez-vous, je vous prie ?

ASTÉRIE.

Que ce seroit un rendez-vous.

Comme à suivre mon cœur ma bouche est toujours
prête,
J'avouerai sans façon, qu'il n'est rien, selon moi,
De plus satisfaisant qu'un peu de tête à tête ;
Et quand on peut l'avoir, pourquoi
Voulez-vous qu'on soit assez bête,
Pour n'oser témoigner qu'on veut vivre pour soi ?

FLORISE.

Mais l'exacte vertu nous doit faire la loi,
Et le plaisant céde à l'honnête.

ASTÉRIE.

Voilà l'ordinaire chanson
De qui fait le métier de prude;
Elle met son unique étude
A se garantir du soupçon ;
Et pour l'essentiel en bonne solitude
Elle n'y fait point de façon.

FLORISE.

C'est se tirer avecque adresse
D'un pas dont avec peine un autre sortiroit ;
Mais, ma sœur, qui vous entendroit...

ASTÉRIE.

J'agis comme je parle, & jamais de finesse,
C'est le moyen de marcher droit.
Pour vous, qui n'avez point d'égale
En vertueux tempérament,
Et qui sur le moindre enjouement
Me faites la mercuriale,
Dites-moi, de grace, comment
Vous vous trouvez dans ce lieu solitaire,
Car comme moi qui n'en fais point mystere,
Vous n'y cherchez pas un amant ?

FLORISE.

Je venois voir les aimables Dryades
Qui font leur demeure en ce bois.

Les doux accens de leurs charmantes voix
Méritent bien les promenades
Que je fais ici quelquefois.

ASTÉRIE.

Ne viendroit-il jamais quelque Faune avec elles
Qui vous parleroit à l'écart ?
Avec un mortel, c'est hazard
Si vous quittez le parti des cruelles ;
Mais pour un demi-dieu c'est une affaire à part.

FLORISE.

Il faut que votre humeur badine
Trouve toujours à s'exercer.

ASTÉRIE.

A croire en vous l'air prude qui domine,
De votre retenue on ne peut trop penser ;
Mais rien n'est si trompeur quelquefois que la mine.

FLORISE.

La vôtre ne l'est point ; & vous voir une fois,
C'est assez pour juger qu'au talent de coquette ...
Mais Circé, qui par l'air du palais s'est soustraite,
Améne Sylla dans ce bois ;
Quel est son dessein ?

ASTÉRIE.

Pour l'apprendre,
Peut-être il ne faut qu'écouter.

SCENE IV.

CIRCÉ, SYLLA, FLORISE, ASTÉRIE.

CIRCÉ.

VOtre amour en ce lieu n'a rien à redouter,
Nymphe, & puisque pour vous je veux tout entreprendre,
Aimez sans vous inquiéter.

SYLLA.

J'aurois tort de garder encor quelques allarmes;
Après ce que je viens de voir.
Si l'air en nous cachant céde à votre pouvoir,
Quel sera celui de vos charmes
Pour confondre un injuste espoir?
D'abord, je l'avouerai, quand le prince de Thrace
S'offrant tout-à-coup à mes yeux,
M'a fait voir qu'il m'avoit prévenue en ces lieux,
J'ai craint que votre appui redoublant son audace
Ne rendît de ma foi son feu victorieux;
Mais puis qu'à Mélicerte il vous plaît faire grace,
Sûre de mon bonheur, je n'ai plus à souffrir
Que par la juste impatience
De voir finir une trop dure absence.

CIRCÉ.

Si vous souffrez par-là, je puis vous secourir.
Mon intérêt est joint au vôtre.
Je vous l'ai fait connoître; ainsi
Du succès de vos feux n'ayez aucun souci,
Je m'en charge. Allez l'une & l'autre,
Amenez Mélicerte ici.
[*Florise & Astérie sortent.*]

SYLLA.

Vous m'allez rendre ce que j'aime ?
Madame, pardonnez si je ne vous dis rien.
Quoi que pense l'amour quand la joie est extrême,
Jamais il ne s'explique bien.
Si vous savez aimer, jugez-en par vous-même.

CIRCÉ.

Puisque l'amour vous rend Mélicerte si cher,
Pour voir de vos desseins le succès plus facile,
Il faut à son rival quelque temps vous cacher;
Et de ses soins à vous chercher
Rendre dans un lieu sûr l'entreprise inutile.
Si l'obscur séjour de ce bois
N'a rien pour vous de trop mélancolique,
D'un seul mot j'y puis faire un palais magnifique,
Où les plaisirs naîtront à votre choix.
C'est-là que le prince de Thrace
Ne vous découvrira jamais,
Et que dans votre cœur le trouble fera place
Aux charmes d'une douce paix.
Tandis que l'heureux Mélicerte
Dans Thebes ira préparer
Les honneurs que l'hymen vous y doit assurer,
Dans cette demeure déserte
Vous serez à couvert du désespoir jaloux,
Qu'un amant dédaigné peut suivre contre vous.

SYLLA.

Ma flamme en ce conseil trouve trop d'avantage
Pour ne s'en pas faire une loi.
Mélicerte a reçu ma foi;
Et, pour fuir son rival, il n'est lieu si sauvage
Qui n'ait mille charmes pour moi,
Mais qu'entens-je ?

[*On voit paroître un Faune avec une Dryade qui sort en chantant, & qui veut se retirer quand elle apperçoit Circé.*]

CIRCÉ *à la Dryade.*

D'où vient qu'en nous voyant paroître

Vous détournez vos pas, & cessez de chanter ?

Continuez, de grace, il est doux d'écouter,

Quand on sait, comme moi, quel plaisir en peut naître.

[*à Sylla.*]

Ce sont Nymphes & demi-dieux,

Qui dans ce bois font leur demeure,

Et qui de leurs concerts les plus mélodieux

Vous viendront à l'envi divertir à toute heure.

CHANSON DE LA DRYADE.

Vous étonnez-vous
D'un peu de martyre ?
C'est quand on soupire,
Que l'amour est doux.
La plus belle chaîne
Ne sauroit charmer,
Si l'on n'a de la peine
A se faire aimer.

J'aime les plaisirs
Qu'on me fait attendre ;
Un objet trop tendre
Eteint les desirs.
La plus grande gloire
Qu'on trouve en aimant ;
C'est lors que la victoire
Coûte un long tourment.

[*Cette chanson est suivie de ces paroles, qui sont chantées par un Faune & par la même Dryade.*]

LE FAUNE.

Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse ;
L'amour pour les cœurs inconstans

Ne peut avoir que d'heureux temps ;
Toujours plaisirs nouveaux, & jamais de tristesse.
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.

LA DRYADE.

L'inconstance détruit les douceurs de l'amour ;
Pour estimer un bien, il faut qu'il soit durable.

LE FAUNE.

L'amour qui dure trop, est un mal véritable ;
Pour aimer sans chagrin, il faut n'aimer qu'un jour.

LA DRYADE.

Ridicule folie !

LE FAUNE.

Incommode sagesse !
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.

LA DRYADE.

Ridicule folie !

LE FAUNE.

Incommode sagesse !

LA DRYADE.

Il n'est rien de si doux qu'une longue tendresse.

LE FAUNE.

A cent objets divers on doit faire sa cour.

LA DRYADE.

Ridicule folie !

LE FAUNE.

Incommode sagesse !

ENSEMBLE.

[Le Faune.]
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.
[La Dryade.]
Il n'est rien de si doux qu'une longue tendresse.

SYLLA.

La seule douceur de leur voix
Fait que pour ces beaux lieux déja je m'intéresse.

CIRCÉ.

C'en est assez pour cette fois,
Allez. Que veut Dorine, & quel ennui la presse ?

SCENE V.

CIRCÉ, SYLLA, DORINE.

DORINE.

AH, Madame !

CIRCÉ.

Dorine.

DORINE.

A quel ardent courroux
Vous va porter ce qui se passe !
Il n'est que trop certain. Vénus prend contre vous
Le parti du prince de Thrace.
En vain vous avez cru pouvoir l'assujettir,
Inquiet pour Sylla qu'il a long-temps cherchée,
Il proféroit son nom, le faisoit retentir,
Quand deux Amours sont venus l'avertir,
Que dans ce bois vous la teniez cachée.
L'un deux prend soin de l'amener,
Vous l'allez voir ici paroître ;
Et dans l'appui qu'il a peut-être,
Votre art de son pouvoir, quoi qu'il veuille ordonner,
Aura peine à se rendre maître.

SYLLA.

Madame, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas ;
Vous pouvez tout pour moi dans un destin si rude.

CIRCÉ.

Le reméde à ce mal veut de la promptitude,
Et votre seule fuite en d'éloignés climats
Peut calmer votre inquiétude.

Thebes où Mélicerte est aussi craint qu'almé,
Par son hymen vous doit avoir pour reine.
Par les routes de l'air souffrez qu'on vous y mene,
Il vous suivra de près ; & de son cœur charmé
La conquête par là vous deviendra certaine.

SYLLA.

Je m'abandonne à vous.

CIRCÉ.

Paroissez devant moi,
Esprits qui m'écoutez.

SYLLA.

Ah, ciel ! Madame ?

CIRCÉ.

Quoi,
Vous fuyez à les voir ? Que rien ne vous étonne,
Je répons de votre personne.
Vous pouvez les souffrir sans en prendre d'effroi.
Partez, & pour Sylla faites ce que j'ordonne.

[*Quatre esprits viennent enlever Sylla ; & quand elle est au milieu de l'air, quatre Amours se détachent du haut du cintre, & après avoir combattu quelque temps les esprits, ils l'arrachent de leurs mains, & l'emportent dans le palais de Vénus.*]

J'ai l'avantage au moins... Mais qu'est-ce que je voi ?
Dorine, les Amours à mes projets s'opposent.

DORINE.

L'obstacle me surprend, qui l'auroit pû prévoir ?

CIRCÉ.

Quoi, de mes charmes ils disposent,
Et l'on entreprendra d'en borner le pouvoir ?
Animez-vous, esprits, qui toujours invincibles,
M'avez fait triompher en cent divers combats,
Forcez vos ennemis, & ne vous rendez pas ;
A ma gloire contre eux seriez-vous insensibles ?
Mais quoi ? Vous reculez ? Vous cédez Sylla ? Dieux !

C'en eſt fait, les Amours l'enlevent à mes yeux.
Tu l'emportes, Vénus, & je me vois réduite
Au plus mortel ennui qui pouvoit m'accabler ;
Mais le lâche pour qui l'amour m'a trop ſéduite,
Verra peut-être par la ſuite
Que qui m'outrage a ſujet de trembler.
Plus pour lui de tendreſſe ; il faut que pour ma gloire
L'horreur de ſon deſtin réponde à ma fierté.

DORINE.

Armez-vous pour ſa perte, il l'a trop mérité ;
Mais, Madame, j'ai peine à croire,
Après l'heureux ſuccès de ſa témérité,
Que ſur lui votre haine emporte la victoire.

CIRCÉ.

Je ſerois forcée à céder,
Moi, qui puis arrêtant les fleuves dans leur courſe,
Les faire, d'un ſeul mot, remonter vers leur ſource ?
J'aimois, & cet amour a pû m'intimider ;
Mais puiſque de mon art la honteuſe impuiſſance
M'oblige à recourir aux dernieres horreurs,
Ma gloire veut une pleine vengeance.
Je m'abandonne à mes juſtes fureurs.
Sus, divinités implacables,
Qu'autrefois l'Achéron engendra de la nuit,
Terreur, déſeſpoir, rage, & tout ce qui vous ſuit,
Quand pour des projets effroyables
A quitter les enfers mon ordre vous réduit,
Hâtez-vous de ſortir de vos demeures ſombres.
C'eſt Circé qui le veut.

[*Les furies paroiſſent ſuivies des plus noires divinités de l'enfer ; & après avoir répondu dans le commencement de cette ſcéne aux divers mouvemens de Circé par leurs différentes actions, elles lui font connoître ſur la fin, que le ciel les a miſes dans l'impuiſſance de la venger.*]

DORINE.

Madame.

CIRCÉ.

Tu le vois
Avec quel prompt transport du noir séjour des ombres
Elles accourent à ma voix.
Je triomphe, & leur vûe en me tirant de peine,
De cent plaisirs secrets me fait goûter l'appas.

Contre un ingrat il faut servir ma haine;
N'y consentez-vous pas?

C'est assez pour punir un lâche qui m'outrage,
Je veux que dans son sein vous versiez à l'envi...
Quoi, cet amant si cher me sera donc ravi?
Cruelle! sais-tu bien ce qu'ordonne ta rage?

Tendresse indigne de Circé!
On me brave, & je crains d'en trop croire ma haine.
Allez, c'est... Qu'à nommer un amant fait de peine,
Quand après son nom prononcé,
On en voit la perte certaine!

Quelle indigne pitié tâche de m'arrêter!
Les élémens à ma voix obéissent,
La lune en fuit d'effroi, les enfers en frémissent;
Et le cœur d'un mortel m'osera résister?
Partez, courez, volez, c'est le prince de Thrace,
Qui s'est noirci vers moi de mille trahisons.
Pour le punir de sa coupable audace,
Répandez dans son cœur vos plus mortels poisons.

Quoi vous demeurez immobiles?
Je parle, & n'obtiens rien de vous!

Non, vous avez pour moi des craintes inutiles,
L'amour est étouffé, croyez-en mon courroux.

Le ciel pour me venger vous défend de rien faire;
Et vous m'abandonnez dans cet affreux revers?
Ah, refus qui me désespere!
Que ne peut ma fureur... Je m'égare, me perds.

Donc pour avoir raison d'un téméraire,
Je ne trouve aujourd'hui qu'impuissance aux enfers!
Hélas! Fut-il jamais un sort plus déplorable?

Vous me plaignez? Ah! C'est trop m'outrager.
Fuyez, votre présence me gêne & m'accable,
Si vous ne pouvez me venger.
[*Les furies disparoissent.*]

DORINE.

Tous vos charmes détruits vous le font trop connoître,
Madame, vous tenez d'inutiles combats;
Pour triompher de vous, Vénus arme son bras.

CIRCÉ.

Quoi, le Soleil de qui j'ai reçu l'être,
Lui voit chercher ma honte, & ne l'empêche pas?
Il peut souffrir, mais le moment s'approche
Où pour moi sa bonté va peut-être éclater.
Je le vois, c'est lui-même, il le faut écouter.

[*Le Soleil paroît dans son palais. Ce palais est d'or, composé avec des colonnes torses d'or poli, qui sont revêtues de branches de laurier qui les environnent, de couleur naturelle. Les chapiteaux sont d'or cizelé, & les bases des colonnes de même matiere, aussi-bien que la frise & la corniche. Le corps de massif de ce palais est de pierres précieuses, & tous les piedestaux de mar-*

bre blanc, au milieu desquels on voit de gros rubis. Les paneaux sont enrichis de veines d'or sur un fond de lapis. Au-dessous de la corniche on voit dans une espece de petit attique d'où naissent les cintres, des lires d'or avec plusieurs ornemens; dans le milieu des voûtes sont peints de grands soleils d'or poli avec quantité d'autres ornemens. L'optique de ce palais est toute transparente, & jette un éclat qui éblouit.]

SCENE VI.

LE SOLEIL *dans son palais*, CIRCÉ, DORINE.

LE SOLEIL.

Cesse ton injuste reproche,
Ma fille, tes ennuis ont beau m'inquiéter,
Celui dont tu voudrois me voir punir l'audace,
N'est point sujet à m'en faire raison,
C'est un dieu, c'est Glaucus, qui du prince de Thrace
A pris le visage & le nom.
Ainsi ne pouvant rien contre lui par tes charmes,
Contente-toi du plaisir de le voir
Languir sous les dures allarmes,
Dont l'amour est suivi quand il est sans espoir.

SCENE VII.

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

ENfin, vous n'avez plus à vous faire une honte
Du peu de pouvoir de votre art.
Si vous cédez, un dieu ſeul vous ſurmonte,
Et les dieux ont leur droit à part.

CIRCÉ.

Glaucus eſt dieu, je le confeſſe;
Mais ſi contre les dieux mon art ne peut agir,
Du côté de l'amour, ai-je moins à rougir,
D'avoir montré tant de foibleſſe,
Sans pouvoir de Glaucus mériter un ſoupir.
C'eſt là ſur tout ce qui m'outrage.
La fille du Soleil tient-elle un rang ſi bas,
Qu'ayant offert ſon cœur, elle ne vaille pas
Qu'un dieu comme Glaucus ſe faſſe un avantage
De ſoupirer pour ſes appas?
Lui-même qui me traite avec tant d'arrogance,
Qu'étoit-il qu'un pécheur, avant que le deſtin
Lui fît des dieux partager la puiſſance?
Ne nous démentons point, & juſques à la fin,
De l'affront qu'on me fait pourſuivons la vengeance.

DORINE.

Que pouvez-vous contre l'être divin?

CIRCÉ.

Encor ſi Galatée, ou quelque Néréide,
Avoit diſpoſé de ſon cœur,
Je me plaindrois de mon malheur,
Et du courroux du ciel qui contre moi décide,
Le rang de ma rivale adouciroit l'aigreur.

Mais

Mais que Sylla sur moi l'emporte,
Qu'il m'ose de Sylla ...

DORINE.

Madame, je le vois.
Calmez l'ennui qui vous transporte,
Et contre une douleur si forte;
De vous-même pour vous daignez prendre la loi.

SCENE VIII.

GLAUCUS, CIRCÉ, DORINE.

GLAUCUS.

Le ciel enfin s'explique, & vous le devez croire,
Madame, contre vous il a donné l'arrêt,
Il veut que ma constance éternise ma gloire;
Et je dois pour Sylla vouloir ce qui lui plaît.
J'ai su que dans ce bois vous l'aviez amenée,
Rendez-là-moi, de grace; & puisqu'enfin les dieux
A ma flamme l'ont destinée,
Faites-la paroître à mes yeux.

CIRCÉ.

Sylla n'est plus en ma puissance,
Vénus par les Amours me la vient d'enlever,
Et n'a rien commencé, prenant votre défense,
Qu'elle n'ait dessein d'achever.
Mais un si grand secours n'étoit point nécessaire;
Vous n'aviez qu'à cesser de vous rendre inconnu,
Il n'est rien qu'aussi-tôt je n'eusse voulu faire,
Et Glaucus par lui-même auroit tout obtenu.

GLAUCUS.

Madame....

CIRCÉ.

Il ne faut point vous cacher davantage;
J'ai su par le Soleil votre déguisement,
Et ne m'étonne plus si j'ai mis en usage
Tout ce qui me devoit assurer l'avantage
De vous acquérir pour amant.
Le malheureux succès d'une flamme si prompte
A causé quelque peine à mon cœur abusé;
Mais, à quelque refus qu'il se soit exposé,
L'amour ne peut faire de honte
Quand c'est un dieu qui l'a causé.

GLAUCUS.

Vous savez quelle loi le destin nous impose,
C'est sans nous consulter qu'il dispose de nous;
Et lorsque de l'amour nous ressentons les coups,
La nécessité qui le cause...

SCENE IX.

GLAUCUS, CIRCÉ, PALÉMON, DORINE.

PALÉMON.

Venez vîte, Seigneur, on a besoin de vous,
D'Amours en l'air environnée,
Sylla vient avec eux de descendre au palais;
Et je crains bien que pour son hyménée
Votre amour n'ait formé d inutiles projets;
Elle a de loin reconnu Mélicerte,
Que deux amours empêchent d'approcher:
Ravis de se revoir, ils n'ont pû se cacher
Le vif excès de joie où leur ame est ouverte.
Voilà ce qui m'a fait en hâte vous chercher.

GLAUCUS.

Quoi, les amours qui pour moi s'intéressent
Ne lui peuvent changer le cœur ;
Et toujours avec même ardeur
Ses vœux pour mon rival s'empressent ?

CIRCÉ.

C'est ainsi qu'en suivant un transport amoureux,
On a peu de douceurs qui ne soient inquiétes.
Un rival vous allarme, & tout dieu que vous êtes,
Sans moi vous aurez peine à devenir heureux.
Pour me venger du faux mystere
Qui m'a fait si long-temps méconnoître Glaucus,
J'aurois sujet, dans ma juste colere,
De vous abandonner aux soupirs superflus
Où vous réduit l'impuissance de plaire ;
Mais je suis bonne, allez, je ne m'en souviens plus ;
Et ferai tout ce qu'il faut faire.

GLAUCUS.

Vous vous rendez enfin, & je puis espérer
Que Sylla de ma flamme acceptera l'hommage ?

CIRCÉ.

Il suffit que pour vous j'ose me déclarer.
Laissez-moi seule ici, j'ai pour ce grand ouvrage
Quelques herbes à préparer,
Dont la recherche à vous quitter m'engage.

GLAUCUS.

Madame...

CIRCÉ.

J'agirai pour vous sans différer ;
Ne me demandez rien davantage.

SCENE X.

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

IL s'en va tout rempli de l'espoir d'être aimé.

CIRCÉ.

Je viens de le promettre, il le sera sans doute.

DORINE.

D'une telle promesse il doit être charmé ;
Mais, Madame, je la redoute.
Un violent courroux n'est point si-tôt calmé ;
Et qui court où l'entraîne un transport enflammé ;
Change malaisément de route.

CIRCÉ.

Moi, changer ! Non, Dorine, à l'affront qu'il m'a fait,
Je dois pour m'en venger une fureur extrême,
Dont tu verras bien-tôt l'effet.
Glaucus ne peut rien souffrir par lui-même,
Je veux à ce défaut qu'il souffre en ce qu'il aime ;
Et je n'aurois qu'un plaisir imparfait,
Si l'amour que Sylla lui va faire paroître
N'augmentoit pas le désespoir
Que dans son cœur doit faire naître
L'état épouventable où je la ferai voir.

DORINE.

Vous puniriez Sylla ? Sa mort pourroit vous plaire ?
Quel crime a-t-elle fait, & quelle dure loi
Autorise contre elle un arrêt si sévere ?

CIRCÉ.

Elle s'est fait aimer, & je ne l'ai pû faire.
N'est-ce pas un crime envers moi,
Digne de toute ma colere ?

DORINE.

Mais, Madame, ſongez ...

CIRCÉ.

Viens, c'eſt trop t'écouter.

La vengeance où l'honneur engage,
Eſt un torrent dont le ravage
Redouble d'autant plus qu'on cherche à l'arrêter.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

Une longue allée de cyprès qui forment une perspective très-agréable à la vûe, succéde au lieu désert qui a paru dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

SYLLA, FLORISE, ASTÉRIE.

SYLLA.

Ou donc est le prince de Thrace?
Plus, sans le voir, je passe de momens,
Plus mon impatience a pour moi de tourmens;
Dans mille vains soucis mon esprit s'embarrasse,
Et de ces lieux, quoique charmans,
Il semble que sans lui tout l'ornement s'efface.

FLORISE.

Ravi de voir enfin, par un heureux retour,
Votre cœur à ses vœux sensible,
Circé l'autorisant, il veut dans ce grand jour,
Avec tout l'appareil possible,
De sa félicité rendre grace à l'amour.
La pompe qu'il prépare à quelque ordre l'oblige;
Qui l'a forcé de vous quitter.

SYLLA.

Je le sai, mais de lui quelques soins qu'elle exige,
Il s'y devroit moins arrêter.

FLORISE.

Vous le verrez bien-tôt, mais craignez Mélicerte,

Son rival préféré l'a mis au désespoir,
Il se plaint, il murmure ; & surpris de vous voir . . .

SYLLA.

Si par-là de mon cœur il répare la perte,
Les plaintes sont en son pouvoir.

FLORISE.

Quoi, l'amour, sans regret, soutfre ainsi qu'on le quite?

SYLLA.

Mais peut-on être juste, & voir d'un œil égal
Le fort & le foible mérite ?
Regardons Mélicerte auprès de son rival,
La différence est-elle si petite,
Que ce soit m'y connoître mal,
Qu'écouter contre lui ce qui me sollicite ?
Oui, sans doute, & mon cœur y doit prendre intérêt,
Ce rival n'est que trop digne qu'on le préfére ;
Une noble fierté fait briller ce qu'il est,
Et sur son front est peint le caractere . . .

ASTÉRIE.

Enfin, Madame, il suffit qu'il vous plaît.
C'est tout en amour que de plaire.

SYLLA.

Quand par un accueil obligeant
Mon cœur pour lui s'est fait connoître,
Quelle joie à vos yeux n'a-t-il pas fait paroître ?
Que ne m'a-t-il point dit de flatteur, d'engageant ?
J'ai dû, j'ai dû me rendre, & toute autre en ma place
Dès l'abord l'auroit préféré.
Il ne s'est pas encor tout-à-fait déclaré,
Mais si j'en croi l'image qu'il me trace
Du bonheur qui m'est préparé,
Un plus haut rang par lui m'est assuré ;
Que celui de reine de Thrace.
Vous l'avez entendu toutes deux ?

FLORISE.

Il est vrai ;

Et ce qui me feroit soupçonner quelque chose,
C'est que des Amours il dispose.
De son pouvoir sur eux vous avez fait l'essai.

ASTÉRIE.

Vénus toujours un peu coquette
Ne pourroit-elle pas avoir aimé sans bruit,
Et fait quelque intrigue secrette
Dont il auroit été le fruit?
Ce qu'il a fait ici sent bien son parentage
Avecque la divinité.

SYLLA.

Je ne pénétre point dans cette obscurité.
Il m'aime, c'est assez; après cet avantage
Rien ne sauroit manquer à ma félicité.

ASTÉRIE.

Reposez-vous sur moi; je saurai le mystere,
S'il est du mystere à savoir.
De ses secrets certain dépositaire
Sur qui mes yeux ont tout pouvoir,
Pour peu que je le presse aura peine à se taire.
Mais vers vous Mélicerte...

SYLLA.

Ah, dieux!
Quel malheur ici me l'envoie!

SCENE II.

SYLLA, MÉLICERTE, FLORISE, ASTÉRIE.

MÉLICERTE.

Ma présence ne peut que déplaire en ces lieux,
Madame; & je vois trop que m'offrir à vos yeux,
C'est venir troubler votre joie.

SYLLA.

SYLLA.

Si vous le connoissez, vous pouvez m'épargner
Ce qu'un facheux objet cause d'impatience.

MÉLICERTE.

Quoi, jusque-là me dédaigner ?
De mon fidéle amour est-ce la récompense ?
Après avoir pour vous si long-temps soupiré,
Après ....

SYLLA.

Finissons-là, de grace.
Quand vous aurez bien murmuré
De voir un rival préféré,
Les choses ne sont pas pour prendre une autre face.
Si pour vous autrefois mon cœur s'est déclaré,
Ce cœur sent aujourd'hui qu'un autre vous efface,
Et se trouve contraint, quoi qu'il vous ait juré,
A donner au prince de Thrace,
Ce qui vous sembloit assuré.

MÉLICERTE.

Quel aveu ! Quoi, Madame, il se peut que vous-même
Vous m'osiez prononcer l'arrêt de mon trépas ?
Et malgré mon amour extrême,
La honte de changer a pour vous tant d'appas,
Que vous la regardez comme un bonheur suprême
Qui remplit tous nos vœux ? Hélas !
Quand malgré les Amours dont l'injuste puissance
M'empêchoit de vous approcher,
Vous m'assuriez tantôt d'une entiere constance;
Ce rival qui vous est si cher
Méritoit-il la préférence,
Lui, qui jamais n'avoit su vous toucher ?

SYLLA.

Les Amours l'ont cru nécessaire ;
Et si mon cœur change de vœux,
Ce changement n'arrive que par eux,
Leur conseil m'autorise à ce que j'ose faire.

Ils m'ont fait voir votre rival
Toujours ferme, toujours glorieux de ses peines,
Tandis que refroidi, lâche, foible, inégal,
Par un éloignement fatal
Vous cherchiez à briser mes chaînes.
Ils m'ont fait voir... Mais pourquoi m'excuser?
Je ne vous blâme point d'avoir fui ma présence.
Vous avez au dégoût qu'elle a pû vous causer,
Cherché reméde par l'absence;
C'est ainsi qu'il en faut user.
Nous n'avons point un cœur pour le tyranniser,
Et rien n'est tant à nous que notre complaisance.

MÉLICERTE.

Ah! Ne vous armez point de ces fausses raisons
Pour tâcher à rendre plausible
La plus noire des trahisons;
Jamais autre que vous ne m'a trouvé sensible;
Et, malgré votre éloignement,
J'ai fait gloire toujours du nom de votre amant.
Mais croyez-moi, Madame, il entre ici du charme,
On contraint vos desirs, je le connois trop bien.
Si jamais votre amour fut satisfait du mien,
Daignez craindre ce qui m'allarme,
Et pour vous & pour moi ne précipitez rien.

SYLLA.

Le charme est grand, je le confesse,
Puisqu'en votre rival il m'a fait découvrir
Tout ce qui peut mériter ma tendresse.
Mais, adieu, ce discours vous blesse,
Et c'est trop vous faire souffrir.

SCENE III.

SYLLA, MÉLICERTE, PALÉMON, ASTÉRIE, FLORISE.

SYLLA.

OU pourrai-je trouver ton maître ?

PALÉMON.

Circé qui l'entretient l'arrête en ce jardin
D'où vous voyez la mer paroître.

MÉLICERTE *à Sylla qui sort.*

Je vous suivrai par tout, & jusques à la fin.
J'approfondirai mon destin
Quelque rigoureux qu'il puisse être.

SCENE IV.

FLORISE, ASTÉRIE, PALÉMON.

FLORISE.

JE plains le malheur qui le suit.
Quand l'anneau de Circé le rend à ce qu'il aime,
Il trouve que pour lui Sylla n'est plus la même,
Et qu'en son cœur l'absence l'a détruit.
Insensible aux ennuis que traîne sa disgrace,
Elle ferme les yeux ...

ASTÉRIE.

N'a-t-elle pas raison ?
Nommer son changement parjure, trahison,
Quand le cœur n'en dit plus, que voulez-vous qu'on fasse ?

Comme on ne doit chercher que la joie en aimant,
Tant qu'on s'en trouve bien, j'approuve que l'on aime
Avec l'entier attachement
Que demande un amour extrême;
Mais pour ne pas vouloir chagriner un amant,
Quand on ne sent plus rien, s'obstiner sottement
A se faire enrager soi-même!
Il faut avoir perdu le jugement.

PALÉMON.

C'est bien dit, la constance est d'une ame grossiere
Qui voudroit du vieux temps ramener les vertus.
Mais, Circé, qu'est-ce? A-t-elle emporté le dessus,
Elle qui faisoit tant la fiere?

ASTÉRIE.

A dire vrai, je ne m'y connois plus.

PALÉMON.

Rien n'est si dangereux qu'une jeune sorciere
Qui, comme toi, sait l'art de vaincre les refus,
L'entreprise en est meurtriere;
Mais craindre des herbes, abus.

FLORISE.

Vous n'en parlez ainsi que sur la confiance
D'un suprême pouvoir qui nous est inconnu.
Depuis qu'en ce palais votre maître est venu,
Circé de ce qu'elle est n'a plus que l'apparence;
Et son art dont cent fois elle a tout obtenu,
Semble réduit à l'impuissance.

PALÉMON.

Nous sommes gens, s'il ne faut cacher rien,
Fort sûrs par-tout de la victoire.
Mon maître... sur sa mine on a peine à le croire,
C'est le plus grand magicien
Dont jamais on ait eu mémoire;
Et pour peu que tu fisses gloire
De me vouloir un peu de bien,
Je t'en dirois toute l'histoire.

FLORISE.

L'honneur défend que j'aime, il n'y faut point songer.
Toute intrigue m'effraye, & j'ignore ...

PALÉMON.

Courage.

A te donner leçon je veux bien m'engager ;
Il ne t'en coûtera qu'un droit d'apprentissage ;
Qui te paroîtra si léger ;
Que tu croiras me devoir davantage.
Malgré ton point d'honneur, tu n'es pas si sauvage,
Qu'à n'être plus farouche on ne pût t'obliger.

FLORISE.

Sans perdre temps à m'entreprendre,
Si vous avez des douceurs à conter,
Ma compagne est toujours en humeur d'écouter,
Et saura mieux que moi ....

ASTÉRIE.

Pourquoi vous en défendre ?
Est-ce que vous craignez d'avoir l'ame si tendre,
Que vous ne puissiez résister ?

FLORISE.

Mais c'est vous faire tort ...

ASTÉRIE.

Tort, ou non, sans querelle.
Si j'étois ce qu'il est, je ferois de son goût ;
Pour un cœur que l'amour au vrai triomphe appelle,
Une prude adoucie est un friand ragoût ;
Et je vous en voudrois plutôt qu'à la plus belle.

FLORISE.

Si je n'ai pas ce vif éclat
Dont votre jeunesse vous flatte,
Qu'il nous juge, & qu'il dise...

PALÉMON.

Entre vous le débat,
La question est délicate,
Et c'est plus que vuider une affaire d'état.

ASTÉRIE.

Fais-nous donc part de ta magie,
Et nous dis d'où ton maître en a pû tant savoir.

PALÉMON.

Si de le révéler j'avois fait la folie,
Jamais il ne me voudroit voir.
J'ai la langue liée.

ASTÉRIE.

Attens, j'ai tout pouvoir,
Il faut que je te la délie.
Vien-çà.

PALÉMON.

Non.

ASTÉRIE.

Viens, ou crains. Je puis, quand il me plaît,
A tout mutin faire connoître,
Qu'en ce que je souhaite on doit prendre intérêt.

PALÉMON.

Adieu, je vais trouver mon maître;
Juge par-là de ce qu'il est.

[*Palémon s'éleve en l'air tout-à-coup, & s'envole.*]

FLORISE.

Qu'en pensez-vous, ma sœur?

ASTÉRIE.

Je n'en fais aucun doute;
Voici de la divinité.
Avec tant de légéreté
Prendre par l'air ainsi sa route,
C'est l'effet d'un pouvoir qui n'est point limité.

SCENE V.

DORINE, ASTÉRIE, FLORISE.

ASTÉRIE *à Dorine.*

AH, ma sœur, savez-vous quelle est notre surprise ?

DORINE.

J'en viens de voir assez pour me l'imaginer ;
Mais apprenez qu'un dieu parmi nous se déguise,
Et cessez de vous étonner.
Celui qui passe ici pour le prince de Thrace,
C'est Glaucus, à qui dans sa cour
Parmi les dieux marins Neptune a donné place.
Vous connoissez l'objet de son amour ;
Vous en a-t-on appris la funeste disgrace ?

FLORISE.

Quoi, qu'est-il arrivé ?

DORINE.

J'en tremble encor d'horreur.
Par un supplice épouventable
Sylla vient d'éprouver tout ce qu'en sa fureur
L'amour qu'on brave trop, a de plus redoutable.
Glaucus dans le jardin rendoit grace à Circé,
D'avoir fait que pour lui Sylla devînt sensible,
Quand vers eux d'un pas empressé,
Aveque cette Nymphe autrefois infléxible,
Mélicerte s'est avancé.
Sur Glaucus dont Sylla reçoit d'abord l'hommage,
Il jette un regard furieux,
Et tout rempli de la secrette rage
De les voir à l'envi l'un & l'autre à ses yeux
Se donner de leur flamme un tendre témoignage,

Il s'emporte, il menace, il accuse les dieux,
Et demandant raison de cét outrage,
Rejette sur Circé le changement fatal
Qui fait triompher son rival.
Circé ne fait sur lui qu'étendre sa baguette,
Il devient arbre au même instant,
Dans le tronc qui l'enferme il murmure, on l'entend;
Sylla voit le prodige, & tremblante, inquiéte,
Semble prévoir le malheur qui l'attend.
Circé, pour appaiser ce qu'elle prend d'allarmes,
Lui fait connoître un dieu caché dans son amant,
Et par un prompt éloignement,
La laisse en liberté de goûter tous les charmes
Que doit avoir pour elle un si doux changement.
Témoin d'un tendre amour qui possédoit leurs ames;
Des rigueurs de Circé je murmurois tout bas,
De n'être favorable à de si belles flammes,
Que pour livrer Glaucus à de plus durs combats,
Quand tout-à-coup... Hélas! Comment vous dire
Ce que j'ai peine encor moi-même à concevoir?
Une source s'éleve, & l'eau qu'elle fait cheoir
Ayant enveloppé Sylla qui se retire,
A Glaucus, comme à moi, la rend hideuse à voir.
Ce n'est plus cette nymphe aimable
Sur qui le ciel versa ses plus riches trésors,
Des monstres par ce charme attachés à son corps,
Font de leurs cris affreux un mélange effroyable,
Dont l'horreur à Sylla tient lieu de mille morts.
Elle s'en désespere, & sa disgrace est telle,
Qu'en vain Glaucus s'efforce à lui prêter secours;
Le charme a commencé de faire effet sur elle,
Il n'en peut plus rompre le cours.
Il se plaint, il s'afflige, & si de sa vengeance
Circé vouloit se rendre elle-même témoin,
Sans doute, elle auroit peine en ce pressant besoin
A ne pas . . . Mais vers nous, je la voi qui s'avance.

SCENE VI.

CIRCÉ, DORINE.

CIRCÉ *à Florise & Astérie.*

LAissez-nous l'une & l'autre. Hé bien, Dorine, enfin,
Ai-je assez rétabli ma gloire ?

DORINE.

Triompher du pouvoir divin,
C'est emporter la plus haute victoire.
Mais, Madame, Sylla...

CIRCÉ.

Quoi, Sylla ?

DORINE.

Dois-je croire
Que vous ne plaigniez pas son malheureux destin ?

CIRCÉ.

Elle méritoit peu ce que j'ai fait contre elle ;
Mais alors qu'on se venge on n'examine rien,
Et fût sa peine encor mille fois plus cruelle,
Je doute que son cœur souffre autant que le mien.
Pour haïr, oublier un ingrat qui m'outrage,
J'ai beau de ses dédains me peindre la fierté,
J'ai beau m'en faire une honteuse image,
Malgré toute l'indignité
Des refus où pour moi ma rivale l'engage,
Mon cœur est plus à lui qu'il n'a jamais été.
Je te l'ai déja dit, Vénus sur moi se venge
De ses feux par mon pere autrefois découverts,
Et puis que sous ses loix l'Amour exprès me range,
Plus d'espoir que mon destin change,
Sans cesse, malgré moi, je traînerai mes fers.

Tout ce que je puis faire en l'état déplorable
Où me réduit un feu dont j'ai trop cru l'appas,
C'est de cacher si bien le tourment qui m'accable,
Que Glaucus n'en jouisse pas.
Le voici qui vers moi précipite ses pas,
Voyons de quoi sa douleur est capable.

SCENE VII.

GLAUCUS, CIRCÉ, DORINE.

GLAUCUS.

Venez, venez, barbare, il manque à vos fureurs
Pour goûter pleinement votre lâche vengeance,
D'offrir à vos regards les indignes horreurs
Qui confondent mon espérance.
Hélas ! C'est donc ainsi que l'orage est calmé ?
Sylla dont vous devez m'assurer la tendresse,
Sylla dont à mon cœur charmé
Vous promettiez...

CIRCÉ.

L'effet a suivi ma promesse ;
Si vous aimez Sylla, n'êtes-vous pas aimé ?

GLAUCUS.

Je le suis, il est vrai, mais c'est pour mon supplice ;
C'est pour la voir par de tendres soupirs,
Me demander la fin des cruels déplaisirs
Où de votre rigueur l'expose l'injustice.
Devenir ce qu'elle est, quoique sans rien souffrir,
A tous insupportable, odieuse à soi-même,
C'est plus mille fois que mourir.
Jugez, si ma peine est extrême,
J'ai causé son malheur, je l'adore elle m'aime,
Et je ne puis la secourir.

CIRCÉ.

Vous réduire à cette impuissance,
C'est faire tort à la divinité.
Mais vous n'ignorez pas ce qu'il faut que je pense,
De ce que vous pouvez j'ai fait l'expérience,
Et sai ce qu'il m'en a coûté.
J'ai vû deux fois mon art contre vous inutile,
Deux fois par vous mes projets avortés
De surprise à vos yeux m'ont laissée immobile ;
Et pour Sylla vous vous épouvantez ?
Montrez dans sa disgrace une ame plus tranquille,
Le prompt effet qui suit vos volontés,
Pour changer son destin, vous rendra tout facile.

GLAUCUS.

Ah ! Cessez d'insulter aux ennuis d'un amant
Qui frémit de votre vengeance.
Contre moi, contre un dieu vous manquez de puissance,
Et je puis d'un seul mot détruire, en un moment,
Ce qu'une crédule espérance
Offriroit pour me nuire à votre emportement.
Mais le destin vous rend maîtresse de vos charmes,
Quand ce n'est qu'un mortel qu'attaque leur pouvoir ;
Et si dans le malheur où Sylla vient de cheoir
Je puis soulager mes allarmes
Par quelque foible ombre d'espoir,
Il n'est plus qu'à vous émouvoir,
De la seule pitié j'emprunte ici les armes.
De grace, renoncez à vos transports jaloux ;
Et pour laisser calmer leur aveugle furie,
Songez que deux amans n'espérent que par vous,
Qu'ils veulent vous devoir leur bonheur le plus doux,
Et que c'est un dieu qui vous prie.

CIRCÉ.

Il n'est rien qu'on ne doive aux dieux,
Et sur nos volontés leurs droits si loin s'étendent,

Qu'à leur moindre priere on se tient glorieux
D'accorder tout ce qu'ils demandent ;
Mais comme entre eux & moi l'amour rend tout pareil,
Quand vous m'avez refusé votre hommage,
Songiez-vous que par cet outrage
C'étoit la fille du Soleil
Dont vous aigrissiez le courage ?
Tout entier à Sylla, vous aviez dédaigné
D'adoucir, de flatter ma peine.
Contre vous, à mon tour, toute entiere à ma haine,
J'ai suivi ses transports, & n'ai rien épargné
Pour rendre ma vengeance & sensible & certaine.
Mes vœux ont réussi, vous souffrez, & pour moi
C'est un plaisir que rien n'égale.
Allez aux pieds de ma rivale
Par de nouveaux sermens signaler votre foi.
Un temps si long perdu loin d'elle
Ne se peut réparer que par un prompt retour.
Courez, on vous attend, faites bien votre cour,
Et recevez le prix de cette ardeur fidéle
Qui vous a fait dédaigner mon amour.

GLAUCUS.

D'un outrage forcé me faites-vous complice,
Et connoissant l'être divin,
Aurez-vous toujours l'injustice
De m'imputer ce qu'a fait le destin ?
Quand d'Europe, d'Io, de Sémélé, d'Alcméne,
L'amoureux Jupiter a chéri les appas,
Dépendoit-il de lui de ne soupirer pas,
Et pour toucher leurs cœurs eût-il pris tant de peine,
Si le sien libre à s'enflammer
Eût pû se défendre d'aimer ?
C'est de cet ascendant la fatale puissance
Qui vers Sylla m'entraîne malgré moi.
Obéir au destin qui m'en fait une loi,

Est-ce avoir oublié ce que votre naissance
Vous pouvoit faire attendre de ma foi ?
Si j'ai par mes refus excité la colere
Qui contre ce que j'aime arme votre rigueur,
Songez que ce n'est point un crime volontaire,
Et que si je pouvois disposer de mon cœur,
Ce cœur mettroit tous ses soins à vous plaire.

CIRCÉ.

Non, Sylla les a mérités;
Et comme la raison éclaire enfin mon ame,
J'estime trop une si belle flamme,
Pour vouloir mettre obstacle à vos félicités.
Jouissez d'un amour qui ferme, inviolable,
Ne finira qu'avec ses jours,
Mon art vous en est responsable;
Et s'il ne faut qu'en prolonger le cours
Pour rendre plus long-temps votre bonheur durable,
Vous êtes sûr de mon secours.

GLAUCUS.

Achevez, inhumaine, &, par cette menace,
Montrez qu'on peut braver les dieux impunément.
D'un triomphe si fier je vois le fondement.
Le Soleil est d'accord de tout ce qui se passe;
Et ce fatal enchantement
Qui me fait de Sylla déplorer la disgrace,
A votre cœur altier souffriroit moins d'audace
S'il n'appuyoit votre ressentiment;
Mais tout change, & peut-être ai-je sujet d'attendre
Après une si noire & lâche trahison...
Ciel, qu'ai-je encore à craindre, & que vient-on m'apprendre?

SCENE VIII.

GLAUCUS, PALÉMON, CIRCÉ, DORINE.

PALÉMON.

Un malheur qui va vous surprendre.
Des fureurs de Circé Sylla s'est fait raison,
Elle n'est plus.

GLAUCUS.

Sylla n'est plus !

PALÉMON.

Désespérée
De l'affreux changement qui causoit ses soupirs,
Sans me vouloir entendre elle s'est retirée
Où la mer qu'elle voit offre à ses déplaisirs
L'heureux secours d'une mort assurée.
Là, d'un fixe regard envisageant les flots,
Après quelques momens d'un calme qui m'abuse,
Fai-moi, dit-elle, *ô mer, rencontrer le repos*
Que depuis si long-temps la terre me refuse !
A ces mots, tout-à-coup, je la vois s'élancer,
L'onde s'entrouvre, & frémit de sa chûte ;
Et finissant les maux où sa vie est en butte,
Cache l'horreur du sort qui l'y fait renoncer.

GLAUCUS.

Hé bien, êtes-vous satisfaite ?
Votre vengeance a-t-elle un succès assez doux ?

CIRCÉ.

Non, sa trop prompte mort l'a rendue imparfaite ;
Je la voulois vivante, &, que souffrant par vous,
Elle en fît mieux sentir à votre ame inquiéte
L'ennui d'avoir sur elle attiré mon courroux.

Votre peine finit quand la mienne redouble,
Sylla ne vivant plus dégage votre foi.
D'un calme heureux faites-vous une loi;
Et tâchez, pour n'avoir jamais rien qui le trouble,
A ne vous souvenir ni d'elle, ni de moi.

[*Circé disparoît ainsi que son palais.*]

[*Le théatre change, & Glaucus se trouve sur la bord de la mer.*]

SCENE IX.

GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

Quel charme, en un moment, nous met sur ce rivage?
Le palais de Circé disparoît à nos yeux;
Mais, hélas! pour changer de lieux,
En sentirai-je moins la rage,
D'avoir perdu ce que j'aimois le mieux?
Toi, qui vois ma douleur, si j'aimois, ô Neptune,
De quelque aimable objet ton cœur fut enflammé,
Prens pitié de mon infortune,
Et me rens, s'il se peut, ce que j'ai tant aimé.
Il m'entend, sur les flots je le voi qui s'éleve.
Toute sa cour le suit, j'en puis bien espérer.

SCENE X.

NEPTUNE *sur les flots*, GLAUCUS.

NEPTUNE.

JE plains les durs ennuis qui te font soupirer ;
J'ai commencé déja, si Jupiter acheve,
L'heureux sort de Sylla pourra les réparer.
Ce rocher qui s'offre à ta vûe,
Servira sous son nom d'éternel monument,
Qu'en son sein la mer l'a reçue,
Et c'est-là qu'à jamais de cet événement
Mille vaisseaux brisés par de fréquens naufrages,
Rendront d'éclatans témoignages.
Cependant si le ciel qui lit dans le destin,
Souffre que de Sylla ma volonté décide,
Pour t'assurer un bien qui n'ait jamais de fin,
Je l'arrache à la mort, & la fais Néréide.

GLAUCUS.

Ah ! Je n'en doute point, le ciel fera pour moi,
J'en voi la marque, il s'ouvre, & Jupiter lui-même
Va prononcer l'arrêt suprême
Qui rendra justice à moi foi.

[*On voit paroître Jupiter dans son palais, qui est d'une architecture composée. Elle forme de grands piédestaux, sur lesquelles sont en saillie des aigles tous rehaussés d'or fin, qui supportent une corniche solide, dans la frize de laquelle sont peintes des pommes de pin d'or fin cizelé. Au-dessus de la corniche se forment des cintres surbaissés, enrichis de quantité d'ornemens, avec des festons d'or qui pendent au-dessous des cintres, & s'attachent au milieu & aux angles. Toute la masse* du

du palais est peinte de deux manieres différentes, aussi-bien que les corniches & les piedestaux; l'une est de porphire, & l'autre de lapis. Au milieu des piedestaux sont de gros festons de feuilles de chêne d'or fin cizelé. On voit dans le fond du palais un trône tout d'or, & orné de pierres précieuses.]

SCENE XI.

JUPITER *dans son palais*, NEPTUNE *sur les flots*, GLAUCUS.

JUPITER.

Le destin pour Sylla permet tout à Neptune,
Et touché de son désespoir,
Lui donne par moi le pouvoir
De la combler de gloire après son infortune;
Mais dans l'être nouveau qu'elle va recevoir,
Glaucus, contente-toi du plaisir de la voir,
Sans l'accabler encor d'une flamme importune.
Quelques droits que Circé t'ait acquis sur son cœur,
Ce charme dissipé te défend l'espérance,
Et tu croirois en vain par ta persévérance
Venir à bout de sa rigueur.

GLAUCUS.

Hé bien, je forcerai mon amour au silence,
Qu'elle vive; la voir est l'unique douceur
Que presse mon impatience.

NEPTUNE.

Viens lui prêter la main pour la tirer des flots.

SCENE DERNIERE.

NEPTUNE, GLAUCUS, SYLLA.

GLAUCUS.

ENfin les dieux en vous sauvant la vie,
Daignent assurer mon repos.

SYLLA.

A m'acquitter vers eux ce bienfait vous convie.
La surprise où me met l'inespéré bonheur
De voir par leur bonté ma disgrace arrêtée,
Me laissent peu capable ....

NEPTUNE.

Ils connoissent ton cœur;
C'est assez, va, prens place auprès de Galatée,
Tandis que pour te faire honneur,
Les nymphes & les dieux des campagnes prochaines
Te viendront applaudir sur la fin de tes peines.
Avançez, Faunes & Silvains,
Et par quelque brillant spectacle,
De ce jour fortuné célébrant le miracle,
Honorer du destin les decrets souverains.

[*Les Faunes, les Sylvains, les Dryades, & les autres divinités champêtres, se mêlent ensemble par differentes figures qui sont accompagnées des chansons suivantes, dont la premiere fait voir, par l'exemple de Glaucus, que la froideur des eaux est un vain obstacle contre les feux de l'amour.*

CHANSON D'UN SYLVAIN.

Tout aime
Sur la terre & dans les cieux ;
L'amour par un pouvoir suprême
Asservit hommes & dieux ;
Tout aime.
Jusque dans les eaux il echauffe les cœurs ;
Et malgré leur froideur extrême,
Il y fait ressentir ses plus vives ardeurs ;
Rien n'échappe à ses douces langueurs ;
Tout aime.

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons ;
Pour les rendre permis, on sait que les plus sages
Ont souvent trouvé des raisons.
Rions, chantons,
Folâtrons, sautons,
Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.

Ce chœur étant fini, les Faunes & les Sylvains témoignent leur joie par des sauts surprenans, & les divinités de la mer accompagnées de plusieurs fleuves, donnent pareillement des marques de leur allégresse par plusieurs figures extraordinaires, ce qu'ils font à différentes reprises, & même après les deux premiers couplets de la chanson suivante.

NOUVEAU
PROLOGUE,
ET
NOUVEAUX
DIVERTISSEMENS
POUR LA TRAGÉDIE
DE CIRCÉ,

Remiſe au théatre en 1705.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS.

LA FORTUNE.

LA RENOMMÉE.

L'AMOUR.

LA GLOIRE.

Troupes de peuples différens.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

Le théatre représente un temple élevé par la Vertu, à la gloire du Roi; l'ordre en est Ionique, les colonnes sont de marbre blanc, les bases, les chapiteaux, les ornemens des frises & des corniches sont d'or, aussi-bien que les bas-reliefs dont sont enrichis les piedestaux; entre les colomnes sont plusieurs statues de même métail, au milieu desquelles est celle du Roi, ayant à ses côtés la Victoire & la Gloire. Mars descend dans ce temple du plus haut des nues, au bruit des tymbales & des trompettes; son char est orné de tout ce qui convient au dieu de la guerre; il trouve la Fortune arrivée dans ce temple avant lui. Ils commencent ensemble le prologue.

SCENE PREMIERE.

MARS, LA FORTUNE.

MARS.

Quoi, la Fortune dans ces lieux?
En vous voyant ici ma surprise est extrême;
Dans un temple à l'honneur du favori des dieux,
Elevé par la vertu même,
Avec elle aujourd'hui d'accord,
A ce héros venez-vous rendre hommage;
Ou tenter quelque vain effort
Pour détruire un si bel ouvrage?

LA FORTUNE.

J'en ai jetté les fondemens,
Et le dieu Mars pourroit en rendre témoignage.

MARS.

Vous n'avez pas vous seule l'avantage
De ces heureux commencemens.

LA FORTUNE.

De ce héros les premieres années
Ont eu besoin de mes attachemens;
C'est moi qui préparai ces belles destinées
Qui de toute sa vie ont marqué les momens;
La Victoire & la Gloire à son char enchaînées,
Ont été les témoins de mon empressement;
Et pour prix de mes soins, pour tout fruit de mon zéle,
J'entens publier même à la troupe immortelle,
Que cet éclat pompeux dont il est revêtu,
Il ne le doit qu'à la Vertu.

MARS.

Ne tentez pas d'empêcher de le croire,
Vous y feriez des efforts superflus,
Les hommes & les dieux pour ce roi plein de gloire
Sont également prévenus,
Et l'avenir un jour le doit être encor plus.
Pour tout autre mortel les destins immuables
Sont pour lui seul sujets aux changemens.
Les plus tristes événemens
De vos coups les plus redoutables,
Par les sages arrangemens
De ses vertus incomparables,
Changent de face en peu de temps,
Et par des retours éclatans
Servent à sa grandeur, & lui sont favorables.

LA FORTUNE.

Oui, de ses envieux à lui nuire impuissans,
Dont depuis si long-temps une foule importune
Sur mes autels fait fumer tant d'encens,

J'ai voulu seconder les efforts menaçans;
De mille fois je les favorise une;
Mais contre ce héros que leur sert mon appui?
Quand ils ont pour eux la Fortune,
Tous les autres dieux sont pour lui.

MARS.

A le protéger tous Jupiter nous engage,
De ce dieu tout-puissant il est ici l'image.
Jupiter est maître des cieux;
Et pour rendre LOUIS le maître de la terre,
Jupiter en ses mains contre ses envieux
Remettra le même tonnerre
Qui des Titans audacieux
Termina la sanglante guerre;
Et Mars suivra par tout ce héros glorieux.

LA FORTUNE.

Est-ce donc le dieu de la Thrace
Qui parle ainsi du plus grand des mortels,
Et qui peut-être un jour occupera sa place?
Voyez ces superbes autels,
Où la foule a déja l'audace
De venir rendre à ses vertus
Les hommages qui vous sont dûs.

MARS.

C'est moi qui prétens qu'on le fasse.
Au rang des dieux ce héros peut monter,
Aux honneurs immortels il a droit de prétendre;
Mais, content de les mériter,
Il n'a point pour objet de se les faire rendre:
Enfin de ces honneurs je ne suis point jaloux,
Et du faîte des cieux nous voyons sans courroux,
Que les plus grands d'entre les hommes,
Dignes d'être ce que nous sommes,
Partagent les autels & l'encens avec nous.

LA FORTUNE.

La complaisance est grande...

MARS.

Et n'eſt pas ſans exemple ;
Céſar, Auguſte, ont eu des temples.

LA FORTUNE.

Il eſt vrai, mais jamais monumens ſi pompeux,
Jamais temples ſi beaux élevés à leur gloire,
De leurs faits les plus glorieux
A leurs neveux n'ont tranſmis la mémoire.

MARS.

Ce héros eſt au-deſſus d'eux.
De ſes hauts-faits qui dans l'hiſtoire
Paroîtront un jour fabuleux,
Puiſqu'en les voyant même on a peine à les croire,
Il faut que la poſtérité
Contre le doute raſſurée,
Dans ce beau monument d'éternelle durée,
Sur le marbre & l'airain liſe la vérité.
D'aucun terme flatteur elle n'eſt altérée ;
Voyez, examinez.

LA FORTUNE.

Mon nom n'eſt point ici ;
Je vois briller par tout celui de la Sageſſe.

MARS.

Tâchez de mériter, Déeſſe,
Que votre nom y ſoit auſſi.
Dans tous ces ornemens que vous voyez paroître,
Il eſt encor des places à remplir,
Prenez ſoin de les embellir
Des ſuccès que vous ferez naître ;
Mais à la grandeur de LOUIS,
Ainſi que moi la Gloire s'intéreſſe ;
Et tous les yeux ſont éblouis
De l'éclat qu'en ces lieux elle répand ſans ceſſe.
Elle vient, je la vois.

SCENE II.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

Pourquoi, Dieu des combats,
De la Fortune excitez-vous le zéle
En faveur d'un héros qui n'a pas besoin d'elle,
Puisque la Gloire & Mars accompagnent ses pas?
Que vagabonde, elle aille où le hazard l'appelle,
Que contre la Sagesse elle ose encor lutter,
Mars, la Sagesse & moi nous triompherons d'elle.

LA FORTUNE.

A triompher de moi vous aurez peu d'honneur.
Oui, je vous livre une victoire aisée,
Et vous me voyez disposée
A suivre les conseils du dieu de la valeur.

MARS.

Suivez-les donc sans inconstance,
N'exercez plus votre foible puissance
A vouloir pour un temps suspendre le bonheur
D'un héros que le ciel sur les traces d'Alcide
Veut élever d'un vol rapide
Au plus haut point de la grandeur.
Au cours de ses destins vainement on s'oppose;
Tôt ou tard ils seront remplis;
Et le ciel protecteur du Monarque des lys,
De l'empire du monde en sa faveur dispose,
Quand vous osez flatter ses ennemis.
De vos bienfaits que faut-il qu'ils esperent?
C'est leur bonheur, c'est la paix qu'ils différent
En différant d'être soumis.

Qu'à nos desirs votre zéle réponde,
Que ceux de qui l'espoir sur vos faveurs se fonde,
De leurs projets sentent la vanité,
Et qu'aux pieds de LOUIS leur orgueil se confonde,
Son trône des temps respecté,
Ne peut être sujet à l'instabilité.
Par une faveur sans seconde,
Dans leurs conseils les dieux l'ont arrêté,
Au milieu d'une paix profonde
Son heureuse postérité
Dominera la terre & l'onde;
Et sa tige en héros féconde,
Comme un bel arbre au bord d'un clair ruisseau planté,
De ses rameaux un jour couvrira tout le monde.
Quel bruit se répand dans les airs?

LA GLOIRE.

C'est la Renommée.

LA FORTUNE.

Oui, c'est elle.

SCENE III.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE, LA RENOMMÉE.

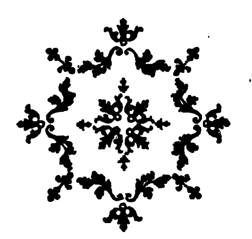
LA RENOMMÉE.

JE viens des bouts de l'univers
Publier de LOUIS la grandeur immortelle,
Et rendre compte à cent peuples divers
Du haut degré de gloire où la Vertu l'appelle.
Ce temple à ce héros par ses soins élevé,
A peine encor est achevé,
Et des plus reculés rivages

Déja les habitans sur ces bords fortunés,
Par l'ardeur de le voir, de lui plaire entraînés,
Viennent lui rendre leurs hommages;
De tant d'éclat leurs yeux sont étonnés,
Et leurs cœurs enyvrés de l'heureuse assurance
Que les dieux les ont destinés
A vivre un jour sous sa puissance.

LA GLOIRE.

Venez-vous unir avec eux,
Tranquilles habitans des rives de la Seine,
Par les plus doux concerts, les plus aimables jeux,
Les spectacles les plus pompeux
Qu'on ait jamais étalé sur la scéne;
Que le reste du monde apprenne
Combien dans ces climats les peuples sont heureux.



DIVERTISSEMENT

DU PROLOGUE.

Les nations les plus éloignées viennent au temple que la Vertu a fait élever à la gloire du Roi.

UN INDIEN chante.

Pour venir admirer le plus grand Roi du monde,
Nous avons traversé les mers ;
Contre nous vainement les fiers tyrans des airs
Ont ému le courroux de l'onde ;
Thétis a nommé ce héros,
Son nom seul a calmé les flots.

MARS.

Unissez-vous avec Mars & la Gloire,
Chantez ce héros glorieux.
La vertu lui consacre un temple dans ces lieux,
Pour éterniser sa mémoire.

DUO.

Unissons-nous avec Mars & la Gloire,
Chantons tous ce héros glorieux.
Jamais régne plus heureux
N'aura place dans l'histoire.

MARS.

Il faut de ses exploits fameux
Etre les témoins pour les croire.

DUO.

Il faut de ses exploits fameux, &c.
Chantons, unissons-nous, &c.

MARS.

MARS.

Ici toujours dans l'abondance,
Parmi les jeux & les plaisirs,
Rendez grace au héros dont l'auguste puissance
Vous assure d'heureux loisirs.

UNE INDIENNE.

Pour cet empire
Tous les astres aiment à luire.
Quel air on respire
Dans cette charmante cour!
Le dieu brillant qui nous éclaire,
Dans le cours de sa carriere.
Répand également le jour;
Mais de sa plus vive lumiere
Il brille dans ce beau séjour.

DUO.

Chantons ce héros glorieux.
Jamais, &c.

Fin du divertissement du prologue.



NOUVEAUX DIVERTISSEMENS DE CIRCÉ,

TRAGÉDIE EN MACHINES.

DÉCORATION DU PREMIER ACTE.

Elle représente une plaine, où diverses ruines marquent les restes de quelques palais démolis, au bout de cette plaine paroît une montagne fort haute ; elle est fertile dans le bas en plantes & en fleurs bâtardes : c'est en ce lieu que Circé vient ordinairement chercher les herbes dont les sucs servent à ses enchantemens. Pendant qu'elle est occupée à les choisir, trois de ses Nymphes sont surprises par des Satyres qui leur chantent les paroles suivantes.

I. SATYRE.

Vous êtes faite pour l'amour,
Et je suis fait pour la bouteille ;
Je vous aimerai tout un jour,
Et nous passerons l'autre ensemble sous la treille.
Avec un yvrogne parfait
On est sûre du secret,
Et ses chaînes sont éternelles.
Le vin le rend & fidéle & discret,

Il oublie, en bûvant, les plaisirs qu'on lui fait,
Et les faveurs du même objet
Lui paroissent toujours nouvelles.

2. SATYRE.

De la bergere
La plus fiere
L'amour est toujours vainqueur.
Quand un cœur
Long-temps differe
Le bonheur
D'un tendre amant qui sait plaire,
C'est la peur
Qu'il n'en fasse pas mystere.
Pour nous qui savons nous taire,
D'ordinaire
L'on n'a guere
De rigueur.
De l'amour, en assurance,
Avec nous on suit les loix;
Nous sommes les dieux des bois,
Et les bois sont le séjour du silence.

D'autres Satyres surviennent encore; Circé arrive, & pour les punir de leur insolence, elle les fait tous enlever dans les airs de tous les côtés du théatre, ce qui forme un spectacle surprenant, & à la vûe, & à l'imagination même.

DÉCORATION
DU SECOND ACTE.

Le théatre représente un des plus beaux endroits des jardins de Circé; c'est une allée de palissades ornées de statues de Faunes de marbre blanc : elles portent sur

leurs épaules des consoles qui servent d'entablement, & sur chacune des consoles il y a des vases de bronze doré, dans lesquels sont des orangers. Cette allée se termine à une terrasse, aux deux côtés de laquelle sont des escaliers de marbre blanc, qui conduisent à un bâtiment léger, aussi de marbre blanc, d'ordre Corinthien. La terrasse est soutenue par des statues de Faunes, comme celles qui sont aux deux côtés de l'allée, & du haut tombent plusieurs nappes dans des bassins enrichis de statues de bronze doré. C'est là que Circé attend Glaucus, qu'elle ne connoît que sous le nom du prince de Thrace, pour tâcher de s'en faire aimer. A peine est-il arrivé, que pour augmenter la beauté de ce magnifique jardin, elle y fait naître des berceaux soutenus par dix figures de bronze. Glaucus ne répond pas à la tendresse de Circé comme elle le souhaite ; &, pour avoir le temps de modérer & de cacher son dépit, elle fait chanter le dialogue suivant.

DIALOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ seule

Lieux charmans, arbres toujours verds ;
Jardins respectés des hyvers,
Qu'en ces rochers inaccessibles
L'art de Circé fait naître au milieu des déserts,
A mes peines soyez sensibles,
Et dans vos retraites paisibles
Cachez la honte de mes fers.
[Coridon paroît sans être vû de Daphné.]
Pour un amant qu'un autre engage,
Un dieu cruel me fait brûler,
Est-il un plus sensible outrage ?

A mes malheurs rien ne peut s'égaler.
Ai-je si peu de charmes en partage,
Qu'ils ne puissent la dégager ?
Qu'il m'aime un jour, dût-il après changer ;
Il n'est qu'ingrat, je le voudrois volage.
Il vient, cachons-lui mon tourment,
Et que du moins il n'ait pas l'avantage
De voir tout mon amour dans mon ressentiment.

SCENE II.

DAPHNÉ, CORIDON.

DAPHNÉ.

SEul en ces lieux quel dessein vous attire ?

CORIDON.

Je vous y trouve seule aussi ;
Mêmes raisons peuvent nous y conduire.

DAPHNÉ.

Je me plais à rêver ici.

CORIDON.

La solitude
Est le remède le meilleur
De l'amoureuse inquiétude.
Quand l'amour régne dans un cœur,
On se fait de rêver une douce habitude,
Et l'on cherche avec soin, pour cacher sa langueur,
La solitude.

DAPHNÉ.

Aux cœurs vainement enflammés
La solitude a de quoi plaire,
Mais les amans ne l'aiment guere
Sitôt qu'ils sont sûrs d'être aimés.

CORIDON.

Qu'elle me sera toujours chere !

DAPHNÉ.

N'êtes-vous pas content de l'objet de vos vœux ?
Cloris vous fait un sort heureux.

CORIDON.

Vous seule avez droit de le faire.

DAPHNÉ.

Moi ?

CORIDON.

Vous. N'affectez point une vaine colere ;
J'ai lû dans vos soupçons jaloux.
Le destin qu'il faut que j'espere ;
J'abandonne mon cœur aux transports les plus doux ;
Vous me croyez ingrat, & je suis téméraire.
Vous m'aimez, belle Nymphe, & je brûle pour vous.

DAPHNÉ.

A vos regards Cloris a paru belle,
Et vous avez été sensible à ses attraits.

CORIDON.

D'un cœur à l'amour rebelle,
Vous seule avez troublé la paix ;
Je sens pour vous ses premiers traits ;
Vous me vouliez infidelle,
Je ne le serai jamais.

Ensemble.

Brûlons tous deux d'une ardeur éternelle.
Quelle autre pourroit m'enflammer ?
Quand vous cesseriez de m'aimer,
Je ne cesserois point de vous être fidelle.

Glaucus continue de ne pas répondre à l'amour de Circé; elle fait paroître devant lui plusieurs de ses amans, que pour de moindres offenses elle a transformés en animaux ; elle leur commande de la venger de Glaucus, qui d'un seul mot les fait disparoître. Les dix statues de bron-

re qui soutiennent les berceaux que Circé vient de faire naître, s'animent à sa voix, & semblent se disposer à prendre pour elle vengeance des mépris de Glaucus. Il leur commande de se perdre dans les airs, & toutes sont enlevées & disparoissent dans le moment. C'est, de l'aveu de tout le monde, une des plus belles machines qui ait jamais paru sur aucun théatre.

DÉCORATION
DU TROISIÉME ACTE.

C'est un magnifique palais d'ordre corinthien, dont les colonnes sont torses, entourées de lauriers d'or, & les piédestaux de marbre rouge composé, avec des bas-reliefs de bronze doré, représentans des jeux d'enfans; il se termine par trois grands portiques avec de semblables colonnes; la corniche & l'architrave sont ornés de modillons d'or; autour régne une balustrade qui sert d'attique, & qui porte d'espace en espace des vases dorés remplis de fleurs. Glaucus surprend Sylla dans ce palais avec Circé, qui pour dérober sa rivale aux yeux de son amant, rassemble en l'air plusieurs nuages qui les enveloppent l'une & l'autre, & qui se dissipant ensuite, laissent Glaucus dans le désespoir. Il implore le secours de Vénus, &, pendant qu'elle descend du ciel, on chante les paroles suivantes.

Al bel lume
Del tuo nume,
Vagha Dea, il ciel piu bel sifa.

E nel cuore
Il dio d'amore

Volando va.
Vaghe piante,
Herbette liete,
Deh godete;
Ogni fronda
Sia gioconda.

Al bel lume, &c.

Vénus ordonne à plusieurs Amours de sa suite de chercher avec soin Sylla dans tous les lieux des environs. Ils se détachent de sa machine, & vont les uns d'un côté, & les autres d'un autre, exécuter les ordres de la déesse.

DÉCORATION
DU QUATRIÉME ACTE.

Il se passe dans le lieu le plus sombre d'un bois, que des arbres très-grands & un ombrage très-épais rendent presqu'impénétrable aux rayons du soleil. Circé y méne Sylla comme dans un asyle assuré contre les persécutions de Glaucus; & pour lui rendre cette retraite plus agréable, plusieurs Nymphes & pastres viennent y célébrer les noces d'une bergere des environs.

AMINTE.

QUand à l'hymen on s'engage,
Faut-il rompre avec l'amour?

DAMON.

C'est la loi de ce bocage.

AMINTE.

Quittons-en donc le séjour.

Quand à l'hymen, &c.

Je porte un cœur trop volage
Pour n'y pas manquer un jour.

Quand à l'hymen, &c.

DAMON.

Cette loi n'est point d'usage
Dans tous les lieux d'alentour.

Quand à l'hmen, &c.

AMINTE.

La plus belle de nos compagnes
A l'hymen vient de s'engager.
Je ne crains plus que mon berger
Trouve d'objets dans ses compagnes
Qui puisse le faire changer.

La plus belle, &c.

Pour elle cette fête est belle,
Elle l'est encor plus pour nous.
Dans l'espoir d'être son époux,
Aucun berger n'étoit fidéle,
A présent ils le seront tous.

Pour elle cette fête, &c.

DAMON.

De l'hymen, jeunes bergeres,
Ne craignez point l'engagement,
Ses loix séveres
Ne le sont gueres
Quand l'époux est toujours amant.

AMINTE.

Sous d'autres loix s'il se range,

Il est aisé d'en faire autant.
C'est par le change
Que l'on se venge
D'un époux qui n'est pas constant.

DAMON.

Dans ces deux asyles
Nous vivons tranquilles,
Avec les amours
Nous passons nos jours;
Ni soin, ni tendresse,
Ni trop de sagesse
N'en troublent le cours.

AMINTE.

La paix, l'innocence,
Et l'indépendance
Font notre trésor.
Nous vivons encor
Parmi l'abondance
Sans magnificence,
Comme au siecle d'or.

On vient avertir Circé que par l'ordre de Vénus les Amours ont découvert à Glaucus la retraite de Sylla. Circé la fait enlever par plusieurs Génies; & quand ils sont au milieu de l'air, quatre Amours les surprennent, les combattent, les obligent à prendre la fuite, & ils enlevent Sylla dans le palais de Vénus. Circé surprise & irritée de cet événement, a recours aux enfers; les Furies paroissent suivies des plus terribles divinités, & après avoir répondu aux divers mouvemens du cœur de Circé par des fictions différentes, elles lui font enfin connoître que le ciel les met dans l'impuissance de la venger.

DÉCORATION
DU CINQUIÉME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'acte précédent, fait place à un très-beau salon du palais de Circé. Ce salon est orné de colonnes de lapis & de statues d'or; il est ouvert par un seul portique, qui laisse découvrir dans l'enfoncement un fort beau morceau de jardinage d'un côté, & le rivage de la mer de l'autre; & lorsque Circé quitte Glaucus pour ne le plus revoir, le salon disparoît, & Glaucus se trouve sur les bords de la mer, où Neptune paroît avec plusieurs Tritons. Il promet à Glaucus que si Jupiter y consent, il recevra Sylla au rang des Néréides. Jupiter du plus haut des nues, donne son aveu au dessein de Neptune, & les divinités de la mer en témoignent leur joie par des danses & des chansons qui suivent.

UNE NÉRÉIDE.

Que Glaucus est heureux!
D'une Néréide nouvelle
Autant aimé qu'amoureux!
Rien n'éteindra jamais une flamme si belle,
Les dieux ne l'ont fait immortelle
Que pour éterniser leurs feux.

UN TRITON.

Jeunes beautés, goûtez bien les douceurs
D'un calme heureux qui succéde aux orages;
Régnez toujours sur nos rivages,
Vous y verrez moins de naufrages
Que vous n'embraserez de cœurs.

LA NÉRÉIDE.

Dans nos grotes profondes
L'amour brûle nos cœurs,
Et la froideur des ondes
N'éteint point ses ardeurs.
L'amour ne quitte guere
Cet aimable séjour.
Il fut le berceau de sa mere,
Il se plaît d'y tenir sa cour.

LE TRITON.

Sur la plaine liquide
Craint-on de s'engager?
Pour les cœurs qu'amour guide,
Il n'est point de danger;
Quand on vogue à Cythere
Au printemps de ses jours,
Le voyage est facile à faire,
Et jamais il n'est de long cours.

Fin du huitiéme tome.



